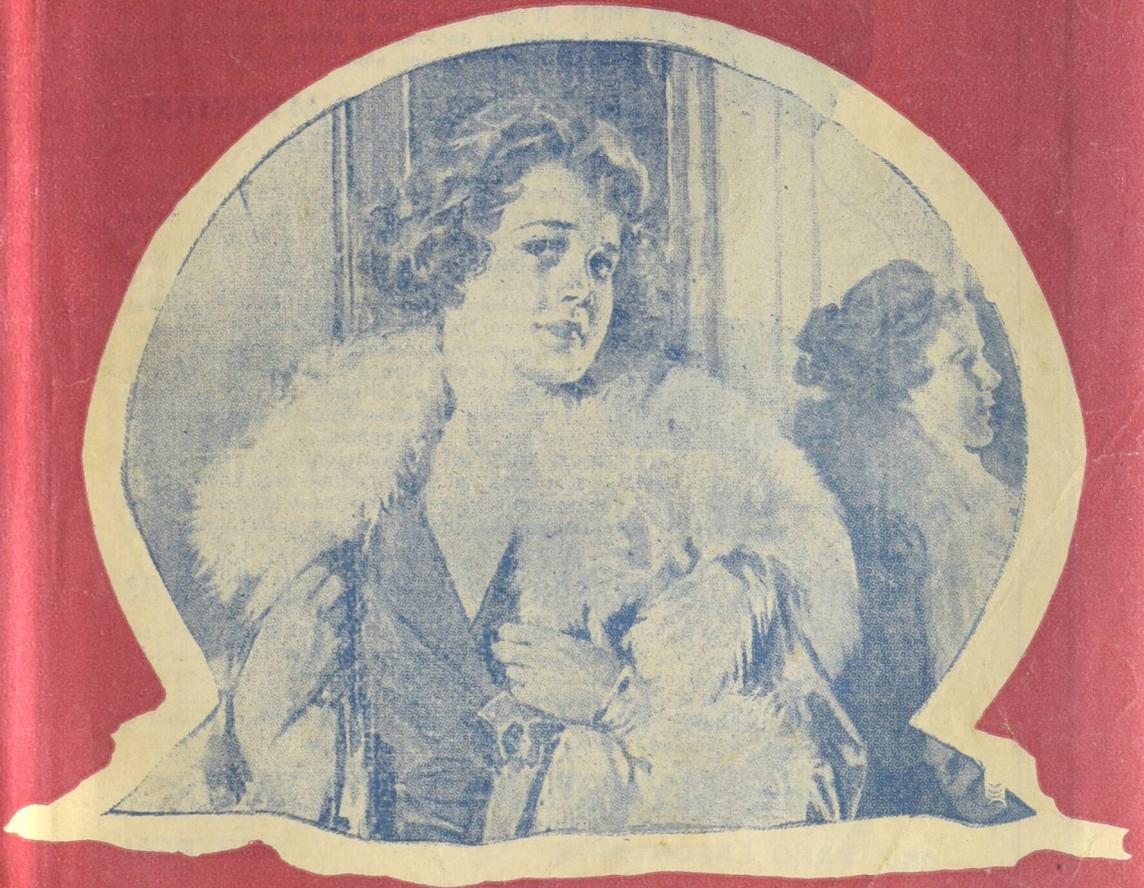


NOTRE ROMAN COMPLET :

# LE PRIX DE LA GLOIRE

Par Henry de FORGE

# La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE  
POIRIER, BESSETTE & CIE, Édits-props, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 2

Février 1922

15c.

## GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-  
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,  
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

### Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

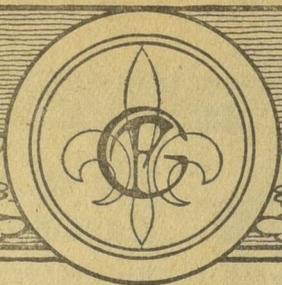
Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

### Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353



La plus importante  
Librairie et Papeterie  
Française du Canada

**GRANGER FRÈRES** LIMITÉE  
Libraires, Papetiers, Importateurs  
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

Fondée en 1885  
Catalogues envoyés  
sur demande

EDMOND-J. MASSICOTTE



## Elle est heureuse d'avoir une belle peau

Il n'y a pas de plus grand bonheur que de savoir que votre peau et votre teint ont toujours une jolie apparence. Que de fois vous avez souhaité voir une amélioration sensible — vos joues reprendre le velouté et la fraîcheur de la jeunesse! Ne fournirez-vous pas à la

# Crème Orientale

123

## Gouraud

l'occasion d'accomplir cela pour vous? Elle développera votre beauté au plus haut point. Si vous avez des imperfections faciales permanentes, elle réussira à les cacher. Hautement antiseptique — en usage depuis 80 ans pour le traitement des affections de la peau. Essayez-la aujourd'hui.

*Envoyez 15c. pour en avoir un échantillon*

## Le Savon Médicamenté Gouraud

est destiné à accomplir trois choses, savoir : nettoyer, purifier et protéger la peau et le teint. Un de ses ingrédients est universellement employé dans le traitement des affections de la peau comme l'eczéma, etc. En usage constant, il protège la peau en prévenant l'infection. Servez-vous en pour préparer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale Gouraud.

*Envoyez 10c. pour en avoir un échantillon*

**FERD. T. HOPKINS & SON**

344 St. Paul St., W., Montréal, Qué.



# La Revue Populaire

Vol. 15, No 2

Montréal, février 1922

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
Éditeurs-Propriétaires,  
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

## LA SUPERSTITION DANS LE MARIAGE

Beaucoup de personnes sont superstitieuses au point de se rendre la vie malheureuse. Dernièrement, dans un salon mondain—je n'en fréquente pas d'autres—on causait de superstition.

“Moi, disait une petite brunette aux yeux malicieux, je ne suis pas superstitieuse, seulement je n'ouvrirais pas un parapluie dans une maison, parce que ça porte malheur.”

Que dites-vous de cette brunette qui n'est pas superstitieuse?

La superstition existe chez tous les individus à des degrés différents, mais elle n'en existe pas moins.

Mais dans aucun domaine on rencontre plus de superstition qu'en amour. Là, elle est reine et maîtresse, elle dirige les pas et soutient les espoirs des amoureux timides.

Ma petite brunette n'avait pas fini avec moi, comme nous sommes à peu près du même âge, elle et moi, et que nous n'avons pas encore dépassé l'heure des illusions, nous causâmes forcément d'amour, ... je me fis éloquent en diable, et... les yeux dans les yeux, je lui demandai si elle consentirait jamais à devenir ma femme... si je la demandais. “Oh, mais je ne dois pas vous le dire, me répondit-elle”. —“Mais pourquoi, m'empressais-je d'ajouter?—Pourquoi? Mais parce que c'est très dangereux. Il ne faut jamais dire à un jeune homme qu'on consentirait à l'épouser la première fois qu'on le voit.”

—“Mais c'est de la superstition cela?”— Mais pas du tout; c'est un fait. Ainsi, poursuivit-elle, vous savez bien que deux amoureux ne doivent jamais se faire photographier ensemble, parce que ça porte malheur et que deux amoureux ne doivent pas être de compérage, pour la même raison.

—Heureusement que vous n'êtes pas superstitieuse, mademoiselle, sans quoi...

—Mais ce n'est pas de la superstition cela, monsieur l'incrédule. Ainsi, vous savez bien que le matin des noces, la fiancée doit être réveillée par sa maman et par personne d'autres, qu'elle ne

doit pas se peigner deux fois; qu'elle ne doit pas être trop heureuse de quitter le logis paternel, car c'est un signe certain qu'elle y reviendra avant peu à sa courte honte.

—Non?

—Oui, monsieur, ce sont des faits contrôlés par les savants.

—Oh! les savants.

—Oui, les savants qui prétendent que si une vieille personne est la dernière à nous présenter ses souhaits de bonheur le jour du mariage, c'est un bon signe pour l'avenir. Ce sont encore les savants qui avancent que la personne qui a réussi à faire un mariage a réussi à se faire deux ennemis; ça vous ne le niez pas, monsieur Thomas? Vous savez, également, qu'il est malchanceux de retarder un mariage? De briser un verre le matin des noces? De toucher un linge de vaisselle, car on sera la servante de son mari durant toute son existence? Une veuve ou un veuf ne doit pas être admis à une cérémonie de mariage: signe de mort prochaine pour l'un des conjoints.

Tenez il y a une chose que vous ne pouvez pas admettre, c'est que si vous additionnez les lettres des noms de baptême des conjoints et que le résultat soit pair, c'est le mari qui mourra le premier; si c'est le contraire, c'est la femme. Ça c'est la vérité.

Vous savez également que si vous n'avez pas eu de querelles jusqu'au septième jour, vous n'en aurez pas durant les sept premières années.

—Et après ce laps de temps, demandai-je timidement?

—Oh! là! nous tombons dans le domaine de la superstition, me répondit, imperturbable, ma petite brunette.

La dame de la maison entrant avec des rafraîchissements mit fin à notre conversation.

Et je restai pensif devant mon verre de crème de menthe, à côté de ma petite brunette aux yeux malicieux, qui n'était pas superstitieuse, oh, mais là, pas du tout.

Paul COUTLEE.

# SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

## UNE MORT MYSTERIEUSE

**Cette lauréate du collège Radcliffe s'est-elle suicidée d'une manière presque impossible, ou bien a-t-elle été assassinée ?**

“Le neuvième jour son corps reviendra à la surface de l'eau, si elle est dans le lac”.

Telle est la vieille légende indienne du pays, et c'est ce qui est arrivé dans ce cas mystérieux.

Pendant près de huit jours on a recherché de partout, dans les eaux du lac, le corps de la jolie Norah Johnson, une récente diplômée du collège Radcliffe, qui était venue passer sa lune de miel sur les bords du lac Mashapaug, Connecticut, avec son nouveau mari, John D. Kettelle, de Cambridge.

Et le neuvième jour le corps de la jeune épouse qui n'était mariée que depuis quatre jours, est remonté à la surface, donnant ainsi raison à la légende indienne.

Le lac avait rendu le cadavre le neuvième jour, mais le mystère qui entourait la disparition et la mort de la jeune femme n'a pu être éclairci.

La jeune femme a-t-elle été assassinée ?

S'est-elle donnée la mort elle-même, d'une façon aussi originale ?

Conclure à un suicide c'est la façon la plus simple et la plus paresseuse de résoudre un mystère; aussi c'est à cette conclusion que se sont arrêtées les autorités locales, dans ce cas mystérieux.

Mais si Mme Kettelle s'est suicidée en se jetant elle-même dans le lac, il

faut admettre qu'elle a établi une mise en scène vraiment surprenante et incroyable pour préparer son suicide. Ceci supposerait chez elle une idée bien arrêtée de se suicider, avec l'intention que l'on ne puisse pas retrouver son corps, ce qui est possible, mais semble bien improbable.

Il n'y avait que quatre jours que les jeunes mariés habitaient un petit “cottage” sur les bords du lac Mashapaug, où ils étaient venus s'installer pour passer leur lune de miel. Le mari laissa sa femme couchée en train de faire la sieste, et s'en alla jusqu'au village voisin faire des commissions. Deux heures plus tard quand il revint sa femme avait disparu.

Neuf jours plus tard quand on retrouva le corps il était retenu ancré après une grosse pierre attachée solidement autour de son cou par une corde provenant d'une fenêtre du “cottage”. Il y avait une meurtrissure sur son oeil droit.

Après une enquête sommaire les autorités locales conclurent que la jeune femme s'était suicidée; le mari lui-même sembla partager cette opinion. Cependant dans le voisinage on a peine à croire à un suicide, car il y a certains faits qui, sans permettre de dire que le coroner s'est trompé, donnent naissance à de fortes présomptions de meurtre.

La vérité ne sera probablement jamais connue. Officiellement Mme Kettelle s'est suicidée, puisque le coroner l'a dit; mais dans les montagnes du nord-est du Connecticut, et dans certains cercles de jeunes gens et de jeunes filles des collèges Harvard et Radcliffe, on se demandera souvent:

La jeune femme s'est-elle suicidée, ou a-t-elle été assassinée?

C'est au commencement de la deuxième semaine de septembre, que John Dunster Kettelle, un jeune ingénieur civil frais émoulu d'Harvard, et Norah Johnson, récemment diplômée du collège Radcliffe, vinrent au lac Mashapaug pour passer leur lune de miel. Le lac, de petites dimensions en forme de croissant, avec ses bords boisés, est situé dans un endroit solitaire, très éloigné des chemins de communication, dans les montagnes du Connecticut; son accès est très difficile.

Le jeune couple s'entendait à merveille, et ils semblaient très contents de leur installation. Ils passaient leur temps à se baigner, à nager, à pêcher, à courir les bois. Ils étaient si gais et paraissaient si heureux que les rares voisins, dont les habitations étaient assez éloignées, ont déclaré que c'était un coupe idéal. Trois jours se passèrent.

A neuf heures du matin, le quatrième jour, d'après les déclarations du mari, tous les deux allèrent faire un tour de barque tout le tour du lac, ramant à tour de rôle pendant une heure ou deux; puis, après avoir pris un bain sur le rivage de l'île Patmos, ils partirent pour regagner leur cottage. Mme Kettelle proposa de gagner la côte à la nage.

Ils partirent à la nage, mais au bout d'une centaine de pieds environ, Mme

Kettelle, quoique nageant très bien, se sentit fatiguée, et son mari fut obligé de lui venir en aide pour atteindre le rivage. Puis le mari retraversa à la nage pour aller à l'île chercher la barque.

A son retour il dit à sa femme qu'il avait rencontré deux jeunes gens, qu'il ne connaissait pas, et avec lesquels il avait parlé quelques minutes. Ils vinrent avec lui au cottage pour se servir du téléphone. Kettelle ne leur demanda pas leurs noms, mais il comprit à la conversation qu'ils tenaient au téléphone qu'ils étaient étudiants au collège Boston; ils partirent vers les onze heures.

Vers deux heures, Kettelle partit pour le petit village d'Union, pour commander de la glace. Madame Kettelle, déclare-t-il, lui dit qu'elle avait grand besoin de repos, et que, lorsqu'il rentrerait, elle le priait de ne pas la déranger. Elle portait alors une robe d'intérieur.

Sur son chemin il rencontra deux jeunes hommes qui cherchaient à rencontrer le fils du professeur Lindsay, de l'Université Columbia, qui possédait une belle propriété à Mashapaug. Kettelle leur apprit que le jeune Lindsay était absent et les deux personnes, rebroussant chemin prirent avec lui la direction du village. Ils s'arrêtèrent quelques instants tous trois à un magasin situé à un croisement de chemins puis arrivèrent chez le marchand de glace.

Celui-ci étant absent, Kettelle alla chez les Walker, à la porte voisine; il était 3.15 heures quand il repartit, dit-il. En se retournant il vit Mme Walker et d'autres personnes sur un pont situé qui traverse une des extrémités du croissant formé par le lac. Les deux jeunes hommes qu'il avait

rencontrés parlaient avec un nommé Moore.

Il était 3.45 heures quand il arriva à son cottage. Ne pouvant pas supposer qu'il se soit passé quelque chose d'anormal, et pensant laisser dormir sa femme, ainsi qu'elle le lui avait recommandé, il attendit un grand moment avant de monter à la chambre.

Il pensait trouver sa femme endormie, mais elle n'était pas là. Son costume était là mais son costume de bains n'y était pas.

Telle est l'histoire racontée par Kettelle, et il ne s'est jamais contredit sur aucun point de détails. Il semble avoir établi clairement un alibi.

Mais beaucoup différent d'opinion, et ces différences d'opinions sembleraient jeter un doute sur la véritable cause de la mort de Mme Kettelle.

Suivant une version, qui est l'histoire tout à fait différente racontée quelques jours plus tard par Kettelle lui-même, chez le professeur H. W. Magoun, à Cambridge, sa femme serait partie faire une promenade en barque sur le lac. Kettelle qui la cherchait, apercevant Jim Early, le gardien d'une maison peu éloignée de son cottage, lui aurait crié :

"Jim, j'ai perdu ma barque et ma femme! Les avez-vous vues?"

"Jim ne m'entendit pas, (toujours d'après Kettelle), où il ne prêta pas attention à mes paroles."

D'autres, et parmi ceux-là, un des personnages les plus importants de l'endroit, prétendent que Kettelle, dès le premier moment, affirma que sa femme s'était suicidée, et cela, avant même qu'on commence à faire des recherches.

Kettelle déclare qu'il prit un canot pour parcourir le lac à la recherche de sa femme, appelant constamment à



grands cris: "Norah !... Norah!..." mais personne n'e se rappelle l'avoir entendu lancer ces appels.

Ce n'est qu'après avoir fait le tour de l'île qu'il trouva la barque vide. Les avirons étaient en place, mais leurs extrémités étaient relevées sur la barque. Kettelle n'a pas eu la curiosité d'accoster à l'île à cet endroit pour essayer de trouver des empreintes de pas. Il a ramené simplement la barque, et, en abordant près de son cottage, il a remarqué, dit-il, des empreintes de pas qui semblaient être celles des souliers de sa femme. C'est alors qu'il alla demander du secours ; mais c'est en vain que l'on fit des recherches, et, après trois jours, Kettelle repartit pour Cambridge.

Pendant ce temps, certains voisins influents qui ne pouvaient admettre cette version du suicide, réclamèrent l'ouverture d'une enquête sérieuse, car, disaient-ils, cette version du suicide a été propagée dès le commencement par le mari lui-même, et rien ne vient à l'appui de cette thèse, à part les propres affirmations de Kettelle lui-même.

L'attorney d'Etat, Noonan, dit-on, empêcha les autorités de faire l'enquête soit par sympathie pour la famille, soit pour d'autres motifs. Le Rév. Henry A. Coolidge, ému parce qu'il appelait un manque de solidarité chrétienne, réunit des hommes de bonne volonté pour faire des recherches dans les bois et les eaux du lac.

C'est alors que pour donner plus de poids à la version du suicide, on laissa entendre que Norah Kettelle s'était suicidée, parce que sa modestie de jeune fille ne pouvait accepter les conséquences du mariage. On prétendit que Kettelle avait, le soir de la disparition de sa femme, fait ces confi-

dences au pasteur, et Kettelle reconnut qu'il avait réellement fait ces confidences. Des femmes, doctresses, s'intéressèrent au mystère, en ce qui concerne ce cas particulier, et déclarèrent que cette aversion contre le mariage faisait de grands progrès chez les femmes américaines et principalement chez les jeunes filles fréquentant les collèges.

On fit aussi circuler le bruit que Mme Kettelle, toujours d'après les dires de son mari, avait fréquemment des moments de profonde mélancolie. On dit même que, dans ces moments, elle n'avait pas tout son esprit, et on certifia que déjà, dans une occasion, elle s'était sauvée.

Mais sa tante, Mme James M. Whittman, de Central Valley, N.-Y., donne un démenti formel à ces rumeurs, et elle devrait en savoir quelque chose, si cela était vrai, car elle était comme une mère pour Norah.

Avant la découverte du corps elle disait: "Ma nièce a épousé John Kettelle pour être une bonne épouse très affectueuse. Elle aimait son mari — et elle était plus heureuse que jamais depuis son mariage. La théorie du suicide est ridicule. Norah était trop intelligente et trop contente; elle aimait aussi trop la vie."

Et c'est alors que le neuvième jour, après huit jours de recherches inutiles, le corps fut découvert, par M. Olcott, un résident qui passait l'été aux bords du lac, et qui avait persisté seul à faire des recherches alors que tout le monde avait abandonné l'espoir de retrouver le cadavre. M. Olcott avait entendu raconter la légende et le neuvième jour, au lever du soleil, il aperçut le corps près de l'île.

Quand il essaya de soulever le corps pour le placer dans sa barque, il s'a-

perçut qu'il était attaché à quelque chose de résistant; alors il le laissa là et alla prévenir les autorités. Le médecin légiste, le coroner Fahey et d'autres officiers de la police de l'Etat arrivèrent et le corps fut tiré sur le rivage.

On remarquait encore une meurtrissure sur l'oeil droit. Autour du cou, serrée si fortement qu'elle entrait dans la chair, était attachée une corde de 18 pieds de longueur. L'extrémité de la corde se trouvait attachée à un poids très lourd qui avait servi d'ancre à une barque.

Dans l'énerverment et la hâte de sortir le corps de l'eau, on coupa le cable. Les opinions diffèrent sur la manière dont la corde était attachée au cou. Les uns disent que la corde était attachée par un noeud coulant, les autres au moyen de deux noeuds ordinaires mal faits; mais tous sont d'accord que le noeud était sous l'oreille gauche, et ressemblait à un noeud fait par un bourreau. Des mèches de ses cheveux noirs étaient pris dans le noeud. Le cable avait été arraché et non coupé.

Le médecin légiste et le coroner rendirent presque immédiatement un verdict de suicide, et la police d'Etat admettant cette hypothèse abandonna le cas. L'autopsie et l'enquête ne modifièrent pas le verdict.

Les autorités pensent que Mme Kettelle, après le départ de son mari, traîna le poids lourd de dessous la broussaille jusque dans sa barque, gagna le côté de l'île d'où on ne pourrait pas l'apercevoir du cottage, s'attacha la corde autour du cou, et jeta à l'eau le poids lourd qui l'entraîna. Les autorités prétendent que la meurtrissure à l'oeil droit provient d'une morsure de

poisson, ou de ce que la tête a frappé une roche au fond de l'eau.

Cependant l'autopsie a révélé la présence d'air dans les poumons, ce qui prouve que la victime est morte de strangulation, et qu'elle est morte avant d'être dans l'eau. Le cable était attaché si serré qu'il entrait dans la chair au sommet de la trachée-atrère. Une faible femme aurait-elle eu assez de force pour se tuer de cette manière ?

D'autre part, si elle avait eu l'intention de se suicider, pourquoi aurait-elle porté ses sous-vêtements de soie en dessous de son costume de bains. Si elle avait eu l'intention de disparaître sans laisser de trace, ne se serait-elle pas jetée à l'eau avec son costume ordinaire, en laissant son costume de bain à la maison, de façon que l'on présume sa fuite, et que l'on ne recherche pas dans le lac ?

On dit qu'elle se serait suicidée parce que certains faits relatifs au mariage lui auraient été dévoilés seulement pendant la lune de miel?... Peut-être.

Mais il se pourrait qu'elle ait été étranglée, avec ou sans l'aide d'un narcotique, alors qu'elle dormait dans son cottage, puis transportée dans la barque par le meurtrier qui aurait chaussé ses souliers à talons hauts, et serait allé la jeter à l'endroit où son corps a été retrouvé.

Cette hypothèse, certains habitants de Mashapaug la croient possible, elle est au moins aussi croyable que celle des autorités; car celles-ci ne peuvent donner aucune base vérifiée à leur verdict qui n'est fondé que sur des déclarations diverses.

D'un autre côté, quand le corps a été retrouvé, la victime avait aux pieds ses souliers à talon haut, et c'est un

fait qui a une grande importance. Si la jeune femme avait eu l'intention d'aller se jeter à l'eau, pourquoi aurait-elle pris ces chaussures?

Un meurtrier pour essayer de faire attribuer la mort à un suicide, ne pourrait-il pas cacher ses traces en portant lui-même les souliers de sa victime pour se rendre à la barque, et en les mettant ensuite au cadavre? Dans une telle hypothèse, les souliers doivent être retrouvés sur la victime.

Or la victime les avait aux pieds.

— 0 —

### LES SECRETS DU SAHARA

Le Sahara, connu uniquement de quelques explorateurs qui sont parvenus à le traverser à dos de chameau, va être de nouveau exploré, et peut-être définitivement découvert par une commission française qui s'organise en ce moment à Paris avec l'aide des ministères et des colonies.

De récentes expériences ont convaincu leurs auteurs de la possibilité qu'il y a à s'enfoncer dans le désert muni d'automobiles équipées avec des chemins de roulement appelés des "caterpillars". M. Kergesse, d'autre part, a pu arriver à mettre au point un appareil tracteur, dont le poids réparti sur une très large base, n'exercerait sur le sol qu'une pression insignifiante de 1 once par centimètre carré, protégeant ainsi l'automobile contre tout enlèvement possible.

Chaque voiture portera avec elle 50 gallons d'essence et tirera une remorque chargée de 250 autres gallons, ce qui est considéré comme amplement suffisant pour atteindre Tombouctou.

Plusieurs savants géologues feront partie de l'expédition chargée d'étudier de très près la valeur des gisements miniers, qui, depuis très longtemps, ont été signalés, mais que leur éloignement rendait inviolables.

On estime que le Sahara peut être traversé en moins de quinze jours, tandis que les caravanes qui suivent les côtes mettent environ sept semaines pour faire le trajet.

Il est à souhaiter que ces valeureux explorateurs n'aient pas le triste sort de plusieurs de leurs prédécesseurs, et qu'ils arrivent, grâce à l'appui de la science à percer les secrets de ce mystérieux désert.

— 0 —

### TOUJOURS DES STATUES

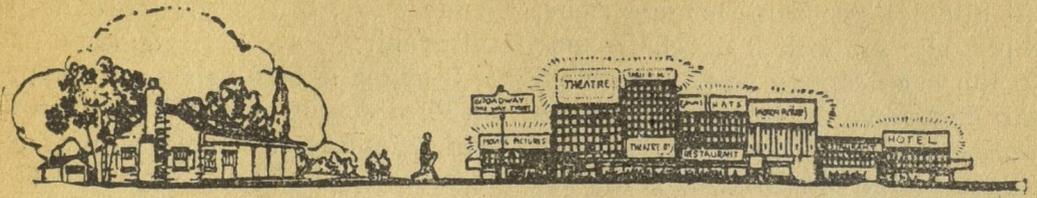
Enfin voici un personnage dont les droits à la statue ne seront certainement pas contestés; personne ne s'avisera de trouver qu'il n'est pas mort depuis assez longtemps pour être offert à la contemplation de ses concitoyens sur une place publique.

Celui-là n'est autre que François Ier, ori de France, fondateur du Havre.

Les Havrais ont fait exécuter une statue du roi qui eut l'idée de faire leur petit havre un port de guerre; même qu'il l'appela tout d'abord Franciscopolis. Mais ce nom tiré du grec ne lui resta pas longtemps, et on trouva pour le remplacer "le Havre-de-Grâce".

La salamandre emblématique resta toutefois, à défaut du nom original, dans les armes de la ville.

La statue de François Ier a été inaugurée au Havre le dimanche 9 octobre dans le square de l'Hôtel-de-Ville.



## LE DRAME AU FOYER

### Le douloureux épilogue d'un mariage d'amour

Un procès en séparation qui fait beaucoup de bruit à New-York, est celui intenté par Mme George J. Ainslie. Elle prétend que la vie avec son mari est insupportable; mais, d'un autre côté, le mari pour sa défense cite des faits capables d'émouvoir un coeur de pierre.

En entendant tous les nombreux témoins cités tant par la demanderesse que par le mari, le juge arrivera-t-il à se faire une opinion juste et à savoir quel est celui des deux époux qui a raison? les allégations de la demanderesse sont nombreuses, et si toutes sont reconnues fondées, elles sont plus que suffisantes pour lui attirer toutes les sympathies, au cas où elles seraient prouvées.

Le jeune Ainslie épousa la belle et jolie Marie Newton il y a environ quatre ans. C'est le fils de Georges Ainslie, le vendeur bien connu d'objets d'art antiques, de la cinquième avenue. La jeune fille était alors danseuse dans un cabaret de luxe, "Rector's", et Ainslie n'eut pas de peine à la décider au mariage. Au bout d'un an à peine, la naissance d'un beau bébé vint apporter la joie dans le coquet ménage; la mère adorait son petit bébé Lloyd Newton Ainslie, et le

mari qui était un chauffeur renommé dans les courses d'auto, rentra à la maison, sitôt sa journée terminée. C'était un ménage modèle.

La guerre arriva. Ainslie qui était un athlète, s'engagea dans l'aviation et fut attaché à un poste de service de New-York, c'est alors que commencèrent les troubles de ce petit ménage, jusqu'à ce moment si uni. La fièvre des soirées d'autrefois revint assiéger l'esprit de la jeune femme; un autre homme vint fréquenter la jeune femme pendant l'absence du mari, et Ainslie déclare qu'il va poursuivre cet individu néfaste et lui réclamer \$50,000 de dommages pour avoir détourné de lui l'affection de sa femme. Ainslie ne fut pas long à s'apercevoir que c'en était fait de son bonheur conjugal. Sa petite femme ne l'attendait plus, et ne lui témoignait plus la même affection.

Souvent quand il arrivait, le soir après son service, sa femme qu'il adorait était absente du logis. Il soupait alors rapidement et partait à sa recherche; il la trouvait le plus souvent dans un des cabarets de nuit à la mode, où l'on danse, et où l'on va prendre des petits soupers fins en joyeuse compagnie. Quand il la trou-

vait attablée avec un homme riche, auquel elle souriait, il devenait comme fou car il aimait sa femme, et il était de force à lutter avec n'importe qui.

Sans hésiter il entra dans le restaurant et demandait à sa femme de rentrer avec lui. La moindre observation de l'intrus lui valait habituellement un oeil poché ou un nez cassé, son col et son habit déchirés.

Chaque soir, Ainslie revenait à la maison, et chaque fois qu'il la trouvait vide, il partait à la recherche de sa femme. Une quinzaine de fois déjà, il l'avait ainsi ramenée de l'un de ces cafés, et un soir, en la ramenant avec lui, il lui jura de se venger plus terriblement du premier homme qu'il trouverait avec elle.

Le lendemain, en retournant à son service, il lui sembla que tout était fini, que sa femme ne l'aimait plus, et il se montra très distrait durant toute la journée. Le soir il s'empressa de retourner à la maison, persuadé que sa femme serait encore partie.

La maison, en effet, était vide, et il se dirigea immédiatement vers les cafés de nuit. Il visita d'abord le "Rector", puis le "Churchill". Si elle était au "Palais Royal", pensa-t-il, et il s'y rendit. Ayant parcouru la salle du rez-de-chaussée sans la trouver, il se dirigeait vers la sortie, quand il pensa qu'elle pourrait être à la galerie d'en haut, et il y monta. Elle était là, attablée avec une autre femme et cinq hommes. Dominant sa légitime colère, il se cacha derrière un rideau, hésitant entre le respect qu'un homme doit à sa femme, et l'envie de châtier l'homme qui entraînait celle qui oubliait non seulement ses devoirs d'épouse, mais encore ses devoirs de

jeune mère, et il se décida à ne pas intervenir.

Il gagna le café voisin, et il appela au téléphone le gérant du café où dînait sa femme, le priant d'appeler celle-ci à l'appareil; elle s'y rendit et le dialogue suivant eut lieu:

— Marie, je suis très surpris de vous trouver là à une heure aussi tardive. Venez-vous-en de suite, je vous attendrai à la sortie du Palais Royal, sur le trottoir.

— C'est absurde, il n'est pas si tard que ça, et je ne suis pas disposée à rentrer de suite.

— C'est un affront que vous me faites, Marie, et, comme étant votre mari, je vous somme de m'obéir, et de vous en venir de suite.

— Vous n'avez nullement le droit de me commander ainsi, car si je suis votre femme, je ne suis pas votre esclave.

— Pour la dernière fois, Marie, voulez-vous rentrer de suite à la maison?

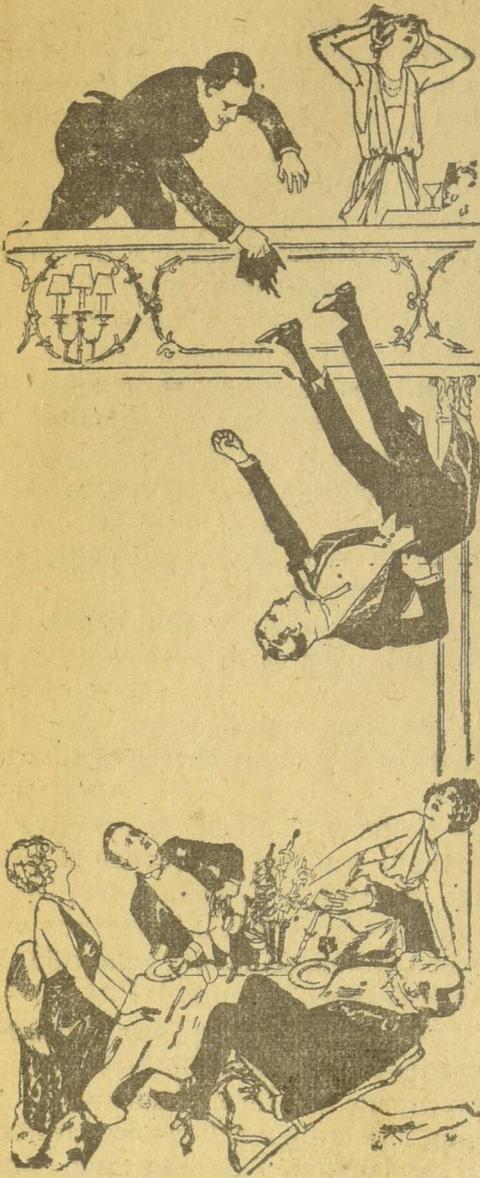
— Je me moque de ce que vous pouvez dire, je rejoins mes amis, bonsoir.

Ainslie, au désespoir, devint comme fou; il courut au Palais Royal, monta les escaliers trois à trois, et arriva devant la table où se trouvaient sa femme, une amie et cinq hommes.

Maîtrisant avec peine sa colère, il apostropha les hommes en ces termes:

— Messieurs, apprenez que cette femme qui boit avec vous est ma femme, et qu'il y a à la maison un bébé qui réclame ses soins. Pensez-vous qu'elle a le droit de rester avec vous ou, doit-elle rentrer.

— Que nous contez-vous là? répondit un des hommes avec insolence. Ce que nous faisons ne vous regarde pas; allez où vous voudrez, mais laissez-nous la paix.



*Ainslie fit basculer son adversaire par-dessus la rampe et le fanfaron tomba sur une table du bas au milieu des cris d'effroi des spectateurs.*

—C'est ma femme, répondit Ainslie, les yeux étincelants de colère.

—Vous le dites, mais elle est contente d'être avec nous, et, si j'étais à votre placé, je m'en irais et laisserais

cette jolie fille s'amuser comme ça lui plaît.

Ainslie se tut, blémit de rage, et, d'un bond, il sauta sur l'insolent, l'arracha de sa chaise, l'ayant saisi par le cou et par le fonds de son pantalon. Puis, le tenant au bout d'un de ses grands bras, il lui administra, avec sa main libre, une formidable claque.

L'homme était fort, il se défendit néanmoins, et une vraie bataille s'en suivit, au cours de laquelle Ainslie bousculant son adversaire, le fit basculer par dessus la rampe. Le fanfaron tomba sur une des tables du rez-de-chaussée, au milieu des cris d'effroi des spectateurs ; heureusement pour lui, la table avait amorti le choc et il avait à peine été blessé.

Ainslie se tenait debout en face des quatre autres convives, quand celui qu'il avait jeté en bas, remontant, se précipita sur lui, pensant se venger. L'aviateur, le saisissant par le collet, et le tenant au bout de son long bras, lui dit : "Si vous faites le moindre bruit, je vous jette par la fenêtre, et vous tomberez cette fois sur le Broadway, vous n'y trouverez pas une table pour vous empêcher de vous casser les reins." Ses amis intervinrent et l'emmenèrent; les deux femmes sortirent de leur côté.

Ceci n'est qu'un des nombreux affronts faits au jeune aviateur par la femme qu'il adorait et qu'il avait épousée par amour pour la sortir de ce milieu abominable dans lequel elle vivait quand il l'avait connue.

Voici à ce sujet ce que déclare l'avocat du mari, le distingué Me Mirabeau L. Towns :

Pendant que mon client faisait son service militaire, en 1918, la plaignante, sa femme, se laissa entraîner par les folles promesses d'un certain

homme marié, et se mit à négliger ses devoirs d'épouse, sortant continuellement avec cet homme, et s'affichant avec lui au Palais Royal et dans d'autres endroits de plaisir. Elle dînait et dansait avec lui; souvent, en état d'ivresse, elle partait avec lui dans son auto, pour se rendre dans d'autres endroits situés près de la ville. Chaque fois qu'ils sortaient ainsi ensemble, il lui donnait de très beaux cadeaux et des centaines de dollars, cela sans le consentement et hors la connaissance de mon client qui, l'ayant appris, chercha vainement à obtenir de sa femme qu'elle cessât ces fréquentations et ces orgies. Toutes ses supplications restèrent inutiles.

Pendant ce temps la demanderesse avait recommencé à chanter et à danser dans le corps de ballet du Palais Royal, s'affichant dans des costumes immodestes. C'est sur les conseils de ce monsieur sans conscience que la jeune épouse rejetâ les bons conseils de son mari désespéré pour reprendre cette vie de danseuse, renonçant à mener la vie de femme honnête et de bonne mère.

La demanderesse rencontra ensuite un autre homme du même acabit qui exerça sur elle la même influence néfaste, achevant ainsi de la détourner de son mari. Elle se mit alors à fréquenter indistinctement tous les clients de ces cafés du Broadway où les noctambules fêtards passent des nuits dans les plaisirs et la débauche, acceptant d'eux des cadeaux malgré les défenses réitérées de son mari.

C'est poussé au désespoir que mon client a fait cette scène qui a motivé la demande en séparation de Mme Ainslie, et il déclare que la colère du mari est très excusable et toute naturelle.

Un jour, Ainslie, en costume d'aviateur, parcourant le Broadway, découvrit, à une heure très avancée de la nuit, son épouse assise dans un café-tertia, en train de prendre un repas avec un Major de l'armée américaine. Pour éviter un scandale, espérant que sa femme, en le voyant, rentrerait à la maison, il vint s'asseoir à une table voisine. Pendant qu'il réfléchissait à ce qu'il devait faire, la conversation qu'il entendit le décida à écouter, et pendant deux heures il resta pensif, la tête appuyée sur une de ses mains.

A la fin, le Major et Mme Ainslie se levèrent pour partir, et Ainslie vint se planter devant eux.

—Savez-vous, Major, que cette personne est ma femme?

—Oui, répondit le Major, d'un air arrogant, mais ça m'est parfaitement égal.

—Puisque vous le savez, je vous conseille de ne plus chercher à la revoir.

—Comment? dit le Major, en approchant d'un air de bravade son visage de celui du jeune aviateur, et il ajouta: "C'est heureux pour vous que je sois en uniforme, car sans cela je vous casserais la figure."

La réplique ne se fit pas attendre. Ainslie envoya à l'insolent et grossier personnage un formidable coup de poing sur la figure, l'envoyant rouler sur le plancher. Puis, ramassant l'intrus sur le plancher, et le portant au bout de ses bras vigoureux, il monta les escaliers et alla le jeter dans la rue. Pendant ce temps sa femme avait disparu.

Le malheureux, pour essayer de reconquérir sa femme, eut à lutter contre des officiers de différents grades, même des généraux, et des officiers de marine.

Ce fut à l'hôtel "Majestic" qu'Ainslie soutint sa plus grande bataille avec les admirateurs de sa femme. Le corps de ballet dont faisait partie ma femme, dit-il, donnait un bal splendide. J'étais debout dans un coin, quand ma femme, dansant avec un homme que je n'avais jamais vu, passa devant moi et me montra à son partenaire, faisant une remarque que je n'entendis pas, mais que je jugeai offensante, d'après le ton et les manières de l'homme.

Quand ils repassèrent en dansant, je sautai sur l'homme, et je le frappai en le poursuivant à travers la salle; il se sauva sans chercher à riposter. Quelques instants plus tard, un groupe d'hommes me demanda de m'asseoir à leur table, ce que j'acceptai, et l'un d'eux entama la conversation suivante:

— Savez-vous qui vous avez frappé?

— Non. Je m'en moque.

— Eh bien, vous devez vous croire terriblement sûr de vous.

— Je ne crains personne.

— Vous êtes un fanfaron, et si vous voulez vous essayer avec moi, je me fais fort de vous terrasser en quelques secondes.

La bataille commença et ses amis vinrent à son secours. Ce fut bientôt une mêlée générale au cours de laquelle des habits et des toilettes magnifiques furent mises en pièces. Je ne fus que légèrement blessé à la tête d'un coup de bouteille de champagne qui m'effleura. Dans la salle tout était brisé, et le parquet était couvert de débris de verres et de miroirs cassés.

Voici les prétentions de la défense; mais, d'un autre côté, Mme Ainslie, qui est une femme jeune, très jolie et très intelligente, tout en admettant ces incidents, cherche à les expliquer à son avantage.

Voici ses déclarations:

Quand mon mari s'est engagé, il m'a laissée sans ressources, et les allocations du gouvernement n'étaient pas suffisantes pour mon bébé et pour moi-même. Les parents de mon mari ne me vinrent pas en aide, et c'est alors que je me décidai à retourner danser au Palais Royal, pour y gagner ma vie et celle de mon bébé.

Mon mari s'irrita de me voir reprendre la vie théâtrale, ne pouvant admettre que moi, sa femme, je puisse consentir à paraître en scène avec des costumes légers. S'il était si choqué de me voir sur le théâtre, pourquoi vint-il, pendant des semaines, me voir jouer, et pourquoi ensuite m'a-t-il épousée? Pourquoi, après notre mariage, ne m'a-t-il pas assuré le nécessaire pour que je puisse rester à la maison et élever mon bébé? Je l'aimais, je lui étais dévouée, mais j'avais besoin de gagner de l'argent.

C'est alors que la jalousie de mon mari devint intolérable, et qu'il fit toutes les scènes que l'on sait.

Une fois il vint à mon appartement me demander d'abandonner le théâtre; je lui répondis que s'il pouvait m'assurer les moyens de vivre avec mon bébé, je le ferais avec le plus grand plaisir, mais que jusque-là, je n'avais pas le choix. Je n'avais pas le courage de travailler au magasin de 5, 10 et 15 cents, et de mener une vie de privations et de misère, quand je pouvais mener une vie plus agréable et gagner largement ma vie et celle de mon bébé en jouant au théâtre. Sur cette déclaration, il me jura qu'il ne reculerait devant aucun scandale pour arriver à m'empêcher de jouer, et, prenant une bouteille d'iode, il me la jeta à la figure et m'empêcha d'arriver à l'heure pour ma représenta-

tion; je fus une semaine sans pouvoir jouer.

Même avant que je me décide à retourner au théâtre, sa conduite envers moi était inqualifiable. J'étais obligée de passer toutes mes après-midi sur la promenade "River Side", à promener mon bébé dans son carosse. Quant à lui, il menait une belle vie, menant une magnifique auto; il passait souvent sur la promenade, devant moi, avec une ou plusieurs jolies filles dans la voiture, il s'arrêtait pour me demander comment j'allais, et il continuait sa route.

En ce qui concerne la scène du "Majestic", tout ce qu'il dit est arrivé, mais il oublie de dire une chose, c'est qu'il me vit danser toute la soirée avec différents cavaliers, et ce ne fut que sur le matin, quand il fut ivre, j'aime à le croire, qu'il se fâcha, et que le scandale eut lieu. Il frappa un jeune homme faible, mais d'autres personnes indignées l'attirèrent dans une salle voisine, et l'un de ces clients de l'établissement le terrassa et lui infligea une terrible leçon. Je lui vins néanmoins en aide, et arrêtai celui qui le frappait si violemment. Croyez-vous qu'il m'en témoignât de la reconnaissance? Loin de là, il se mit à m'insulter, et il m'attrapa par ma belle robe de bal qu'il mit en pièces.

En ce qui concerne le procès qu'il prétend faire à un de mes amis qui est très riche, il lui sera impossible de rien prouver, je suis bien tranquille sur ce point. L'homme dont il veut parler est un homme âgé, marié, père de famille et très respectable. Il a assez d'argent pour se défendre; rira bien qui rira le dernier.

Les Ainslie vont donc engager leur dernière bataille juridique, celle-là,

et elle ne sera pas la moins intéressante. Deux des avocats les plus célèbres de New-York ont été choisis par les plaideurs, Me Towns, pour le mari, bien connu pour la vivacité de son esprit moqueur et ses ripostes spirituelles, pourra faire ressortir à sa guise son esprit satirique en posant ses questions ironiques et embarrassantes. Quant à Me MacKee, l'avocat de la demanderesse, il est moins satirique que l'autre, mais son esprit est plus pénétrant, plus profond et sa réputation est aussi grande si même elle ne surpasse pas celle de l'avocat du mari.

Chacun à son tour expliquera à sa manière au juge ou aux jurés la thèse de son client. Que ressortira-t-il de tous les témoignages des nombreux témoins de toutes ces scènes scandaleuses? La vérité pourra-t-elle se faire jour et le juge arrivera-t-il à se faire une idée juste des torts et griefs de chacun des époux Ainslie? C'est ce que le public qui aime à voir le dénouement de ces procès à réclame, saura bientôt.

— 0 —

## UN PAYS DE REPOS

Un petit port de mer de la Nouvelle-Zélande, appelé Russel, est réputé pour être le pays du monde où les gens sont les plus indolents et aiment le plus à se reposer.

Les habitants de cette contrée aiment tellement le repos et la tranquillité qu'ils ne boivent que du lait condensé plutôt que de traire leurs propres vaches.

## LE 33<sup>me</sup> BRACELET

### Comédie tragique

A New-York, comme dans toutes les grandes villes du monde, le moindre incident relaté dans la presse, donne naissance à des cancans qui ont toujours un fonds de vérité.

Voici un des derniers cancans dont les boulevardiers et les noctambules qui fréquentent les grands restaurants de nuit ont fait des gorges chaudes. Le sujet qui y a donné naissance peut faire un excellent sujet de comédie en trois scènes et un prologue, avec pour acteurs, les personnages suivants :

Mme Bach, la femme aux bracelets.

Walter Seligman, le jeune fils d'un banquier très riche.

Tom Johnson, le neveu du maire d'une grande ville américaine.

Miss Lisa, actrice de cinéma, amie de Mme Bach, et un ami de Tom.

Voyons d'abord le prologue :

Mme Bach adorait les bijoux, mais principalement les bracelets : elle n'en avait jamais assez, et chaque fois qu'elle en voyait un de son goût, elle savait se le faire offrir. En peu de temps elle en avait réuni une collection, trente-deux, sur son joli bras velouté, et, au théâtre ou dans les autres lieux d'amusement, elle affectait de lever souvent ce bras, comme si elle avait à ranger ses cheveux, mais simplement pour faire admirer son musée portatif de bracelets, sur les-

quels on voyait scintiller des diamants éblouissants.

Un jour, montrant ces bracelets à ses amis, elle leur dit : J'en ai actuellement trente-deux, il ne m'en manque plus qu'un seul pour que mon joli petit bras soit entièrement ganté d'or et de diamants.

Quelques jours plus tard, le matin de son anniversaire, elle n'avait encore que 32 bracelets à son bras. Le jeune Walter Seligman, à peine débarqué du bateau qui le ramenait d'un voyage dans l'Amérique du Sud, vint la voir. Quelques heures plus tard, il était conduit à l'hôpital avec le nez cassé, mais l'on pouvait compter 33 bracelets au bras de la femme aux bracelets.

Aux personnes amies qui s'informaient de la manière dont le malheureux jeune homme, si smart, avait eu le nez cassé, on répondait invariablement : "C'est un simple accident", mais le bruit s'était vite répandu sur le Broadway que Mme Bach avait réussi à avoir son 33<sup>ème</sup> bracelet, et les cancans commencèrent.

Il y avait longtemps que Mme Bach n'avait pas vu le jeune homme. Autrefois, avant son départ pour l'Amérique du Sud, elle le voyait très souvent, et l'on avait remarqué qu'alors, le nombre des bracelets augmentait rapidement. On les voyait, dans ce temps, presque toutes les nuits ensemble dans les restaurants de nuit

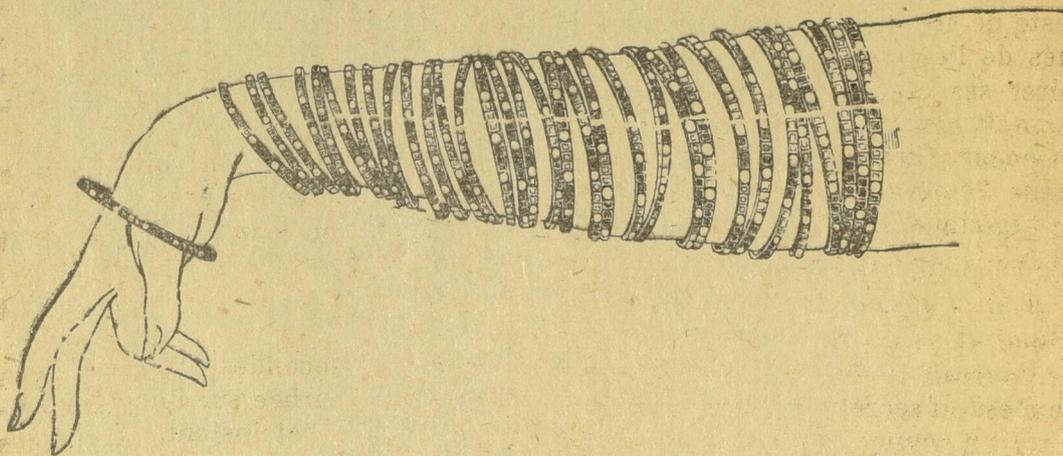
et autres lieux de divertissements de la Capitale. "C'est un roman, c'est une idylle", disaient avec envie les langues des habitués de ces lieux d'amusements et de plaisirs.

Un jour le roman fut interrompu. Le jeune Walter fut envoyé dans l'Amérique du Sud pour soigner et guérir son coeur malade, et le nombre des bracelets cessa de s'accroître.

Quand la belle blonde reparut, il y a quelques mois, sur le Broadway, elle avait su conquérir l'amitié d'un beau grand jeune homme, Tom Johnson, récemment arrivé de l'ouest.

débarqué du bateau qui l'a ramené de l'Amérique du Sud, accourt rendre visite à son ancienne amie, et il n'a pas oublié combien elle aime les bracelets. Tous deux s'entretiennent amicalement, se remémorant les beaux jours d'autrefois, quand Tom Johnson arrive accompagné d'un de ses amis.

Mme Bach, surprise, fait les présentations d'usage, en montrant chacune des personnes présentes, de son bras chargé de bracelets, et la conversation se poursuit languissante entre les jeunes gens.



C'était un superbe Roméo, vrai colosse de six pieds, doué d'une force herculéenne, et rompu à toutes sortes de sports, particulièrement à la boxe.

Les cancons reprirent de plus belle sur Mme Bach qui s'était engagée dans une nouvelle idylle.

En voici assez pour le prologue, passons à la scène première:

C'est l'anniversaire de Mme Bach; elle est avec son amie Lisa dans son somptueux appartement, lorsqu'on lui annonce la visite du jeune Walter, son ancien ami. Celui-ci, à peine

Tom qui a compté et recompté cent fois les bracelets, les connaît tous, et il n'est pas long à s'apercevoir qu'il y en a maintenant 33. Il ne dit rien, mais il a compris que ce 33ème bracelet ne peut avoir été donné que par ce jeune homme qui semble très familier avec Mme Bach, et celle-ci, qui le voit songeur, cherche vainement à animer la conversation qui languit, par suite de la gêne qui existe entre les divers personnages.

Voyant qu'elle ne peut réussir à rompre la glace qui règne parmi ses hôtes, elle propose une partie de pro-

menade. "Pourquoi, dit-elle à brûle-pourpoint, ne ferions-nous pas une petite promenade ? Si nous allions jusqu'à Long Island pour y prendre le souper et y danser un peu ? La proposition fut acceptée, mais Tom ne quitta pas pour cela son air pensif. Tous descendirent alors, et Johnson fut désagréablement surpris de voir Mme Bach monter vivement et d'un air joyeux dans l'auto de Seligman, tandis que son ami, miss Lisa et lui-même, furent obligé de s'entasser dans la petite voiture de Mme Bach.

Tout le long du chemin, Tom resta pensif. Ils descendirent à Roselyn, et au cours de la soirée, chaque fois que, pour un rien, Mme Bach faisait un geste de son bras, pour que les habitués de l'établissement puissent admirer ses bracelets, le pauvre Tom recevait comme un coup de poignard au coeur. C'est là que se déroula la scène 2ème de la comédie, le noeud de l'intrigue, que l'on pourrait appeler la scène de la provocation.

A quel moment Tom perdit-il patience, et pensa-t-il à se venger ? Nul ne pourrait le dire exactement, mais ce n'est un secret pour personne, qu'il y eut un commencement de dispute à Roselyn. Mme Bach, disent les bruits qui courent, aurait dû porter, ce soir-là, des gants, de très longs gants blancs pour cacher ses bracelets. Au lieu de cela, elle affecta de danser principalement avec Seligman, et, chaque fois qu'elle passait devant la table à laquelle était assis Tom, elle lui faisait des signes amicaux en agitant vers lui son bras où scintillaient ses bracelets. Ces grimaces, loin d'apaiser l'esprit du pauvre Tom, ne pouvaient que l'exaspérer, et, dans son exaltation, il ne voyait plus que le

33ème bracelet, qui brillait plus que tous les autres.

Ceci nous amène à la scène troisième qui se passe à la 66ème rue Est, un peu après minuit.

La rue est déserte, la lune est cachée derrière un épais nuage noir, une automobile arrêtée devant le No 42, et aucun policeman à l'horizon. Dans l'appartement une lampe est allumée. L'on entend des personnes parlant à voix basse, puis ces personnes élèvent la voix; la conversation dégénère en querelle tumultueuse, et l'on entend le cri de protestation d'une femme, puis un bruit de pas sur le palier. Tout d'un coup le silence de la nuit est troublé par un concert d'imprécations et de coups de poings donnés au cours d'un corps à corps. Une fenêtre s'ouvre avec fracas; et les cris perçants d'une voix de femme se mêlent à l'excitement.

Dans l'obscurité, on voit la forme d'un homme étendue près de la bouche d'égoût, en face du No 42. C'est le jeune Seligman, quoiqu'il soit rendu méconnaissable par son nez réduit en bouillie.

Quelques secondes plus tard, une femme est courbée sur l'homme évanoui. Juste à cet instant, les nuages disparaissent de devant la lune, et on voit cette femme, en négligé, ses cheveux blonds éparpillés sur ses épaules. De son bras orné de bracelets, elle soutient la tête de Seligman, et les reflets des diamants éclairent ses blonds cheveux; mais les plus brillants reflets proviennent des diamants les plus rapprochés du poignet, ce sont précisément les diamants du 33e bracelet.

Eh bien, qu'y a-t-il, demande un policeman qui arrive en faisant sa ronde?

On lui répond que c'est un simple accident et on fait transporter le jeune Seligman à l'hôpital Flower où le docteur déclara que les blessures lui avaient été infligées par des coups de poing, et que ces blessures étaient si graves qu'il lui faudrait rester plusieurs jours à l'hôpital avant de pouvoir être transporté à la résidence d'été des Seligman, à Elboron, N. J.

La police essaya de faire une enquête, mais la famille s'y opposa, désirent étouffer l'affaire. L'ami de Tom et Mono Lisa déclarèrent ne rien savoir de cette affaire, et Tom Johnson fut introuvable. Quant aux explications de Mme Bach, elles furent très vagues.

Cette histoire n'est pas arrivée dans ma maison, dit-elle en protestant, M. Seligman est venu me voir ce jour-là, dans l'après-midi, et nous avons été rejoints par Tom Johnson, un de ses amis, et Mona Lisa. Nous sommes allés dîner tous ensemble à Roselyn, à Long Island. Au retour, nous avons dit bonsoir aux hommes, et j'étais à peine rentrée dans ma chambre, que j'entendis une terrible bataille dans la rue. Mona et moi, nous nous précipitâmes vers l'élévateur, et nous descendîmes à la rue, où nous trouvâmes Seligman très cruellement blessé. J'ai alors appelé un docteur et nous avons transporté le blessé à l'hôtel Flower.

Le Broadway et la bohème ont souri, d'un air incrédule à cette histoire, et les cancan continuèrent à courir par toute la ville.

"Ah, si ce 33ème bracelet avait une langue pour raconter son histoire, ce qu'il en dévoilerait de belles", dit-on de toutes parts.

## LA VOIX DES PETITS

Les huissiers de ministère en France ont beaucoup à faire pendant les vacances: il faut trouver le moyen de mettre les visiteurs en contact avec quelque fonctionnaire susceptible de leur répondre.

Dans un ministère de la rive droite, un maître du barreau a eu ce dialogue avec un de ces préposés en habit noir:

—M. X... chef de bureau!

—Il est en congé.

—Pourrais-je voir le sous-chef?

—Il n'est pas venu aujourd'hui.

—Mais ne pourrai-je trouver un employé compétent? Il s'agit d'une affaire pressée.

—Il y a bien un jeune rédacteur, dit l'huissier, mais, mon cher maître, je ne vous conseille pas de le voir, il n'y connaît rien du tout. Vous ferez mieux de revenir.

\* \* \*

Dans un autre ministère, l'huissier du ministre qui est un philosophe à sa manière, disait:

—Savez-vous à quoi je reconnais les jeunes parlementaires? A ce qu'en sortant, ils disent: "Je finirai par interpellé..." Et savez-vous à quoi je reconnais les jeunes ministres? A ce qu'ils font asseoir les visiteurs.

—o—

On dit qu'un homme peut vivre une semaine sans boire, dix jours sans dormir et cinq minutes sans respirer. Les paresseux ajoutent qu'il est fort heureux qu'il n'y ait pas de limite au temps, qu'un homme peut vivre sans travailler.

## HISTOIRE D'UNE PERRUQUE

Par une belle matinée de l'été dernier, les rayons du soleil levant éclairaient de leur splendeur le magnifique yacht blanc "Séraphis", à l'ancre sur les eaux bleues de l'Hudson, non loin de la 125<sup>ème</sup> avenue de New-York.

Sur le pont se trouvaient plusieurs hommes en habits bleu-clair, et un groupe de jolies jeunes filles élégamment vêtues; la plus franche gaieté régnait dans cette société choisie. Tous regardaient avec curiosité deux demoiselles qui franchissaient la passerelle pour venir les rejoindre.

L'une de ces jeunes filles, vraiment ravissante, avec sa figure encadrée d'abondantes boucles de cheveux débordant sous un chapeau à la dernière mode, était Miss Blume, l'ex-secrétaire du trésorier William A. MacAdoo, l'autre une de ses amies.

Aussitôt qu'elles eurent mis le pied sur le pont, la passerelle fut retirée et le yacht leva l'ancre pour partir. La journée se passa gaiement et ce fut seulement le lendemain, à deux heures du matin, que le "Séraphis", de retour de son excursion, fut amarré au quai.

Les personnes présentes sur le quai virent apparaître sur la passerelle une dame en pleurs, paraissant assez âgée. Sous les rebords de son chapeau qu'elle tenait enfoncé jusque sur ses oreilles, on ne distinguait aucune trace de cheveux. Cependant c'était la même miss Blume dont les boucles dorées resplendissaient quelques heures auparavant sous les rayons du soleil.

Qu'étaient devenus ces beaux cheveux?

On l'apprit quelques jours plus tard quand Miss Blume intenta un procès à M. Triffon, le propriétaire du yacht.

Cette superbe chevelure, qui ornait la tête de Miss Blume, n'était qu'une perruque, et le chien de M. Triffon s'en étant emparé l'avait tellement déchirée et mise en pièces, qu'elle ne ressemblait plus à une perruque. M. Triffon, ayant trouvé cet objet déformé à la gueule de son chien, l'avait prise et jetée à l'eau. Miss Blume fut tellement mortifiée d'être obligée de s'en aller sans cheveux, exposée à toutes sortes de moqueries, qu'elle intenta au propriétaire du yacht un procès qui fut réglé hors de Cour.

Les journaux mentionnèrent cet incident, mais sans répondre à certaines questions que tout le monde se posait dans le public.

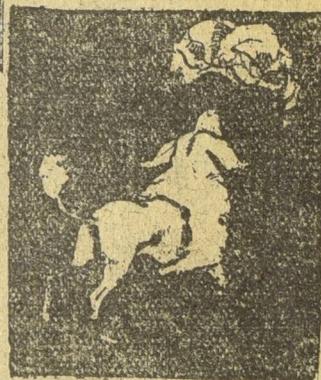
Pourquoi la charmante Miss Blume n'avait-elle pas de cheveux, et pourquoi portait-elle une perruque?

Portant une perruque, comment se fait-il qu'un chien ait pu s'en emparer?

Ayant perdu cette perruque par accident au cours d'une partie de plaisir, pouvait-elle poursuivre son hôte en dommages?

Un hôte quelconque a-t-il le droit de se conduire de cette manière dans les cas d'accidents?

Ce sont là autant de questions que se sont posées nombre de personnes qui ont eu connaissance par les jour-

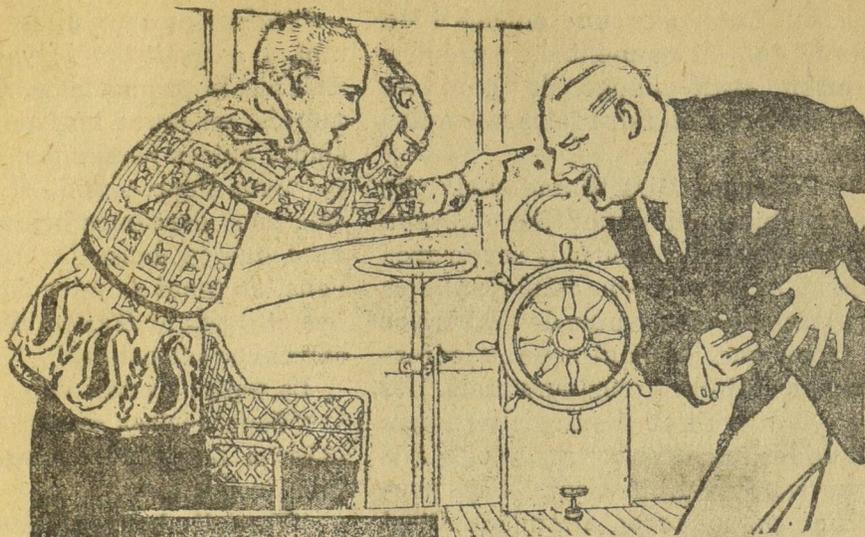


*De haut en bas: Le départ. — Le chien. — La perruque et le chien.*

naux de l'incident, du procès et de son règlement en dehors du tribunal.

Savoir qu'une aussi jolie fille que l'est Miss Blume porte une perruque

voici qui est suffisant pour intriguer, mais comment cette perruque a-t-elle été prise par un chien, voici qui est encore bien plus fait pour aviver la



*De bas en haut: Le chien et la perruque. — Le chien très occupé. — Les débris. — Le resultat.*

curiosité des gens; voici l'explication de ces faits:

1° La perruque. Elle était de toute beauté, blonde et frisant naturelle-

ment. Elle avait été faite sur le modèle des cheveux de la célèbre beauté parisienne, Mlle Greuze, et elle en était une reproduction exacte. Elle

avait été faite pour une actrice bien connue qui, au moment d'en prendre livraison, avait changé de goût et avait préféré s'en faire faire une autre brune.

2° Pourquoi Miss Blume avait-elle besoin d'une perruque? Ses cheveux naturels avaient été brûlés par le spécialiste qui avait, en employant les dernières pointes, voulu les lui friser de façon que les boules ne se défassent pas et durent plusieurs mois. Dès lors elle n'avait eu d'autre alternative que de les faire couper ras pour qu'ils repoussent naturellement, et de porter une perruque en attendant. C'est le parti qu'elle prit et c'est alors qu'elle acheta cette perruque de prix qui lui allait à ravir.

3° Ceci est tout naturel, mais comment le chien de M. Triffon a-t-il pu s'emparer de cette perruque?

Sur le yacht, Miss Blume, qui est d'un naturel très gai, s'amusa beaucoup avec le chien de M. Triffon et le caressa. "Gyp", tel est le nom du chien coupable, aimant les caresses, s'attacha aux pas de Miss Blume et finit par en prendre trop à son aise.

Voici ce que déclare à ce sujet l'exsecrétaire:

"Gyp" accourait à chaque instant vers moi, sautant contre moi et me salissant avec ses pattes mouillées, je ne pouvais plus m'en débarrasser. Sur le yacht il y avait deux jeunes filles moqueuses qui me regardaient dédaigneusement depuis mon arrivée. Quand j'arrivais sur le yacht, avec une de mes amies de Californie, j'entendis ces filles dire d'un air sarcastique à M. Triffon: "Quelles sont ces invitées de distinction?" Ceci me froissa, et je ne fis pas attention à elles, résolue à les laisser de côté.

"Outre ces deux filles, mon amie et moi, il y avait sur le yacht avec M. Triffon, le propriétaire, deux couples mariés, un jeune homme seul et plusieurs autres personnes.

"Dans l'après-midi et dans la soirée, nous dansâmes beaucoup et pendant que je dansais, "Gyp" venait constamment se jeter dans mes jambes et il semblait prendre plaisir à me salir avec ses pattes."

Le temps passait vite...

"Vous désirez savoir comment le chien a pu prendre ma perruque? eh bien, voici:

"Vers dix heures, j'étais assise sur le pont avec mon amie, et elle me dit tout bas à l'oreille que l'air frais faisait défriser les admirables cheveux de mon déguisement. Je portai ma main à ma tête et me rendis compte que c'était vrai; mes beaux cheveux blonds se défrisaient.

"Il faisait très sombre, nous étions assez éloignées des autres groupes, et personne ne pouvait me voir. J'enlevai ma perruque, l'enveloppai dans un voile que j'avais sur les épaules, et je l'épinglai. Appelant alors un des valets, je lui remis le paquet, le priant de le porter dans ma cabine et de l'y déposer au-dessus d'un turban de velours noir qu'il verrait sur le lit. Je m'appuyai alors en arrière pour être mieux protégée par l'obscurité et par mon amie contre les regards des autres invités.

"Quelques minutes plus tard, j'entendis "Gyp" qui poussait des aboiements joyeux. "C'est bien, me dis-je à moi-même, amuses-toi, mon Gyp, continue à gambader, pendant ce temps tu me laisses la paix.

"Durant le reste de la promenade sur l'eau, nous restâmes ainsi sur le pont, et ce n'est que vers deux heures

du matin, lorsque nous fûmes sur le point d'arriver au quai, que tout le monde descendit aux cabines pour se préparer.

“J'attendis un moment avec mon amie, et quand tout le monde fut remonté, je descendis, la tête enveloppée dans une écharpe; je trouvai la voile dans lequel j'avais enveloppé ma perruque, mais ma belle perruque n'y était plus.

“ Mon chagrin se manifesta si bruyamment que plusieurs autres invités redescendirent, et m'aiderent à chercher, mais ce fut en vain. Le valet questionné, répondit qu'il avait déposé le paquet que je lui avais confié à l'endroit indiqué et M. Triffon s'écria: Oh! serait-ce par hasard ce que traînait Gyp, il y a un instant?

—Ce que traînait Gyp? m'écriai-je.

—Oui, quelque chose d'élastique qui n'avait plus aucune forme, je le lui ai arraché et je l'ai jeté à l'eau.

—Mais c'est ma belle peruque que vous avez jeté à l'eau! et j'éclatai en sanglots en enlevant l'écharpe qui entourait ma tête rasée.

“Tous remontèrent sur le pont, me laissant seule en proie à un grand désespoir.

“Ce furent alors des éclats de rire méchants, et, parmi ces personnes qui riaient et se moquaient de moi, se trouvait M. Tiffon, mon hôte, dont je reconnus distinctement la voix.

“Mais il fallait descendre, le yacht avait accosté et je montai sur le pont en enfonçant mon chapeau sur ma tête, mais il ne pouvait plus tenir, et ce fut au milieu des moqueries et des rires des invités que je dus descendre du bateau, en me promettant de tirer vengeance de ces insultes.

C'est alors que Miss Blume intenta un procès en dommages à M. Triffon.

Il eut beau exprimer des regrets de l'acte de son chien, il se vit obligé de payer des dommages, mais il le fit avant que le procès ne vint en Cour.

Dans le règlement hors de Cour, Miss Blume exigea que tout ce qui pouvait rappeler cet incident grotesque disparaisse. M. Triffon, comprenant le sérieux de ce procès, consentit à faire disparaître de son yacht le nom de “Séraphis” auquel il tenait cependant beaucoup. C'est alors que des journaux ont publié la vraie raison qui obligeait Miss Blume à porter perruque.

Cet incident amène à parler des responsabilités des hôtes vis-à-vis de leurs invités. Il est certain que si un accident arrive à l'un des invités au cours d'une fête, l'organisateur de la partie de plaisir est tenu à des dommages-intérêts.

Les actions en dommages de cette sorte deviennent si nombreux aux Etats-Unis, que beaucoup de personnes hésitent maintenant à donner des soirées. Il est question chez les Compagnies d'assurances contre les accidents, d'établir une nouvelle clause de risques couvrant ces sortes de risques.

—o—

### AGE DE 106 ANS

M. Norbert Barnabé, d'Ottawa, a célébré récemment le 106e anniversaire de sa naissance. Il est probablement l'homme le plus âgé du Canada, sinon de l'Amérique. M. Barnabé jouit encore d'une excellente santé et possède toutes ses facultés. Sa mère, Mme David Barnabé, mourut en 1901 à l'âge de 107 ans.

## Une condamnation de \$60,000 pour un accident d'auto

Un beau matin de septembre 1920, la mignonne Rose Cattani fut envoyée par sa mère, chez sa tante qui demeurerait en face de chez eux, de l'autre côté de la rue. C'était le septième anniversaire de la fillette et sa tante l'attendait pour fêter son anniversaire. Rose fut accueillie avec des transports de joie par ses petites cousines, et, toutes ensemble, elles descendirent jouer dans la rue en attendant l'heure du repas. Les enfants s'amusaient à faire sur le trottoir des gâteaux avec du sable humide qu'ils avaient pris à quelques pas de là. lorsqu'un truck très lourd, dérapant sur le pavé mouillé, monta sur le trottoir, et une des roues passa sur les deux bras étendus de Rose, coupant les deux mains juste au-dessus des poignets.

On conçoit l'horreur de ce spectacle. Pendant qu'on emportait la petite victime, un voisin ramassa les deux petites mains qui étaient restées sur le trottoir. Rose, qui avait du goût pour la musique et voyait s'ouvrir devant elle un bel avenir, se trouvait maintenant privée de ses deux bras, n'ayant plus en vue que la tristesse et la misère.

L'affaire eut comme conséquence une poursuite en dommages et intérêts. L'avocat de la petite Rose demandait \$100,000. Le procès vient de se terminer et le tribunal a accordé à la victime \$60,000.

La pauvre enfant a comparu devant les jurés, et la vue de ces deux bras amputés les a tellement émotionnés, qu'en pensant aux dangers auxquels les autos exposent journellement leurs enfants, ils ont, à l'unanimité, accordé \$60,000 de dommages.

«Regardez ces membres, messieurs les jurés, s'écria l'avocat, voyez par vous-mêmes. Ce n'est qu'une fillette du peuple, eh bien, je réclame \$50,000 pour chacune de ses mains, et ce n'est pas trop.

«L'enfant a été privée de toutes les joies qui rendent l'enfance si heureuse; elle ne pourra plus jouer avec une poupée, elle devra se contenter de regarder jouer les autres enfants, elle ne sentira pas les premières émotions qui éveillent en la fillette l'instinct maternel, quand elle presse une poupée dans ses bras. Tous les enfants aiment les petits animaux, eh bien, Rose n'aura pas même le plaisir de pouvoir caresser un petit chien ou un petit chat, elle ne pourra pas non plus s'amuser comme les autres enfants à tenir maison, en un mot, elle ne pourra jamais être que simple témoin de la joie des autres enfants, ce qui sera pour elle une souffrance morale inconsolable. Rose ne pourra pas apprendre le piano, comme elle le devait immédiatement après son septième anniversaire.

«Chaque petite fille, à mesure qu'elle avance en âge, aime à aider sa mère, elle aime à apprendre à faire

ce que sa mère fait, notamment la cuisine et les gâteaux; elle aime à laver la vaisselle et à l'essuyer pour se rendre utile, à faire les lits, s'efforçant de les faire aussi bien que sa mère; eh bien, Rose est privée pour toujours de ces plaisirs qui sont en même temps un grand soulagement pour une mère.

“A l'école, pendant que les autres enfants écrivent au tableau noir, fiers d'être admirés par toute la classe, Rose est obligée de rester isolée à

encore, à l'âge où l'amour trouble le cœur, imaginez-vous ce qu'elle souffrira moralement? Quel est l'homme qui consentirait à épouser une fille sans mains?

“Ces petits moignons seront cause qu'elle ne pourra pas goûter les douceurs de la maternité, et elle ne pourra même pas avoir le bonheur, la joie de pouvoir prendre dans ses bras, un petit enfant pour le presser contre sa poitrine.

“Rose avait rêvé d'une vie indépen-



*Le lourd véhicule passe sur le trottoir, et une des roues coupe les deux mains de la fillette occupée à jouer.*

son petit bureau; ces fractions de bras, à quoi peuvent-elles lui être utiles?

“Et quand elle sera plus grande, quel garçon fera attention à elle, malgré sa beauté? Quel supplice n'endurera-t-elle pas à la pensée de l'avenir agréable qui l'attendait? Elle ne pourra prendre part à aucune fête; le golf, le tennis, la natation, le canotage, l'équitation, tout cela lui est interdit, et quand elle sera plus grande

dante, elle ne pourra plus ni faire sa toilette, ni se laver elle-même, ni s'habiller, ni se peigner; sa mère, ou, si elle vient à lui manquer, une autre personne, une étrangère, sera obligée de faire tout cela pour elle. Messieurs les jurés, le père de Rose est un simple ouvrier, mais un honnête travailleur, qui gagne juste de quoi élever sa famille; ils habitent un modeste logement au 520 de la 50ème rue ouest, quant à la mère, elle fait tout son pos-

sible pour tenir son ménage et soigner sa petite invalide. Rose a une petite soeur, mais celle-ci n'est âgée que de cinq ans, et même cette soeur chérie, quand elle sera grande, ne sacrifiera pas son avenir pour gagner la vie de sa soeur; elle est aussi jolie que Rose, et aussi douce de caractère, mais elle a ses deux mains et elle se mariera."

Pendant que l'enfant, ses yeux démesurément ouverts, écoutait attentivement plaider son avocat, une mèche de ses cheveux tomba devant ses yeux et, d'un mouvement impulsif, elle essaya d'élever un de ses moignons dans l'intention de repousser ses cheveux de devant ses yeux, mais elle n'y réussit pas, et elle le laissa retomber à son côté. Alors elle baissa la tête et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Ce petit incident silencieux fut plus éloquent que toutes les paroles de l'avocat, qui, profitant de l'incident, continua:

"\$50.000 pour chacun de ses bras, et c'est même trop peu. L'on ne peut imputer aucune faute à l'enfant; elle, ainsi que ses camarades plus âgées, se croyaient en toute sécurité sur le trottoir où elles jouaient tranquillement à faire de petits tas de sable imitant des gâteaux.

"Voici un rouleau", s'écria tout à coup Rose, en montrant une bouteille vide, et elle s'agenouilla devant un tas de sable pour le rouler comme un pâtissier roule sa pâte. Absorbée dans son travail, elle se pencha et étendit ses petits bras qui tenaient la bouteille; un lourd camion passait, une des roues avait monté sur le trottoir, et elle passa sur ces petits bras, les écrasa et en sépara les mains. Les témoins de cet horrible accident avaient devant les yeux des fragments de ce qui

avait été une jolie petite fille, c'était un de ces sacrifices humains inutiles, tels qu'en font malheureusement trop souvent les automobilistes."

Le chauffeur Francis Hunt, âgé de 22 ans, fut arrêté, la compagnie "American Railway Express" essaya de rejeter la faute sur la maison Talbot et MacKeon, qui transportait les marchandises, mais elle fut tenue responsable. L'enfant fut conduit à l'hôpital Roosevelt où elle resta sept semaines et le procès ne fut plaidé que treize mois plus tard.

Petite Rose fut à l'hôpital un modèle de patience et de douceur, mais elle n'avait plus la force de rire. Elle souriait tristement à la garde-malade et au docteur quand ils l'appelaient "Dear". Ses yeux étaient presque constamment fixés sur les fleurs rouges d'un géranium, placé sur la fenêtre près de son lit. Elle voyait la garde arroser le pot de fleur, et contemplant les fleurs qui poussaient. Un jour elle dit naïvement à la garde: "Ne pouvez-vous pas mettre sur mes bras quelque chose pour les faire pousser?" La garde émue répondit avec un doux sourire: "Peut-être, chère."

C'est fortifiée par cette espérance que l'enfant supporta alors avec une patience angélique les douloureux pensements. Ils semblaient être pour elle ce que l'eau était aux fleurs. "C'est bon, cela fera peut-être pousser mes petites mains comme les fleurs", dit-elle un jour au docteur.

Au cours de la plaidoierie de l'avocat, ces petites mains coupées ont dû apparaître en vision aux jurés, car ceux-ci se sont montrés d'une sévérité très grande, et ils ont condamné la Cie à payer la somme de \$60,000 à titre de dommages et intérêts.

## Gloria Swanson a-t-elle employé ses machinations de vampire pour procurer un mari à sa mère

Tout le monde sait ce que c'est qu'une femme " Vampire " dans les vues cinématographiques. Elle a un petit air fanfaron malicieux dans son allure, un coup d'oeil coquin et dangereux, et une manière de hausser les épaules qui est engageante.

La femme Vampire telle qu'on la voit dans les vues est toujours à la poursuite de quelqu'un ou de quelque chose. Elle est continuellement après lorgner les jeunes gens riches pour leur tendre des pièges, parce qu'elle convoite leur argent. Habituellement elle emploie tous ses artifices pour essayer de convaincre un jeune homme riche qu'elle l'aime, afin de l'amener à l'épouser.

Dans les vues, à côté de la femme Vampire, il y a toujours une " autre femme". Celle-ci naturellement est une fille douce, pure, confiante et de caractère très loyal. Le public espère et souhaite que le jeune homme riche épousera celle-ci, au lieu de se laisser gagner par les machinations de l'autre. Tous les spectateurs de vues voient et comprennent les machinations du Vampire, mais le jeune homme riche est toujours aveugle sur ses manières.

Tous ceux qui fréquentent les vues connaissent "Gloria Swanson", car elle a souvent interprété des rôles de vampire. Voici que l'étoile de Cinéma est poursuivie en Cour, en Californie, pour avoir employé ses machinations

de vampire, non pour elle, mais pour amener un homme riche à épouser sa mère.

La situation, telle qu'elle se pose devant la Cour de Los Angeles, pour essayer de faire annuler le testament du mari de la mère de Gloria, est une situation tout-à-fait nouvelle. On n'a jamais vu au Cinéma une femme vampire, employer ses charmes et ses machinations pour amener un homme riche à épouser sa mère.

Naturellement Gloria et sa mère protestent de toutes leurs forces contre cette accusation odieuse. Elles soutiennent qu'il est abominable de prétendre que Gloria a employé ces machinations pour attirer à elle le vieux Matthew P. Burns, surnommé le magnat de la chaussure, et le rendre fou d'elle, pour ensuite lui avouer qu'elle était mariée et que le seul moyen de la voir souvent était d'épouser sa mère "Mamma Swanson", qui était encore une dame adorable. Gloria, d'après les prétentions de la demande en annulation de testament, aurait dit à l'oreille du vieux richard que s'il se mariait avec sa mère, elle resterait à la maison et serait une bonne fille, ce qui est la meilleure chose qu'une fille puisse être pour un homme à part si elle était sa femme.

La soeur, le neveu et les deux frères du défunt mari de "Mamma Swanson" sont les demandeurs dans ce procès sensationnel qui a pour objet de

faire annuler le testament de Matthew Burns qui a légué toute sa fortune à sa veuve, la mère de Gloria. Nul ne connaît exactement la fortune léguée, mais l'on sait qu'un homme qui, à Los Angeles, possède onze grands magasins de chaussures, doit avoir une grosse fortune.

L'histoire du marchand de souliers, son épouse, sa belle-fille et ses parents pauvres est une étude de contrastes. Gloria n'a qu'à la faire mettre en scénario, et elle obtiendrait certainement un succès énorme, surtout si les parents pauvres du défunt mari de "Mamma Swanson" consentaient à jouer eux-mêmes leur rôle. Il n'y manquerait plus que le défunt, et pour cause.

Les scènes de scénario comprendraient la modeste maison de pension tenue par la soeur du défunt dans le quartier bruyant des affaires, et la vaste maison bourgeoise blanche, n° 926 Boulevard Edgemon, à Hollywood, où la veuve, avec sa suite de serviteurs vit dans un splendide isolement.

Matthew Burns est décédé dans la grande maison blanche le 17 août dernier. Les tributs floraux et les condoléances affluèrent de toutes parts, et les funérailles furent splendides.

Cependant, il y a une douzaine d'années, M. Burns n'était qu'un simple vendeur dans un magasin de chaussures, il était complètement inconnu. Il travailla ferme, ayant de grandes ambitions. Une première fois il se hasarda à tenir un magasin de chaussures, mais il ne réussit pas faute de capitaux, mais, lors d'un second essai, il fut plus heureux.

C'est ainsi qu'au moment de sa mort il possédait onze magasins dans Los Angeles. Ses revenus lui permet-

taient d'avoir des automobiles luxueuses, d'entretenir un train de maison très coûteux dans sa superbe demeure du Boulevard Edgemon, et de fréquenter la meilleure société.

Ses parents se réunirent quelques jours après sa mort, dans le bureau d'un avocat, pour entendre la lecture du testament; c'étaient Mme Graham, sa soeur, et son fils John Graham, âgé de 10 ans environ, ses deux frères et sa veuve, la mère de Gloria. Ils formaient un groupe intéressé, et tous étaient impatients de connaître la teneur du testament.

L'avocat ajusta ses binocles, sortit le testament de son coffre, et en fit la lecture:

"A mon teneur de livres et amie, Mrs Ester Beutel, la somme de \$2,000; à ma soeur, à mon neveu et à mes frères, \$500 chacun.

"Je lègue le reste de mes biens, sans aucune exception ni réserve, à ma veuve."

C'est à la suite de cette réunion que les frères et soeur du défunt se concertèrent pour attaquer le testament, et pour porter des accusations qui font passer l'étoile de cinéma pour une femme vampire, et sa mère pour une aventurière.

Les demandeurs invoquent à l'appui de leur demande cinq groupes de faits, mais nous ne citerons ici que le dernier, le plus étrange, dans lequel ils allèguent et demandent à prouver:

5° Que Mme Burns et sa fille Gloria ont conspiré pour amener Burns à s'éprendre de Gloria, et qu'ensuite, une fois ce résultat obtenu, Gloria lui a persuadé d'épouser sa mère, "promettant que grâce à ce mariage, Gloria habitant avec eux, Burns et Gloria, sa belle-fille, pourraient se voir souvent et seraient réunis fréquemment.

Mais, outre ces 5 principaux groupes de faits, la demande contient des allégations de moindre importance qui font l'objet de cancons.

Il y est allégué, en autres choses, que Mme Burns n'a épousé Burns que dans le but d'avoir sa fortune et ses propriétés;

Que la veuve a payé, ou promis de payer, à M. et Mme Frank Hayes la somme de \$100, ou à peu près cette

trouver cette accusation horrible ? Probablement ils m'ont vu faire la femme vampire sur l'écran, alors ils ont cru que j'agissais toujours ainsi.

"Je ne l'ai jamais rencontré, vous le savez", continua l'étoile, jusqu'à 3 semaines ou 1 mois après qu'il eut fait connaissance avec ma mère.

"Il était absolument épris de ma mère. Ils se sont rencontrés, je crois, chez M. Frank Hayes, qui est acteur



*La lecture du testament.*

somme, pour être présentée à M. Burns, pourvu que le mariage ait lieu. Etc., etc.

Le commencement de l'histoire remonté à 1916, quand Gloria Swanson et sa mère vinrent en Californie. La fille, Gloria, épousa peu de temps après son arrivée, Walalce Beery, dont elle est séparée. C'est dans cette même année que Gloria fit connaissance de Burns.

"C'est ter-r-ible!" a déclaré Gloria à des amis. "Ces gens-là veulent me faire passer pour une femme vampire. Moi... avoir essayé d'attirer le vieux gentleman à moi, et le passer ensuite à ma mère ! Où ont-ils pu

de cinéma dans les comédies. Hayes connaissait ma mère depuis longtemps; il a connu mon père intimement, et il m'a connu moi-même tout enfant.

"Burns a commencé à faire la cour à ma mère en 1916, et ils se sont toujours fréquentés assidument

jusqu'en 1918, alors qu'ils se sont mariés. Il a acheté la maison de Hollywood à son retour de voyage de noces à San Francisco.

"J'avais une maison à moi, à cette époque, et, à leur retour, ils passèrent trois jours chez moi, si je me rappelle bien, pendant qu'ils cherchaient une propriété à acheter. Je pris alors l'influenza et ils partirent. Nous n'avons plus jamais habité sous le même toit."

La mère et la fille sont également indignées des infâmes accusations de conspiration portées contre elles.

"Dites-moi pourquoi", disait Mme Burns, au cours d'une entrevue, "mais en bonne vérité, dites-moi pourquoi nous avons besoin de son argent, quand Gloria gagne plus en six mois que toute la fortune de Burns?"

Gloria continua:

"On dit que M. Burns voulait m'épouser, moi... je vous dis franchement qu'il ne m'en a jamais parlé.

"Il savait que j'étais mariée, ma mère le lui avait dit. Il ne m'a jamais laissé entrevoir qu'il avait de l'amour pour moi.

"Il semblait fier de mes succès, et il le disait souvent aux personnes qu'il fréquentait, mais il ne m'a jamais dit un mot d'amour.

"Ils prétendent qu'il n'était pas sain d'esprit. C'est faux. Je ne les ai jamais fréquentés après leur mariage, mais je sais parfaitement distinguer quand une personne est saine d'esprit. Je pense qu'il y aura des masses de gens qui pourront témoigner de son état mental parfait.

"Il est absurde de soutenir que ma mère et moi, nous avons conspiré pour faire ce mariage, car, pour ma part, j'y aurais plutôt mis obstacle, je

ne l'aimais pas: mais Burns aimait ma mère passionnément.

"Je n'avais jamais entendu parler de testament, j'ignorais complètement son existence.

Telle est à peu près la réponse de Gloria qui attend avec confiance la décision du juge.

— o —

## UNE MOSQUEE A PARIS

En reconnaissance des services rendus en France par les soldats musulmans des colonies françaises, le gouvernement français a voté des fonds considérables pour l'érection à Paris d'une magnifique Mosquée.

Cette construction sera élevée d'après les plans de la célèbre Mosquée "Bou-Anania" de Fez, la ville Sainte du Maroc. La vue de cette Mosquée, monument du culte mahométan, avec ses toits pointus et ses minarets visibles de toutes les parties de Paris ajoutera un charme particulier et tout nouveau à l'architecture de la capitale française.

La construction de cette Mosquée est une dérogation aux usages Mahométans, car les fidèles du Prophète n'avaient jamais permis d'élever de Mosquée en pays infidèle, (par pays infidèle, il faut entendre ici, en pays non mahométan).

— o —

A qui perd tout, Dieu reste encore.

\* \* \*

C'est dans sa façon d'accepter l'épreuve que se révèle la valeur d'une âme.

\* \* \*

Qui se rit de l'amour, un jour en pleurera.

## UN ROMAN COMPLET

## LE PRIX DE LA GLOIRE

Par Henry de FORGE

## I

Ce fut un solennel et touchant spectacle que l'entrée de maître Joachim Gründwald dans la salle des fêtes du Conservatoire de Vienne.

Les trois mille personnes qui s'y pressaient, véritable élite de la société viennoise, se levèrent, d'un même mouvement et applaudirent. Deux jeunes gens aidaient le vieillard à marcher jusqu'à l'estrade.

On était curieux de voir ce musicien, qui était célèbre dans le monde entier. Depuis des années, Gründwald, trop âgé maintenant, les yeux brûlés par trop de travail, ne paraissait plus en public; il vivait au fond de la Bohême dans la retraite.

Malgré la longueur du voyage, il était venu, pourtant, ce jour-là.

Toutes les mains se tendirent vers lui, toutes les têtes se découvrirent, et, dans la loge d'honneur, l'impératrice lui envoya un salut de la main.

Maître Gründwald, en effet, le plus grand artiste de tout l'Empire, avait tenu à accompagner lui-même son élève, Fritz Koepel, qui allait concourir pour le prix de l'Académie.

Seuls, les lauréats des Conservatoires des cinq plus grandes villes d'Autriche-Hongrie avaient le droit de prendre part à ce concours, et une

pieuse tradition voulait qu'ils fussent assistés, en cette circonstance solennelle, par leur père ou leur professeur.

Depuis bien longtemps, Gründwald n'avait pas quitté la petite maison, enfouie sous les roses blanches, qu'il habitait aux environs de Prague.

Il avait fait, disait-il, son temps sur la terre et ne demandait rien d'autre à Dieu que de s'éteindre doucement parmi les fleurs, au milieu de ceux qu'il aimait.

Un soir, un jeune homme, au visage sérieux, aux yeux de clarté, était venu frapper à sa porte et lui avait dit gravement:

—Maître, je suis musicien et je suis pauvre, je voudrais avoir du génie.

Gründwald avait hoché la tête.

—Que puis-je faire pour vous?

—M'entendre. Vous me direz alors si j'ai le droit d'espérer.

—Espérer... quoi, mon enfant?

—La gloire!...

—Hélas! La gloire se paye bien cher. Le savez-vous!...

—Oui! Maître!

—Elle se paye avec le meilleur de nous-mêmes, avec notre coeur, sou-

—Je le sais.

—Et vous avez la foi, pourtant, la foi dans votre talent?

—J'ai la foi.

—C'est bien! Mettez-vous à ce piano: je vous écoute.

Longtemps le jeune homme avait joué. Gründwald l'écoutait, surpris. Une inspiration singulière chantait dans cette musique, à la fois douloureuse et douce, tendre surtout.

Quand il s'arrêta:

—Continuez! dit le vieillard.

Celui-ci se sentait conquis.

D'où venait cet étranger? Qui donc lui avait enseigné son art? Où prenait-il ces phrases exquises et nouvelles? Quel beau talent à développer, à guider, à façonner!

Le jeune homme avait dit: Je suis pauvre, mais j'ai la foi.

Et, avant de mourir, Gründwald accepta un dernier élève.

Jamais, du reste, enseignement ne profita mieux.

Fritz Koepel était une nature docile et travailleuse, qui ne demandait qu'à mettre à profit les conseils du maître.

Ces deux hommes, malgré leur différence d'âge, se comprenaient et s'aimaient; ils passaient de longues heures à travailler ensemble, à composer, se laissant aller chacun à son inspiration.

Sans se lasser, Fritz écoutait le grand artiste, mais le grand artiste, de son côté, écoutait Fritz avec une émotion poignante.

—Va! petit, va! disait-il. Tu feras ton chemin!

Le monde ne percevait point l'écho de ces mélodies délicieuses. Parfois, seulement, un passant attardé s'arrêtait, devant la porte, stupéfait, croyant entendre quelque musique divine...

\* \* \*

—Tu n'as plus de parents, Fritz. Je t'accompagnerai à ton concours, avait promis le grand musicien.

—Merci, Maître! Oui, je me sentirai plus fort, si vous êtes à mes côtés. Cette épreuve solennelle me fait peur: il me semble qu'une fois sur l'estrade, je ne serai plus capable de jouer une seule note.

On laissait, en effet, les concurrents exécuter à leur guise un morceau d'une longueur donnée, mais qui devait être de leur composition. Ils restaient libres de le préparer, de se servir même de leur manuscrit. On voulait, avant tout, de leur part, une inspiration personnelle.

Gründwald avait confiance et remontait le courage défaillant du jeune artiste, mais il pensait:

—Fritz a un grand talent, trop grand peut-être, car l'effort musical le brise. C'est un garçon nerveux et sensible à l'excès. Je veux espérer qu'il s'aguerrira, qu'il s'habitue à la foule, que, surtout, il disciplinera ses admirables facultés.

Son élève avait remporté, d'emblée, la première récompense au Conservatoire de Prague, ce qui lui conférait le droit de concourir au fameux prix de l'Académie.

Lentement, Johann Wolfgang, qui présidait, vint vers lui, les mains tendues:

—Quel honneur pour nous! dit-il.

—Non, Wolfgang, quelle joie pour moi!

Dans la foule, on cherchait curieusement les candidats. Fritz s'était assis, dans un coin, au milieu des cinq camarades venus de Prague pour l'escorter. Il semblait désireux d'échapper à l'attention. La tradition voulait que les concurrents au prix de l'Académie fussent accompagnés par une délégation choisie par ceux-là mêmes qu'ils avaient vaincus, dans leur ville. Sans rancune, ces jeunes gens fai-

saient cortège au lauréat. Ne s'agissait-il pas de l'honneur de leur province! Avec quelle fierté, en cas de succès, ils porteraient sur leurs épaules le triomphateur, au milieu de toute la salle!

—Hardi! garçon, tu réussiras, répétait à Fritz le gros Wilhelm Klauss, le plus joyeux de ses camarades, un gai compère, un boute-en-train qui, à Prague, désespérait les professeurs du Conservatoire.

Il était remarquablement musicien, lui aussi, doué même d'une étonnante facilité, mais c'était le plus détestable travailleur qui fût au monde, ne se mettant jamais au piano, affirmait-il, qu'après avoir bien dîné.

Souvent il plaisantait Fritz dont les théories artistiques, toutes de sensibilité et d'émotion, choquaient les siennes.

—Tu fais fausse route, ami! disait-il. La musique est un art divin, de bonne humeur et de franche gaieté. On ne chante bien qu'avec l'estomac plein d'excellents mets et le coeur vide de soucis. On ne chante que ce qui rend heureux. Au diable tes rêves, tes nerfs et toute ta boutique à sanglots! Si tu continues, crois-moi, tu ne produiras que de la pacotille!...

En attendant, Wilhelm s'était fait souffler par Fritz le premier prix du Conservatoire.

Pendant huit jours on ne l'avait pas revu. Il était allé "noyer" sa tristesse.

—Je ne t'en veux pas, tu sais, pas le moins du monde, avait-il dit ensuite à Fritz, mais je ne retire pas un mot de mes théories. Pour l'instant, il ne s'agit plus que d'aller à Vienne te faire cortège.

Juché sur une banquette, dans la **salle du Conservatoire**, très animé,

très essoufflé, Wilhelm Klauss ne cessait de tirer Fritz par la manche.

—Regarde ce parterre de jolies femmes et de gens illustres. Toute l'aristocratie viennoise va t'applaudir. Mais regarde donc!

Bien renseigné, il citait des noms:

—Ce petit monsieur à lorgnon, c'est le sous-secrétaire d'Etat, et celui qui lui parle en ce moment, c'est l'ambassadeur de Suède. Tiens! voici son Altesse, le prince Michel de Habsbourg, le propre cousin de l'empereur. Ce prélat en rouge, qui s'assied, c'est l'archevêque de Pitzbourg, et là-haut, as-tu bien regardé dans cette loge en velours cramoisi, au milieu de cet étincellement d'uniformes: c'est Sa Majesté l'Impératrice!

Mais Fritz Koepel ne regardait pas, perdu dans d'autres pensées...

Quelque chose d'infiniment triste lui serrait le coeur et son front se plissait.

Oui, toute cette foule brillante et enthousiaste qui, dans quelques minutes, allait le juger, composait le plus bel auditoire qu'un artiste pût souhaiter. Oui! maître Gründwald, le célèbre Gründwald, lui avait fait le grand honneur de l'accompagner en personne. Il allait avoir, tout jeune encore, cet orgueil de laisser chanter son inspiration devant l'élite de la société viennoise, et peut-être de remporter un prix, qui serait pour lui la prestigieuse promesse d'un magnifique avenir.

Ses doigts froissaient fiévreusement les pages de son manuscrit. Il y avait mis le meilleur de son talent, le plus pur de son âme. Sa pensée, pourtant, s'envolait loin du moment présent, de la salle éblouissante, de la foule attentive, de son oeuvre même, son oeuvre qui était sa vie, pour s'en aller,

vagabonde, vers son faubourg ensoleillé, vers sa chambrette d'étudiant pauvre où il avait tant travaillé.

Puis, elle se posait sur une fenêtre fleurie, ouverte en face de la sienne.

Dans toute cette foule, Fritz se sentait comme isolé.

Le seul être qu'il souhaitait y voir ne se trouvait pas là, l'être qu'il aimait ardemment, la jeune fille qu'il avait fait le rêve d'élire pour compagne, non pas l'amie d'un jour, d'une année, d'une jeunesse même, mais l'associée de ses rêves d'artiste, l'inspiratrice mystérieuse et chère...

Fritz ne savait rien d'elle, si ce n'était qu'elle devait être pauvre comme lui, et qu'elle était adorablement jolie.

Chaque jour, il entrevoyait, dans la maison voisine, son profil pur et délicat, courbé sur quelque ingrat ouvrage de couture.

C'était pour elle qu'il travaillait, et lorsqu'il se mettait au piano, elle ouvrait grande sa fenêtre. Les notes montaient alors en bouffées printanières, aveux et serments.

Bien qu'elle prêtât à sa musique une attention certaine et sympathique, jamais cependant elle ne lui avait parlé, jamais son regard, se croisant avec le sien, ne lui avait répondu.

Et il en souffrait amèrement.

Sa musique était sa seule consolation; il y travaillait avec acharnement.

Lorsque, pendant les douces soirées de mai, Fritz avait composé l'oeuvre qu'il allait exécuter solennellement, il en avait joué une à une toutes les phrases à cette jeune fille qui s'arrêtait de coudre pour écouter, subjuguée, bien qu'en apparence impassible, et cette oeuvre qui déciderait de la carrière du jeune artiste, n'était qu'un long cri de tendresse vers cette

douce inconnue, vers cette muse mystérieuse...

Fritz Koepel devait paraître le dernier sur l'estrade.

Le quatrième concurrent achevait son morceau. C'était le lauréat du Conservatoire de Vienne, celui qui avait le plus de notoriété, le plus de chance de succès, et le public enthousiaste lui fit fête.

Les quatre oeuvres déjà exécutées étaient remarquables. Chacune avait suscité des tempêtes de bravos, mais le dernier candidat paraissait devoir l'emporter.

A son tour Fritz Koepel gravit les marches.

Suivant l'usage, Maître Gründwald lui tendit la main, et le conduisit au piano. Le jeune homme était très pâle, et tremblait en s'inclinant vers la loge impériale. Puis il s'assit. Les pages manuscrites étaient ouvertes devant lui.

Il préluda.

Un silence religieux se fit dans la salle.

Fritz laissa d'abord courir ses doigts machinalement. Sa pensée obsédante, despotique, le reprenait, malgré la gravité et la solennité de l'heure. Une claire image de femme, un profil lumineux à une fenêtre ensoleillée, revenait obstinément devant ses yeux.

Mais jamais plus qu'en cette minute où se jouait sa destinée, il n'avait souffert de sa solitude. Point de parents, peu d'amis, de vagues camarades! Que lui importait cette foule parée, ces gens riches, ces femmes jolies, ces célébrités diverses, tout cet auditoire attentif!

"Elle" n'était pas là...

Quelle place tenait-elle donc dans sa vie, pour qu'il souffrît ainsi!

Il s'en rendait compte en égrenant les notes de cette oeuvre maîtresse qu'elle seule avait inspirée, dont chaque phrase était un reflet de sa pensée...

Et voilà qu'il se sentit, soudain, envahi par un immense découragement: son oeuvre lui sembla folle comme son amour.

Tout à coup, le sentiment de la réalité lui revint. Où était-il ? Aucun bravo ne rompait le silence de la salle.

Fritz tourna légèrement la tête: les visages étaient impassibles. Sans doute il avait joué, par coeur, les phrases du début répétées par lui cent fois. Mais alors, pourquoi ce silence de la foule? Pourquoi n'entendait-il pas ces légers bruissements d'admiration qui exaltent le courage et la foi de l'artiste?

Un moment, il crut distinguer sur l'estrade Gründwald, triste, un peu inquiet. L'oeuvre ne donnait-elle pas ce que le vieux maître attendait?

Fritz se sentit perdu. Un sanglot l'étouffa.

Des yeux, il voulut suivre les pages. Il ne sut plus où il en était. Alors, d'un geste rapide, presque de colère, il jeta le cahier dont les feuillets s'éparpillèrent au hasard. Un murmure de stupéfaction courut dans l'auditoire.

Fritz Koepel perdait-il la tête?

Déjà, en effet, sa mémoire se brouillait. L'inspiration qui l'avait guidé s'effaçait, se noyait dans une brume; souffrant horriblement, sentant une fièvre intense secouer ses nerfs, marteler ses tempes, il voulut crier sa peine, ses mains se posèrent sur le clavier et son âme pleura...

Les notes dirent sa tristesse de vivre, son découragement d'aimer, son

impuissance d'être heureux comme les autres hommes.

Il fut tour à tour suppliant et fiévreux, câlin et désespéré et, lorsqu'il eut joué ainsi longtemps, longtemps, l'accord final, cri suprême, vibra comme un long sanglot.

Une clameur immense remplit la salle. La foule acclamait l'artiste.

Fritz chancelait, ne comprenait pas.

Mais toutes les mains se tendirent vers lui et Wolfgang s'approcha pour lui dire:

— Bravo! Monsieur, vous êtes un maître...

Le jury proclama solennellement Fritz Koepel, de Prague, lauréat du concours de l'Académie.

Un formidable hurrah retentit et le public pressé sur l'estrade, entourait le vainqueur, voulant le voir de près, lui parler quand une voix clama au fond de la salle:

—Hurrah aussi pour Gründwald.

Un nouveau tonnerre d'applaudissements ébranla les vitres; le vieux maître salua, ému.

Cent personnes, en même temps, félicitaient Fritz, qui, appuyé au bras de son professeur, mais pâle, brisé, répondait à peine, lorsque, autour de lui, tout le monde s'écarta, pour laisser passer un officier en grande tenue.

—Monsieur Gründwald, dit celui-ci, Sa Majesté l'Impératrice désire que vous lui présentiez le lauréat.

L'Impératrice! A ce nom magique, Fritz releva la tête.

—Allons, viens, enfant, dit Gründwald. Ta fortune est faite!

Et lentement, au milieu des acclamations, précédé par ses cinq camarades du Conservatoire de Prague qui ouvraient la marche, Fritz Koepel se dirigea avec son maître vers la loge de

la souveraine. Du haut des balcons, des femmes jetaient des fleurs.

—Comme il est jeune! murmurait-on.

—Comme il a l'air doux!

—Triste plutôt!

Dans son triomphe, en effet, Fritz gardait son idée fixe, douloureuse:

—“Elle” n'est pas là!

Comment, hélas! aurait-elle pu venir et pourquoi serait-elle venue?

Mais, au moment où il montait l'escalier qui accédait à la loge impériale, il s'arrêta, saisi:

—Qu'as-tu? fit Gründwald.

Fritz ne répondit pas.

Au premier rang de la foule, il venait de distinguer une jeune femme grande, blonde, délicieusement jolie sous sa toilette simple. Quand elle se vit reconnue, elle rougit, confuse, et baissa les yeux.

Fritz passa; il fallait se hâter, car l'impératrice attendait.

Mais lorsque le jeune lauréat du prix de l'Académie apparut, au bras de Gründwald au haut de l'escalier, il n'était plus le même. Lui si pâle, si abattu tout à l'heure, avait une physionomie rayonnante; ses yeux profonds, au regard d'intelligence et de volonté reflétaient une joie indicible. Ses lèvres souriaient; son pas joyeux entraînait son vieux maître, stupéfait de cette brusque transfiguration.

Fritz Koepel était heureux, infiniment heureux.

“Elle” était venue, venue exprès pour l'entendre.

Cette jeune fille qu'il adorait, qui était son inspiratrice, venait de faire à la muette prière de son coeur cette réponse inespérée.

—A quoi penses-tu donc? gronda la voix de Wilhelm Klauss; tu as l'air d'être dans la lune! Songe que tu vas

te trouver en présence de l'impératrice!

Fritz arrivait, en effet, devant la loge impériale. Des fonctionnaires, des officiers en uniforme et des dames d'honneur en toilettes de gala se tenaient devant l'entrée. Une lourde portière en velours cramoisi se souleva pour laisser passer le maître et l'élève.

L'impératrice était seule. Sa haute taille et son fin profil s'estompaient un peu sous la clarté pâle des lampes. D'un geste aimable, elle tendit aux deux hommes sa main gantée de blanc. Gründwald, cérémonieusement, s'inclina et proféra d'une voix grave, serrée par l'émotion:

—J'ai l'insigne honneur de présenter à votre Majesté Fritz Koepel, mon élève le plus cher et le meilleur.

Une voix douce répondit:

—Monsieur Koepel, je suis heureux de vous connaître. Vous m'avez fait éprouver tout à l'heure une poignante émotion... Je vous ferai même un aveu: quand j'ai entendu votre étrange musique, j'ai demandé à rester seule ici, pour la mieux goûter... et j'ai pleuré.

C'est vous, monsieur Gründwald, ajouta-t-elle, qui avez découvert son talent?

—Non! Majesté, Fritz Koepel est venu un jour frapper à ma porte et me dire: “Je suis jeune et j'ai la foi: voulez-vous m'entendre?” Je l'ai entendu et je lui ai montré la route à suivre. Voilà tout.

—Oh! maître...

—Ne proteste pas, enfant. Ce n'est pas moi qui t'ai dicté ces phrases de tendresse et de douceur qui te font aujourd'hui du talent et seront demain du génie.

— Etes-vous bien sûr, monsieur Gründwald, que ce talent précieux soit fait seulement de douceur et de tendresse? Autre chose chante dans votre musique, monsieur Koepel: on dirait l'écho profond de la douleur humaine.

Fritz, surpris, regardait la souveraine, émue, conquise. Comme elle avait compris ce qu'il ressentait tout à l'heure, ce que son cœur désolé avait essayé de traduire dans un coup de folie, et qui était si différent du morceau préparé pour le concours!

— Vous êtes pauvre? demanda l'impératrice, après un silence. N'en rougissez pas... car votre gloire n'en sera que plus pure, et je veux que vous me la deviez un peu... Ecrivez une oeuvre lyrique digne de vous. Je vous donne ma parole impériale qu'elle sera jouée à l'Opéra de Vienne.

Elle ajouta d'un ton encourageant:

— Je suis sûre d'ailleurs qu'elle sera telle que je la souhaite, humaine et sentie!

\* \* \*

Lorsque, le soir, la fête et les ovations terminées, Gründwald et Fritz se retrouvèrent seuls en face l'un de l'autre, le vieux maître ouvrit ses bras et y serra son élève longuement.

— C'est bien, petit, ce que tu as fait là. C'est très bien! Ta fortune est assurée maintenant. Es-tu heureux?

— Ah oui! bien heureux, tellement heureux que, par moment, je crois rêver. Il me semble qu'une vie nouvelle s'ouvre pour moi, que je vais travailler à des oeuvres qui seront belles, des oeuvres d'enthousiasme, de jeunesse et d'amour. N'est-ce pas, maître, que c'est là le secret de la gloire pour nous autres, notre cœur que nous mettons tout entier dans notre

musique avec ses joies profondes, ses folies, ses chimères!...

— Oh! répéta Gründwald, d'une voix grave, tu as raison, notre cœur tout entier...

## II

La jeune fille que Fritz aimait d'un amour ardent et silencieux portait le joli nom de Madel.

Elle était fraîche comme un printemps, sérieuse et douce, d'une nature délicate et fine, aimant tout ce qui est beau et bon.

Elle se trouvait orpheline. Le double deuil qui l'avait frappée quelques années plus tôt avait changé sa situation. Ses parents possédaient, jadis, une certaine aisance; ils avaient même commencé à lui faire apprendre la musique, pour laquelle elle avait un goût marqué, mais, un jour, le malheur était entré dans la maison. Le père était mort à la tâche... La mère n'avait pas eu la force de supporter cet immense chagrin, et Madel était restée seule parmi ces ruines.

Elle avait dû, dès lors, demander à son aiguille le pain quotidien. Elle faisait de la lingerie riche, car elle était adroite comme une fée et brodait des trousseaux, des rideaux, des tapis, des robes; son aiguille agile créait des merveilles.

Elle s'était installée dans un faubourg de Prague, parce que son travail exigeait qu'elle demeurât à la ville; autrement, elle eût habité Wolnitz, à quelques kilomètres de là, chez sa grand-mère Brigitte, qui était, avec une tante éloignée, la seule parente qui lui restât.

La vieille femme et la jeune fille s'aimaient beaucoup, bien qu'elles fussent très différentes de vie et de

caractère; mais Madel était si parfaitement bonne et simple qu'elle ne se choquait point des manières un peu frustes de la paysanne et savait ne jamais la heurter.

Quelque chose pourtant les divisait: Brigitte avait un petit-fils, Karl, qu'elle idolâtrait.

C'était un grand garçon de manières empruntées, d'esprit concentré, dépourvu de finesse, non de droiture; une nature loyale, mais un silencieux et un timide. Sa jolie cousine lui faisait un peu peur; elle lui imposait une sorte de respect, qui le laissait devant elle indécis et gêné. Pourtant, il l'aimait de toutes ses forces, et c'était le rêve de la vieille Brigitte de les unir un jour, bien qu'ils fussent en apparence très dissemblables et peu faits pour accomplir ensemble le voyage de la vie.

Karl était serrurier de son état, non pas un vulgaire manoeuvre comme l'eût donné à penser son allure fruste, mais un excellent ouvrier capable d'exécuter des ouvrages délicats, des serrures qui étaient des oeuvres d'art, des ferrures ciselées comme des bijoux, des pièces d'une ferronnerie précieuse où le rude métal prenait des légèretés de dentelle.

C'était, de plus, un garçon sérieux, rangé, que tout le monde estimait. Toutes les mères qui avaient des filles à marier le souhaitaient pour gendre; mais Karl n'aimait que Madel et ne voulait épouser que Madel qui, hélas! ne l'aimait pas.

La vieille Brigitte croyait que c'était une chose toute simple de marier ces deux jeunes gens. Puisque Karl aimait sa cousine, pensait-elle, sa cousine devait l'aimer aussi, et toutes les fois que la brave femme allait à la

ville voir sa petite-fille, elle lui chantait les louanges du jeune serrurier.

Ce matin-là, Madel achevait de ranger son petit ménage. Elle avait dormi plus tard qu'à l'ordinaire et l'heure à laquelle elle se mettait à son travail était passée depuis longtemps.

## II

Elle entendit à la porte deux coups légers

—Toc! toc!

—Qui est là?

—Grand'mère!

—Grand'mère!

—Ah! la bonne visite! dit Madel en allant ouvrir. Entrez vite!

La paysanne parut, un peu courbée par l'âge, d'allure rustique, mais le visage franc, les yeux toujours vifs.

—Bonjour, Madel... Quoi?... Tu te lèves seulement? A cette heure!

—Oui, j'étais très lasse...

—C'est donc pour ça que nous ne t'avons pas vue hier? On t'attendait, et Karl avait apporté, pour toi, un gros bouquet de fleurs des champs...

—Comme c'est gentil!

—Tu es un peu fière avec lui, Madel... et ce n'est pas bien. Nous t'aimons beaucoup et tu n'as guère plus que nous en fait de parents.

—Moi aussi, je vous aime.

La jeune fille embrassa la vieille femme sur les deux joues.

—Tu n'as pas été malade, au moins?

—Non.

Après une seconde de silence, elle avoua en hésitant:

—J'ai été en voyage!

—En voyage?

—Mais oui!...

—Où cela?

—A Vienne.

—Par exemple:

La paysanne levait les bras au ciel avec stupéfaction.

—Pourquoi pas? Ne suis-je pas libre comme l'air? Ce que je gagné est pour moi, et, exceptionnellement je me suis offert une partie de plaisir.

—De plaisir?

—Oui; le voyage est assez rapide et Vienne est une ville superbe; mais ce n'était pas pour la visiter que j'y étais allée.

—Pourquoi donc alors?

—Vous rirez, grand'mère: j'ai été assister—comment vous expliquer cela?—à une grande fête musicale.

—Encore tes folles idées qui te reprennent! Un de ces matins, tu auras assez de ton métier de couturière.

—Peut-être! fit tristement la jeune fille.

—Ce sera grand dommage. Toutes ces affaires de musique ne sont pas pour les filles sérieuses et honnêtes comme toi. L'aiguille est un outil qui donne de la considération, ce qui vaut mieux.

—Je n'ai pas envie de changer de métier, grand'mère, répondit Madel en riant, mais j'ai bien le droit d'aimer ce qui est beau, ce qui remue le coeur. Je raffole de musique, c'est vrai. A cette fête, tous les grands artistes, les anciens, les jeunes, étaient réunis. L'impératrice elle-même y assistait.

—L'impératrice! répéta avec respect la paysanne.

—Oui, je l'ai vue comme je vous vois, si belle, habillée d'une longue robe de brocart rouge, et l'air si bon!

—Mais, dis-moi, Madel, j'y pense, à présent, n'est-ce pas à ce concours-là que M. Koepel, le jeune musicien qui habite la même rue que toi, devait

aller jouer? Karl m'a lu la nouvelle dans le journal, l'autre jour. Il représentait notre Bohême.

—Il a obtenu le prix, grand'mère, dit la jeune fille avec une fierté involontaire.

—Ça te fait donc plaisir? Tu rougis.

—J'en suis contente.

—Tu t'intéresses donc bien à ce M. Koepel?

—Mais non!

Un esprit plus délié que celui de la paysanne eût compris la réticence du ton de la jeune fille. Brigitte ne sentit pas cette nuance subtile, quoique la rougeur des joues de Madel fût assez significative par elle-même.

L'aïeule reprit, d'une voix maussade:

—Ce n'est pas la première fois que je m'en aperçois; ce jeune homme m'a tout l'air d'être en train de te tourner la tête. Je l'ai entendu d'ici étudier et j'ai bien vu que tu l'écoutais...

—Je vous l'ai dit: j'admire la musique, et il joue admirablement. Le hasard l'a fait habiter en face de moi.

—Tant que tu voudras, petite, mais ça me chagrine de te voir si occupée de ce voisin.

—Si occupée!

—Bien sûr, puisque tu as accompli tout exprès le voyage de Vienne pour l'entendre.

La vieille paysanne hochait la tête tristement.

—Ça ne fait jamais du bonheur, vois-tu, ces grandes idées qui vous poussent dans le coeur, tout d'un coup pour ces artistes, des têtes brûlées, des vaniteux, des écervelés!

—Pourquoi me dites-vous ces choses? Je n'ai jamais rien fait qui...

—Si, si; depuis quelque temps, tu as dans le cœur un sentiment que tu ne veux pas dire. Tu penses à ce jeune homme, tu y penses trop. Le malheur veut que sa maison soit proche de la tienne, que vous vous rencontriez souvent, que tu l'entendes, qu'il te voie. Dame, tu es jolie...

—Oh! je vous jure, protesta la jeune fille. Je vous jure que jamais je ne lui ai parlé, et qu'il ne m'a parlé. Je suis, par notre voisinage involontaire, un peu le témoin de ses travaux, voilà tout!

Elle aurait pu ajouter qu'elle était en même temps un témoin enthousiaste de cet intéressant labeur artistique, qu'avec une joie profonde, elle ouvrait sa fenêtre pour écouter cette musique! qu'elle prêtait l'oreille avec une attention charmée, qu'elle avait dans le cœur une émotion délicieuse!

C'était là tout son roman, si doux, si simple!

Grand'mère Brigitte allait et venait dans le petit logement, rangeant par ci, époussetant par là, car elle avait la manie de toucher à tout, sous prétexte de mettre de l'ordre.

—C'est que, reprit-elle, les hommes célèbres, pas plus que les gens riches, ne sont faits pour de pauvres filles comme toi. Pourquoi veux-tu qu'ils se marient avec une ouvrière? Ne te mets jamais de ces folies-là dans la tête. Vois-tu, et si tu te maries, un jour, prend quelque brave garçon de ton monde...

—Qui vous dit que les grands artistes soient d'une origine si haute? Souvent le talent se rencontre chez des jeunes gens de famille modeste. Fritz Koepel est peut-être de ceux-là.

—Mais il a déjà du succès et le succès va avec la richesse. Et puis, pour plaire aux artistes, il faut fré-

quenter les mêmes personnes, savoir parler des mêmes choses; sans cela, on ne se comprend pas et l'on n'est pas heureux en ménage.

Madel s'était accoudée, rêveuse, à la fenêtre.

—Il me semble que je le comprendrais, moi, grand'mère!

Souvent, en effet, en écoutant les mélodies de Fritz, Madel leur trouvait un sens qui devait être leur véritable sens.

Elle en était sûre.

—Des histoires, tout cela, petite! J'ai de l'expérience et je sais qu'il faut que chacun reste chez soi, si l'on ne veut pas que le malheur entre dans sa maison.

—Le malheur? répéta Madel.

Puis, brusquement:

—D'ailleurs, fit-elle, je ne connais pas M. Koepel, qui ne m'a même jamais parlé. J'eus la fantaisie d'assister à Vienne à ce concours de musique. Me voilà revenue et, très sagement, je vais reprendre mon travail. Je ne songe pas à me marier. Qui donc voudrait d'une simple ouvrière comme moi?

—Qui donc? Eh! tu sais bien que ce ne sont pas les amoureux qui te manquent. J'en connais au moins un, et un bon.

—Ah! oui! Karl.

Un peu de tristesse teinta la voix de Madel.

Sa grand'mère, avec quelque amertume, répliqua:

—Il est de ton monde, au moins, lui!

—Je n'ai pas envie de me marier, répéta Madel.

En elle-même, elle songeait qu'elle ne pouvait épouser un garçon de son humble condition, car son éducation,

ses goûts, ses rêves, tout l'en distançait.

Et, tandis que maussade, sa grand-mère la regardait, l'ouvrière se remit au travail, sans parler, le front soucieux.

### III

Fritz Koepel avait hâte de se retrouver chez lui, dans le calme de sa petite chambre, après toutes ces cérémonies bruyantes, toutes ces angoisses et l'émotion finale de sa victoire.

Il aimait la solitude de la maisonnette tranquille où il vivait, un petit coin bien simple, mais égayé par la vue d'un jardin en fleurs.

Les autres pièces de cette maison servant de dépôts à des commerçants, Fritz était à l'aise pour travailler, au gré de sa fantaisie, se relevant parfois au milieu de la nuit, pour se mettre à son piano, cherchant à noter une phrase qui l'obsédait, oubliant les heures.

Parfois aussi, Wilhelm Klauss et ses camarades, apportant violons et violoncelles, venaient improviser chez l'artiste d'interminables concerts. Ils savaient ne déranger personne.

Cette partie éloignée du faubourg de Prague était, en effet, peu habitée.

Seul, en face de la fenêtre de Fritz, un logement, isolé dans une grande bâtisse d'usine, pouvait avoir son repos troublé par les échos de cette musique.

Mais c'était là qu'habitait cette jeune fille, dont la délicate image hantait la pensée de l'artiste, la compagne mystérieuse, qui, courbée sur sa besogne ingrate, l'écoutait.

Il était certain de ne pas la déranger, à quelque heure qu'il jouât.

—Elle est extraordinaire, ta voisine, disait Wilhelm Klauss, en riant. A sa place, je t'enverrais à tous les diables, toi et ton piano, ou je me plaindrais à la police. Quand on a peiné sur sa couture depuis l'aube, on doit aimer dormir en paix.

Non! Madel n'avait point envie d'appeler la police. Elle les bénissait, au contraire, ces heures où une musique divine, comme un rêve, la tirait de son sommeil. Elle écoutait, ravie, se disant:

—Voilà Fritz Koepel qui compose!

Car, depuis longtemps, elle savait son nom; le coeur a, pour se renseigner sur ce qui le touche, des ingéniosités infinies.

Alors, par la nuit tiède semée d'étoiles, elle entr'ouvrait sa fenêtre un peu, pour mieux entendre, et, parfois, si le jeune homme avait écarté son rideau, il eût aperçu, dans l'ombre, une forme blanche au balcon de la maison voisine.

Toute la journée du lendemain, pendant son aride travail, l'ouvrière avait de la joie plein le coeur en se rappelant le souvenir imprécis, mais troublant, de cette musique qu'elle était seule encore à connaître.

Jamais Fritz ne lui avait adressé la parole. Elle l'évitait, détournant les yeux quand elle le rencontrait dans la rue. Mais elle sentait—par cette intuition que possèdent les femmes—qu'elle avait une place dans sa vie...

Oui, une place, une grande place!

Fritz Koepel l'aimait depuis longtemps, depuis l'heure où il était venu habiter cette maison bénie et où, en ouvrant sa fenêtre, un matin de mai, il avait aperçu, dans un encadrement de fleurs printanières, la gracieuse silhouette de l'ouvrière au travail, de-

puis l'heure où il avait entendu sa voix fraîche qui chantait.

Sans mot dire, il s'était mis au piano et, reprenant le thème de cette chanson, avait laissé courir son imagination vagabonde.

La jolie voisine avait écouté, attentive.

Jamais il n'avait oublié ce premier regard qui semblait troublé.

Mais, toutes les fois qu'il voyait cette jeune fille travailler à sa fenêtre, impassible, il sentait en lui-même une invincible timidité, il était pris comme d'une peur d'enfant.

Pour lui parler, il n'avait que sa musique, et quand il savait qu'elle l'écoutait, il s'asseyait devant son piano et jouait.

Depuis plusieurs mois durait cette intrigue charmante et mystérieuse : Fritz pensait sans cesse à sa voisine et trouvait pour elle des phrases musicales, délicieuses de tendresse.

C'était le coeur plein d'elle qu'il était parti au concours de Vienne.

Et maintenant, sûr de son bonheur, sûr qu'il ne lui était pas indifférent, il faisait ce rêve qu'elle devint la compagne de toute sa vie.

\* \* \*

Quelques jours après la visite de sa grand'mère, Madel, un matin, vit entrer Karl. Il paraissait encore plus intimidé qu'à l'ordinaire.

— Bonjour, cousine!

— Bonjour, cousin ! Quel bon vent t'amène ?

— C'est grand'mère qui m'a dit de venir.

Le jeune homme se tenait debout dans l'encadrement de la porte, tournant son bonnet de laine entre ses mains.

C'était un solide garçon, mais de tournure un peu gauche. Il avait le sourire contraint et le regard doux.

— Entre donc, cousin, et assieds-toi ! Ça va toujours à ton souhait ? dit Madel, d'un ton affable.

Il parut gêné de la question.

— Ça va... sans aller ! fit-il.

— Quoi donc ? Tu as des ennuis ?

— De gros ?

— Peux-tu me les dire ?

— C'est bien inutile... ces choses-là ne peuvent te toucher.

— Pourquoi donc ?

— Tu le sais bien.

— Je ne sais rien. Tu as l'air tout embarrassé, Karl.

La jeune fille avait envie de rire de la mine gênée de son cousin ; en même temps elle était soucieuse, pressentant qu'il venait exprès pour lui parler de la chose qu'elle tenait surtout à ne pas entendre. Sa grand'mère l'avait stylé, c'était clair ; l'esprit averti de Madel ne s'y trompait pas.

— J'ai comme ça, reprit-il, avec un grand soupir, des idées... en tête!...

— Vraiment !

— Oui... des idées qui me tourmentent...

Il ajouta, au bout d'un moment de silence :

— Tu ne veux pas que je te les dise ?

Elle répliqua, condescendante, ne voulant pas le fâcher :

— Mais si.

— Eh bien, voilà, je voudrais savoir ce que tu penses de moi ?

— Mais beaucoup de bien, Karl, tu es un brave garçon.

— Tu crois que je pourrais faire un bon mari ?

Comme il ignorait absolument toute diplomatie, il se jetait, tête baissée, sur l'obstacle et renonçait à le tour-

ner. A sa question, Madel répondit gravement :

—J'en suis sûre.

Il poussa un grand soupir.

—Ce que tu dis là me fait bien plaisir, cousine.

—Je dis ce que je pense.

Il ne parla plus ; Madel n'osait poursuivre la conversation, lancée sur ce terrain délicat.

Elle était certaine de se heurter tout à l'heure à la volonté têtue de Karl contraire à la sienne ; elle se trouvait fort embarrassée.

Le silence pesait lourdement dans la petite chambre ; Karl, assis, les jambes écartées, tournait toujours son bonnet de laine ; Madel travaillait avec une activité fébrile ; on n'entendait que le tic-tac du coucou et le léger choc de l'aiguille sur la soie.

Enfin, Karl dit lentement :

—J'ai fait mon choix.

—Ah ! fit simplement Madel.

—Veux-tu que je te dise le nom?...

Elle est bien jolie.

Il insista :

—Oh ! oui ! bien jolie, mais... au-dessus de moi.

Le pauvre garçon faisait peine à voir, tant il semblait triste en prononçant ces derniers mots :

Après un nouveau silence, il reprit :

—C'est toi... que j'aime... Madel.

Mais elle répliqua, très vite :

—Il faut laisser ces idées-là, Karl ; elles ne peuvent que t'apporter du chagrin, crois-moi, beaucoup de chagrin.

—Est-ce qu'on peut oublier ce qui vous tient le cœur depuis des années?

C'était la première fois qu'il parlait aussi gravement. L'aimait-il donc tant que cela ? Elle n'y avait jamais pensé sérieusement à cet amour de son cousin, de son petit camarade d'enfance,

presque son frère. Ils avaient tant joué ensemble, grandissant côte à côte, qu'un tel sentiment de sa part lui semblait absurde. Pour la première fois, ce jour-là, elle s'en rendait compte enfin, sentant ce pauvre garçon sincère dans son aveu.

Lui qui, très grand, très solide, aurait pu la briser entre ses doigts comme on brise une chose fragile, se tenait devant elle humble et suppliant.

Et les paroles de la bonne paysanne revenaient à la mémoire de Madel :

—Il est de ton monde et tu serais heureuse avec lui !

Si c'était vrai ! Si ses autres idées n'étaient que des idées folles, qu'un beau rêve sans lendemain, sans réalisation possible, et pour lequel il serait insensé de gâcher son existence entière !

N'avait-elle pas eu déjà assez de peines et de misères dans sa vie ? Ne devait-elle pas chercher l'appui d'un brave et honnête garçon qui lui ferait une existence simple mais tranquille et douce à force de tendresse ?

—Si tu voulais ! implora Karl.

Elle hésita à prononcer une réponse définitive, qui briserait le cœur de ce malheureux.

Elle sentait qu'un refus sec et immédiat le désespérerait et, comme elle était très bonne, elle n'osa pas lui faire tant de peine :

—Attends, Karl ! dit Madel d'une voix douce et amicale. Laisse passer le temps... rien ne presse ! J'ai besoin de réfléchir, de beaucoup réfléchir.

Alors, dans les yeux du jeune homme, une flamme brilla !

—Si c'était Dieu possible ! cria-t-il. Si, plus tard, tu voulais !...

Il s'en alla avec cet espoir radieux,

le coeur ensoleillé, et, tout le jour, à son ouvrage, il chanta...

.....  
Madel pensa longtemps à cet aveu.

Né serait-il pas plus raisonnable de faire sa vie avec Karl que d'espérer en Fritz Koepel?

Viendrait-il lui parler aussi celui-là ou, s'il avait dans le coeur quelque sentiment sincère à son égard, n'y aurait-il personne pour lui dire:

—Laisse ce rêve, Fritz; tu trouveras mieux que cette petite ouvrière. Tu as du talent, tu vas être célèbre et tu as le droit de vouloir être riche. Attends, rien ne presse.

\* \* \*

Mais Fritz Koepel, aussitôt qu'il se retrouva chez lui, n'eut qu'une idée : parler à sa voisine, la remercier, lui dire tout ce qu'il y avait dans son coeur. C'était une nature simple et droite qui ne savait rien cacher de ses sentiments. Seulement, il était extraordinairement timide, comme les êtres sensibles.

Toutes ces émotions, d'ailleurs, l'avaient bouleversé, ce coup de gloire inattendu, cette présentation à l'Impératrice, cette commande d'une oeuvre lyrique, la certitude de la fortune... Il avait besoin d'un peu de calme, d'esprit, de repos, de solitude.

Il voulait toutefois que son premier acte, à son retour, fût un témoignage de gratitude envers celle qui l'avait inspiré, celle à qui, il le sentait, il était redevable de son succès.

Le soir tombait quand il revint à Prague, une huitaine de jours après la cérémonie de Vienne.

Il se mit à sa table de travail près de son piano et, voulant transcrire sur le papier ce qu'il avait joué au concours, il rappela ses souvenirs.

A tête reposée, il comptait retrouver toutes les phrases de son improvisation, et il offrirait ce manuscrit à la jeune fille, en reconnaissant hommage.

Il chercha longtemps.

C'était singulier: les phrases ne revenaient qu'imprécises à sa mémoire. Il ne se sentait plus dans l'état d'inspiration fiévreuse avec lequel il avait joué.

Son coeur était calme à présent. Plus de tempête, plus de souffrance, plus de doute, plus aucun de ces sentiments douloureux qui avaient guidés ses doigts sur le clavier.

Longtemps, toute la nuit, il s'efforça de se souvenir. Mais les phrases commencées ne s'achevaient pas et, obstinément, sa mémoire lui redisait l'autre morceau préparé pour le concours et qu'il n'avait pas joué, ce long hymne de tendresse et de prière.

—Quoi! Cette oeuvre géniale qui l'avait fait triompher serait-elle ainsi perdue, perdue pour toujours! Que signifiait cette lacune dans son cerveau?

Et triste de cet oubli, voulant cependant envoyer à la jeune fille son remerciement, il transcrivit l'oeuvre ancienne qu'il avait composée pour elle.

—Puisqu'il en est ainsi, se dit-il, elle seule au monde la possédera... et nul autre qu'elle ne la connaîtra jamais! Ce sera mon aveu...

Quand il eut écrit la dernière ligne, il chercha une dédicace et ne trouva rien qui le satisfît, rien d'assez doux, d'assez simple, d'assez significatif et de discret pourtant. Il eut surtout un moment d'embarras quand il dut mettre l'adresse: il ignorait même le nom de l'élue.

Au-dessous de sa signature, il écrivit seulement :

—Merci!

Il se demandait :

—Que pensera-t-elle en recevant cet hommage? Et comment le lui faire parvenir?

Il ne s'attarda pas longtemps à la première question. Cet hommage était trop respectueux pour froisser, si peu que ce fût, l'âme la plus délicate. Il se flatta qu'il serait bien accueilli. L'attention de la jeune fille à suivre son labeur, le rayonnement de son visage, le regard d'extase qu'il voyait dans ses yeux, quand, l'aiguille en suspens, elle écoutait ses mélodies, tout lui était garant de l'intérêt de sa jolie voisine.

Et puis, n'était-elle pas venue jusqu'à Vienne, à l'heure si solennelle pour lui de son concours!

La seconde question le rendit plus perplexe. Il n'avait qu'à s'informer dans le voisinage du nom de la jeune ouvrière; mais cette sorte d'enquête lui parut indiscreète et il y renonça, résolu à user d'un autre moyen.

Il appela un gamin, lui montra la fenêtre fleurie, lui confia son manuscrit et lui mettant dans la main quelque menue monnaie pour payer sa commission, il lui dit :

—Va porter ce paquet à la dame qui habite cette chambre; remarque bien la fenêtre.

—Chez Mlle Madel, oh! je la connais, n'ayez pas peur que je me trompe; elle nous a donné bien souvent à ma petite soeur et à moi de quoi nous habiller, l'hiver.

Fritz fut ravi. Il savait son nom.

Il ne pouvait se lasser de le répéter! "Madel! Madel!" L'exquise musique!

Madel! ce nom était doux comme elle était douce, et elle était bonne aussi, puisqu'elle était charitable pour les malheureux.

Le gamin, fier de sa mission, dégringola l'escalier en courant.

Aux aguets derrière sa fenêtre, Fritz le vit sortir de la maison, traverser la rue en trois sauts, entrer dans la maison voisine. Le messenger tira si fort la sonnette du logement de la jeune fille, que le tintement en retentit jusque dans la chambrette du musicien.

Elle recevait l'oeuvre, elle devenait...

Alors, le coeur de Fritz se mit à battre à grands coups, inondé de joie...

#### IV

Madel était debout, dans le rayon de soleil qui auréolait sa tête blonde.

Ses yeux bleus exprimaient une surprise intense, et demeuraient fixés sur ce rouleau, noué d'une faveu, que le gamin venait de lui remettre, en disant :

—Voilà pour vous, mademoiselle Madel; c'est le monsieur d'en face qui vous l'envoie.

Que signifiait cela?

C'était bien à elle que ce paquet était destiné? Il n'y avait pas d'erreur possible.

Il pesait peu, aux doigts de Madel, ce mince rouleau de papier blanc et elle avait pourtant l'impression qu'il se liait, elle n'aurait pu dire comment, à sa destinée, que, dès qu'elle l'aurait ouvert, quelque chose dans sa vie serait changé.

Était-ce pour son bonheur ou pour son malheur?

Une sorte de timidité superstitieuse l'envahissait toute. Elle restait immo-

bile, les doigts serrés autour du manuscrit, n'osant l'ouvrir.

Ce jeune homme avait-il donc deviné qu'il occupait souvent la pensée de sa petite voisine, qu'elle était heureuse de l'entendre, que quelque chose d'elle allait vers lui quand il laissait chanter son inspiration?

Lui donnait-il donc une petite place dans son attention? Elle n'osait dire dans son coeur. Une joie très douce mit une flambée plus rose sur le joli visage de l'ouvrière.

Dans le petit coin où elle vivait, tout portait son empreinte, tout était, comme elle, simple et charmant: les murs clairs, le carreau net, les meubles reluisants, des pâquerettes dans un verre, quelques jolies gravures, des portraits de ses parents, la table à ouvrage encombrée de légères mouselines ressemblant à une tombée de neige. Elle-même, en robe de toile bleue, ses cheveux dorés haut relevés sur la nuque, complétait l'ensemble gracieux.

Bien émue, elle développa le petit paquet.

—De la musique! fit-elle, surprise.

Et elle lut le mot que Fritz avait écrit: "Merci."

Pourquoi ce remerciement? Il ne la connaissait pourtant guère. Jamais ils ne s'étaient parlé.

Mais, tout bas, au fond du coeur de Madel, une voix lui disait:

—Si! il te connaît et tu le sais bien! Tu eus une influence heureuse sur son travail, tu fus son inspiratrice, tu as ta part dans son triomphe et il a trouvé cette façon charmante de te le dire.

Un instant, délicieusement troublée, elle demeura immobile, sans un geste, les yeux perdus dans un rêve.

Puis, passant la main sur son front, sur ce front où se pressaient tant de pensées confuses, elle murmura:

—Je suis folle.

Alors, s'approchant de la fenêtre pour avoir plus de jour, elle regarda le manuscrit.

Madel avait poussé ses études musicales assez loin pour être capable de solfier à première vue une mélodie facile. Elle avait même une voix fraîche, étendue, très agréable.

Elle essaya aussitôt de déchiffrer le morceau, et Fritz, les yeux fixés sur le rideau blanc de sa voisine, put distinguer sa silhouette et devina ce qui l'occupait.

La jolie ouvrière déchiffrait en chantant.

—Elle est donc musicienne? se demanda-t-il.

Il prêta l'oreille, mais n'entendit rien. La légère rumeur de cette rue de faubourg empêchait les sons d'arriver jusqu'à lui.

Dès la première phrase, Madel reconnut l'oeuvre qu'elle avait souvent entendue dans la nuit tranquille, le morceau auquel Fritz avait travaillé pendant des mois avec une persévérante application.

Mais ce n'était pas celui qui lui avait valu son beau triomphe au concours de Vienne et la faveur de l'impératrice.

Où donc et quand l'avait-il composé, celui-là, cette oeuvre magistrale qui avait soulevé un si grand enthousiasme?

La jeune fille revoyait la salle du Conservatoire, Fritz au piano, les yeux ardents, le visage pâle; autour de lui tout le monde attentif, écoutant, presque avec angoisse, les sanglots éperdus, les tendresses, les prières que disaient ses notes.

Jamais, avant ce jour, elle n'avait entendu une seule phrase de ces mélodies nouvelles.

—C'est étrange! il a joué d'inspiration, se dit-elle.

Et, à cette minute, elle comprit ce qui s'était passé dans l'esprit du musicien, elle eut l'intuition que cette oeuvre sublime qui était venue sous ses doigts était la traduction de sa souffrance.

Pourquoi avait-il souffert? Est-ce parce qu'il pensait à elle, parce qu'il l'aimait et qu'il désespérait d'être aimé aussi?

\* \* \*

Vite, Madel chassa cette folle idée et pensa:

—Je voudrais bien le remercier.

La circonstance, en effet, était délicate. Elle vivait seule, Frits aussi. Elle ne pouvait ni lui écrire, ni le saluer de sa fenêtre, ni l'aborder dans la rue.

La pureté de son intention n'eût pas excusé la témérité de l'acte. Toute incorrection lui eût été odieuse. Elle savait fort bien qu'il ne suffit pas de vivre pour soi, honnêtement, de préserver sa conscience de tous regrets, qu'il faut encore mettre dans sa vie extérieure la plus rigoureuse prudence, afin de ne point effaroucher les médisances, toujours prêtes.

Madel réfléchit longtemps, incertaine. Elle aurait voulu demander conseil, confier ce qui mettait ainsi son coeur en émoi. Sa pauvre grand'mère avait des idées trop arrêtées à son sujet pour être de quelque secours. D'ailleurs, restée très simple, la brave femme en voulait à sa petite-fille de ne pas être simple comme elle.

Madel n'avait, sur terre, personne d'autre qui l'aimât un peu, personne,

qu'une tante très âgée, qui habitait à l'autre extrémité de Prague. La jeune fille, autrefois très gâtée par elle, quand elle était enfant, observait, depuis la ruine de ses parents, une réserve discrète et n'allait la voir que de loin en loin.

Longtemps, elle y pensa:

—Qui sait!... Peut-être que celle-là me comprendrait mieux que grand-mère. Elle est si bonne, si charmante encore malgré son âge, si ouverte à toutes les idées généreuses.

Et dans la pensée de Madel un nom tinta, le nom dont on appelait autrefois cette femme dans la famille, un nom charmant qui disait son coeur: "Tante Douce".

## V

C'était une coquette petite vieille aux cheveux argentés, au joli sourire, aux joues toutes roses encore comme au jeune temps. Elle avait passé quatre-vingt-cinq ans, mais personne n'aurait pu dire son âge exact, pas même elle; son acte de naissance s'était perdu dans les poussières de l'autre siècle. Qu'importait, au reste!

—A mon âge, disait-elle en souriant, on ne vieillit plus: on rajeunit!

Et, de fait, elle rajeunissait tous les jours.

Seule, une petite toux sèche l'ennuyait, coupant ses phrases...

—Je m'en vais de la poitrine, bonnes gens!... Un grand médecin me l'a dit d'ailleurs...

—De quand, ce grand médecin?

—De 1820 ou 24... Je ne sais plus bien.

On riait.

Que de choses depuis! Elle se souvenait de l'empereur François-Joseph le premier, rencontré quand elle était

enfant et, caché derrière sa croisée, elle avait vu Napoléon entrer dans Vienne.

Souvent, jeune fille, on lui avait montré le duc de Reichstadt sur le Prater.

Quel était son-degré exact de parenté avec Madel? Nul n'aurait pu le dire. Elle devait être quelque chose comme la cousine d'une bisaïeule ou d'une trisaïeule. Mais elle avait beaucoup aimé les parents de la jeune fille et celle-ci lui en était reconnaissante.

Ce nom de Tante Douce que, depuis des générations, les tout petits lui donnaient, lui allait à ravir. Tout était doux en elle, ses yeux clairs, ses mains fines, ses pommettes roses, ses gestes tranquilles. Les années n'avaient altéré en rien ses facultés, toujours aussi vivaces. Sa mémoire était merveilleuse.

Elle s'habillait toujours à l'ancienne mode, une mode si vieille qu'on ne la retrouvait plus dans les livres.

Voyager lui faisait horreur. Il y avait bien vingt ans qu'elle habitait Prague sans en avoir bougé.

Les chemins de fer lui semblaient des machines infernales. Elle méprisait même les cloches, trop modernes à son gré, préférant se souvenir des chaises à porteurs, où, jeunette, elle faisait des grâces derrière son éventail.

On l'adorait.

Pour tout le monde, d'ailleurs, elle était bonne. Donner était sa joie. Elle avait toujours donné durant sa longue vie, son argent comme son coeur.

Et puis il y avait dans le caractère de cette femme charmante une "manie" qui effarouchait bien un peu Madel, d'ordinaire, mais que tous respectaient.

Tante Douce "mariait".

Il ne s'agissait pas d'additionner des capitaux, de refaire le blason de l'un avec la fortune de l'autre. Elle mariait pour faire du bonheur, tout simplement. Psychologue incomparable des coeurs en émoi, très experte à démêler les caractères, elle réunissait auprès d'elle ceux-là qui "devaient" se plaire, les amenant à se connaître, heureuse s'ils en venaient à s'aimer.

Il fallait alors l'entendre faire la morale aux nouveaux fiancés, leur "rabâcher" ses conseils, comme elle disait, leur exposer sa "théorie" sur l'affection! On se sentait conquis tout de suite. Tante Douce devait connaître tous les secrets du bonheur.

Plus de vingt ménages ainsi lui devaient leur joie, et chez eux jamais d'orage; elle ne se trompait point!

Parfois, s'enhardissant, on lui demandait:

—Et vous, Tante Douce, pourquoi ne vous être pas mariée! n'avoir pas mis en pratique ces enseignements précieux que vous nous donnez?... Vous deviez être si exquise à vingt ans!...

Alors, elle toussait de sa petite toux sèche:

—Bah! je ne sais plus!... Il y a si longtemps!...

\* \* \*

Madel qui avait un peu redouté jusqu'alors que Tante Douce s'occupât de son bonheur, et fit sur elle quelque projet d'union, se dit que, maintenant que son coeur avait parlé, elle ne pouvait trouver qu'excellent appui auprès de cette charmante femme.

Elle lui raconterait tout, elle mettrait son coeur à nu devant elle qui paraissait si bien comprendre les romans d'amour, et certainement que

Tante Douce trouverait un moyen de lui venir en aide.

Le chemin était long pour aller jusque chez elle, mais Madel ne voulut pas tarder davantage. En hâte, elle s'apprêta, et, prenant le cher rouleau de musique, se mit en route.

Un chemin de fer circulaire contournaient la ville de Prague, traversant tout un monde d'usines et, par moments aussi, de petits coins fleuris peuplés de gaies villas. A l'horizon, la masse grise et imponente du vieux quartier de Pague avec ses centaines de clochers.

Rien n'était charmant comme l'endroit où habitait Tante Douce, un fouillis de verdure au bord d'une rivière, la vraie campagne, à deux pas de la ville.

Il faisait un grand soleil quand Madel descendit du train, un beau soleil qui lui mettait de la joie au coeur, et chassait ses papillons noirs.

Elle se sentait légère comme un oiseau, l'esprit apaisé et marchait d'un pas rapide, s'amusant des détails du chemin, des fleurs blanches, qui émaillaient les prés autour d'elle, des figures épanouies des petits enfants qu'elle rencontrait et qui la saluaient au passage.

— Bonne chance, la belle ! fit un vieux mendiant, auquel elle avait donné une pièce blanche.

Elle sourit, contente.

Ce souhait lui porterait bonheur.

Madel quitta la grand'route, prit un sentier bordé de houx et arriva devant une petite maison, aux volets verts, enguirlandée de saxifrages, un véritable nid dans les fleurs.

Elle poussa une barrière. Une sonnette tinta et, à ce bruit, une figure ridée mais tout avenante, aux yeux

vifs, se montra derrière un coin de rideau.

Ce bon visage sourit à la jeune fille, qui traversait le jardin.

En même temps, une servante ouvrit la porte et parut au haut des marches du petit perron.

— La bonne surprise ! Et comme Mademoiselle va être contente ! Précisément, elle a sa douleur dans la jambe et ne peut sortir ; vous allez la désennuyer.

Madel fut introduite dans un petit salon, d'un arrangement vieillot mais coquet, avec des fleurs sur tous les meubles, des soieries anciennes, des pastels estompés, des riens jolis.

Tante Douce, qui était en train de tricoter au coin d'un reste de feu, parut joyeuse de cette venue.

Madel se sentait mise à l'aise tout de suite par la bonne tante. C'était bien ainsi qu'elle souhaitait la voir, en tête à tête. Mais elle se sentait un peu émue et ne savait trop de quelle façon commencer.

Tante Douce, sans doute, s'aperçut de son embarras et voulant lui venir en aide :

— Qu'apportes-tu là ? demanda-t-elle, en désignant du doigt le rouleau de papier que Madel tenait à la main.

— De la musique.

— Pour me la montrer ?

— Oui.

— De qui est-elle ?

Les joues de la jeune fille se colorèrent de rose. Elle répondit à voix basse :

— De Fritz Koepel.

— Le Grand Prix de cette année !...

— Oui !...

— Tu le connais ?

— Un peu.

Madel avait déplié le rouleau.

Tante Douce souriait, amusée de ces réponses brèves et peu explicatives.

—Mais, c'est un manuscrit que tu as là... et signé de l'auteur. Il vaut de l'or, sais-tu, mignonne... Tiens!tiens! On a inscrit quelque chose au-dessus du nom.

La vieille femme devint sérieuse : Elle avait lu le mot "Merci!"

Madel devina sa pensée.

—Depuis longtemps, il demeure en face de chez moi, dit-elle. Nous ne nous sommes jamais parlé. Seulement je l'entends jouer, et je vois bien que, quand je travaille, il me regarde.

—Et il t'a envoyé ce manuscrit?

—Oui! ce matin...

—Sans une lettre?

—Sans lettre! Oh! c'est un coeur trop noble pour faire ce qui ne serait pas bien.

Tante Douce, de nouveau, souriait, rassurée, amusée par ce roman qu'elle entrevoyait déjà, en son expérience des choses du coeur.

Madel était bien jolie, et le hasard, quelqu'un de ces hasards qui sont comme des Providences, avait placé près d'elle ce jeune homme.

Le voisinage de cette belle enfant n'était-il pas pour un artiste une inspiration toute naturelle, et celui-ci avait eu cette attention de l'en remercier d'une délicate façon...

—Parle, Madel! Parle! Laisse chanter ton coeur. S'il a quelque peine, je te trouverai bien un bon remède. S'il a de la joie, je me réjouirai avec toi...

Alors, d'une voix un peu tremblante, la jeune fille répondit:

—Il n'a point de peine... mais il est incertain.

—Incertain de quoi?...

Elle hésita:

—Incertain... s'il doit aimer...

Tante Douce hocha la tête...

—De quoi donc as-tu peur, petite?

—De la vie!... De l'inconnu... Ce mot est un aveu... le premier qu'il m'a fait... Dois-je croire? Dois-je espérer? Dois-je souffrir?

—La folle!... Croire est bon. Espère et ne pense pas aux larmes... Viens là, près de moi, bien près... et épanche-toi... Dis-moi ton histoire tout entière... que je sache si, dans cet amour que je devine, il y a de la place pour le devoir et le bonheur.

Madel parla... très émue...

Elle raconta tout, ses joyeuses extases quand s'égrenaient, dans la nuit, les mélodies pleines de tendres accents, cette part constante qu'elle avait — malgré elle — dans la vie de l'artiste, l'irrésistible impulsion qui l'avait conduite à Vienne, son délicieux émoi de tout à l'heure en recevant cette oeuvre.

—Et tu ne sais rien d'autre sur ce jeune homme? demanda Tante Douce.

—Je sais qu'il a le plus grand des talents et que son succès est pour lui la gloire certaine. Et justement mon rêve est trop beau... il est insensé! Entre ce jeune homme et moi il y a trop de différence. C'est un artiste déjà célèbre, je ne suis qu'une ouvrière.

—Non! Madel, un rêve n'est jamais trop beau quand on s'aime vraiment et quand on est sûr de son coeur... Es-tu sûre du tien?

—Oui.

—Il faut alors savoir ce qu'il pense. S'il y a dans cet hommage discret autre chose qu'un enthousiasme peut-être passager... les artistes sont de grands enfants sensibles, pas bien difficiles à analyser. Je peux me charger

de ce soin... Si tu veux me laisser faire, j'ai mon idée. Et si tu veux aussi, en supposant, comme je l'espère, que Fritz Koepel est digne de toi, je pourrai peut-être vous réunir.

—Pour faire du bonheur une fois de plus! dit Madel ravie. Ah! merci! merci!... Comme il faut que vous soyez bonne!...

Puis, elle ajouta:

—Comment pouvez-vous comprendre si bien ceux qui s'aiment?

Tante Douce ne répondit pas.

Elle tisonnait un reste de feu, se mourant dans l'âtre... tandis que machinalement, Madel, tout heureuse déjà, ayant ouvert le vieux piano du salon, jouait, d'une main inhabile, le prélude de l'oeuvre de Fritz.

## VI

Fritz marchait dans sa chambre comme une âme en peine.

Le soir tombait.

Après avoir expédié son petit message à Madel, et pu observer un instant la jeune fille qui s'était approchée de la fenêtre, il était parti en ville donner quelques leçons, qui le retinrent longtemps dehors.

Mais il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait. Tout un monde d'idées se heurtaient dans son cerveau. Il était pressé de revenir, anxieux de savoir quel accueil sa jolie voisine ferait à son envoi.

Lorsqu'en hâte il rentra, il vit que les volets de Madel étaient fermés, ce qui lui fit un grand coup au coeur.

Il connaissait ses habitudes, et c'était rare qu'elle s'absentât à cette heure!

Qu'était-il arrivé?

Mille suppositions le tourmentaient.

Peut-être se trouvait-elle simple-

ment souffrante, et s'était-elle couchée de bonne heure!

Pas une lueur pourtant ne filtrait à travers les jointures. Il monta chez lui, inquiet, oppressé, s'arrêtant à chaque marche.

Serait-elle partie? Malgré lui, une association se faisait dans sa pensée entre cette absence et son envoi.

Peut-être était-il arrivé dans la famille de la jeune fille un événement grave! Il avait vu plusieurs fois chez elle une personne âgée.

C'était l'heure de son dîner, mais Fritz n'eut pas l'idée de redescendre pour aller à la brasserie. Il avait le coeur trop serré, l'esprit trop absorbé. Il souffrait, il souffrait beaucoup sans savoir pourquoi, sans raison, les nerfs à bout, la tête brûlante.

Il se mit au piano. Au bout de cinq minutes, il se releva pour regarder vers la fenêtre, derrière laquelle tout paraissait silencieux.

Pendant une heure, il essaya vainement de calmer son agitation. Il ne pouvait tenir en place, également incapable de travailler et de penser.

Cette nature, profondément sensible, était bouleversée:

—Je suis absurde! pensa-t-il.

Ce qu'il n'osait avouer, c'était sa crainte que le départ brusque de Madel n'eût été motivé par l'envoi de son manuscrit. Peut-être s'était-elle trouvée offensée! Peu à peu, cette idée s'imposa à son esprit désorienté.

Alors, son coeur se mit à battre à coups sourds et douloureux, il eut le vertige et dut s'asseoir. Oui, il en était sûr maintenant. Madel ne l'aimait pas; elle avait compris qu'il l'aimait et alors s'éloignait de lui.

Oh! l'horrible chose!

Pauvre insensé, qui avait pris une curiosité naturelle pour de l'amour, le

hasard d'une rencontre au concours de Vienne pour un aveu!

Son existence lui parut stupide, inutile, sans but. Il était seul au monde, sans famille, sans sympathie réelle, et la pensée dont il vivait depuis des mois, où il retrempait son espoir et sa foi d'artiste, n'était qu'une illusion vaine!

Il s'accouda sur la table, posa son front sur ses bras repliés et pleura, le coeur crevé.

Ses sanglots éclataient dans le silence du soir. Il n'avait pas allumé sa lampe, ni fermé ses volets : la lueur bleue des étoiles tremblotait sur le carreau de la chambre, baignait de clartés diffuses les objets familiers qu'il regardait d'un oeil vague, sans les reconnaître, quand brusquement il se releva.

Cette crise nerveuse l'avait épuisé. Il se leva, chancelant, s'accrochant aux chaises et se dirigea vers son piano. Il lui semblait qu'il n'avait plus de larmes, mais il sentait encore le besoin d'épancher sa peine.

Ses mains errèrent d'abord au hasard sur les touches d'ivoire. La tête inclinée, les yeux fermés, les lèvres blanches, il écoutait en lui-même la voix mystérieuse qui, tant de fois, à cette même place, il avait entendue.

Soudain, ses doigts égrenèrent des notes.

Il tressaillit.

Ce chant de douleur et de tendresse qui prenait vie, il le connaissait bien. C'était celui qu'il avait jeté aux échos de la salle, le jour de son triomphe, celui qui avait fait pleurer l'impératrice.

Il joua, il joua longtemps, n'ayant plus notion de l'heure, notion de rien.

Dans la rue, les passants se groupaient. On s'appelait par signes, des

seuils voisins. Les têtes se tendaient vers la fenêtre close de l'artiste. Des femmes pleuraient, des hommes mordaient leurs moustaches; les enfants suspendaient leurs jeux.

C'était pourtant l'heure où, d'habitude, le paisible faubourg s'endormait.

Mais, ce soir-là, la veillée se prolongea pour jouir de ce plaisir extraordinaire, qui donnait à cette nuit de printemps quelque chose de surnaturel.

Enfin, une à une, les maisons se fermèrent; la rue devint silencieuse. Fritz, les mains lassées, vaincu, brisé malgré lui par cet effort trop grand, se leva, chancelant, comme un homme ivre, se jeta sur son lit sans se déshabiller et tomba dans un sommeil qui ressemblait à un évanouissement.

Le vieux Gründwald connaissait bien cette nature vibrante quand il disait: "S'il ne parvient pas à discipliner ses facultés, à dominer ses nerfs, il sera bien malheureux."

Le lendemain, il faisait grand jour, et Fritz n'avait pas encore bougé, quand un coup formidable secoua sa porte. Comme la veille il ne l'avait pas fermée, elle s'ouvrit toute grande et la joyeuse face de Wilhelm Klauss apparut.

—Ah! par exemple, je te trouve au lit. A quelle fête as-tu donc été hier, vieux Fritz?

Mais, devant l'immobilité et le silence de son camarade, il changea de ton et s'approcha, surpris:

—Qu'as-tu? demanda-t-il, inquiet tout à coup.

Fritz se souleva sur son coude.

—Rien. J'ai travaillé longtemps, hier au soir.

—Et tu t'es rendu malade? Te voilà bien avancé! Regardez-moi ce vi-

sage lugubre. Ah! ce n'est pas moi qui me mettrai jamais dans des états pareils. Où donc as-tu diné hier que nous ne t'avons pas vu?

—Je n'ai pas diné, répondit Fritz.

—Pas diné! Mais alors, c'est donc grave? Qu'est-ce qu'il y a? voyons! Pas diné et couché tout habillé par-dessus le marché! Tu es malade!

—Non.

—As-tu tant travaillé à ton opéra? Fritz n'aimait pas mentir.

—Je n'avance guère, fit-il, je rencontre des difficultés inouïes...

—Et tu te buttes, et tu veux vaincre, et tu y laisseras ta cervelle et ta santé. Malheureux! Fais donc comme moi: prends du bon temps. Cette Majesté-là, mon garçon, fait payer trop cher ses sourires pour que je brigues ses faveurs. On travaille, mais à son aise, et l'on dure longtemps. Allons, lève-toi, et viens déjeuner, ça te remettra. Pour te dédommager de ta débauche de musique de cette nuit, nous irons flâner dans les environs, avec trois ou quatre bons camarades.

Fritz secoua la tête.

—Je serais un trop mauvais compagnon. Une autre fois!

Pendant, le regard de Wilhelm explorait la table de travail et le pupitre du piano. Rien n'indiquait la besogne du compositeur: pas une feuille de musique ne traînait.

—Toi, mon bon, songea Wilhelm, tu me racontes des mensonges. Tu as peut-être joué toute la nuit, mais travaillé, c'est une autre affaire. Tu es plus malade que tu ne l'avoues. Il y a quelque chose de détraqué dans la mécanique.

Il haussa les épaules, et tout haut:

—Diable de Fritz! quand je te vois une mine pareille, je voudrais que toute ta musique fût au fond de l'en-

fer et je regrette que tu ne sois pas épicier. Tiens, qui est-ce donc qui vient?

Quelqu'un, en effet, se tenait sur le seuil.

C'était le facteur, qui lui tendait une lettre.

Fritz avait pâli, et il hésitait à ouvrir l'enveloppe.

Son coeur battait à se rompre. L'effrayante tension nerveuse qui l'avait tenu pendant des heures à son piano le faisait sans force, ému d'un rien comme un enfant.

—Eh bien, lis donc! fit Wilhelm. Ce n'est pas moi qui te gêne, je pense.

L'enveloppe, à l'étonnement de Fritz, ne contenait que ces mots énigmatiques:

"Mademoiselle F. Ryter, 36, rue des Saules, prie Monsieur Koepel de lui faire le grand plaisir de venir la voir."

Fritz relut plusieurs fois ces trois lignes, écrites d'une écriture fine, un peu tremblante.

Il ne comprenait pas du tout de qui il s'agissait.

Sa déception était grande. Ce billet n'avait sans aucun doute aucun rapport avec ce à quoi il songeait.

Wilhelm se mit à rire de voir sa mine déconfite.

—Plains-toi. On te convoque par exprès à un rendez-vous, sans doute urgent. Il s'agit peut-être de quelque affaire d'édition, de leçons nouvelles.

—Où est la rue des Saules? demanda Fritz.

—Je la connais, c'est dans la partie nord de Prague, tout au bord de la Schwitz, presque dans la campagne. Un vrai voyage!

—Ryter! répétait Fritz, songeur. Je ne connais pas ce nom..

Il associait mal à cette lettre la pensée de Madel.

—Il n'y a pas de rapport, pensa-t-il.

Mais, alors, le morceau de musique, la réponse espérée, attendue...

—Tu as des soucis? fit Wilhelm. Ça se voit tout de suite, et mieux que des soucis, des chagrins.

Fritz fut pris soudain d'un irrésistible besoin d'expansion. Il craignait que son coeur n'éclatât, s'il ne pouvait confier sa peine.

Il parla, parla longtemps, d'une voix basse, qui se raffermait peu à peu.

—Et c'est pour cela, pour des volets fermés, que tu te mets ainsi martel en tête! N'aie donc pas peur. Si la fenêtre de ta petite voisine est fermée, c'est qu'elle est en course ou en promenade: elle reviendra. J'ai même dans l'idée que cette demoiselle Ryter connaît quelque chose de ton histoire, et que tu apprendras chez elle du nouveau. En attendant, afin que le temps te semble moins long, bel amoureux, viens déjeuner, ce qui est pratique; ensuite nous irons faire un tour, jusqu'à l'heure de ta visite à ton inconnue et tu pourras, d'ici là, continuer à déverser en moi ce qui débordera de ton coeur, qui me semble terriblement plein.

\* \* \*

—Vois-tu, Fritz, des gens comme nous ne devraient pas se marier jeunes, avant d'être tout à fait arrivés. Qui prend femme prend charge. C'est lourd une famille et des marmots; les petits donnent du souci; le souci coupe les ailes de l'art.

—Tais-toi, Wilhelm; la famille c'est aussi la joie sereine et reposante, favorable à l'inspiration. On chante bien lorsqu'on a le coeur en fête, lorsqu'on sent qu'on a réalisé son rêve...

—En es-tu sûr? Nos rêves à nous autres ne devraient jamais être réalisés, car alors ils ne sont plus ce quelque chose de mystérieux, de troublant qui nous attire, qui force notre talent, qui nous donne le vrai génie. Que la gaieté soit la meilleure des inspirations, d'accord, Fritz, et, pour une fois je vois que tu viens à mes théories, mais nous avons besoin de solitude et de liberté pour nos conceptions. Nous nous accommodons mal de la vie courante et de ses exigences monotones. Il faut nous laisser vagabonder à notre guise après nos chimères, comme des enfants courent après des papillons. Regarde-moi: je prends la vie comme il faut la prendre. J'ai un coeur autant que les autres, mais je lui dis d'attendre. L'avenir est à moi et en attendant je me contente des petites joies que la vie veut bien me concéder. Le temps est bon pour qui sait le prendre et la bile est le pire des maux. Tu ne m'écoutes pas, Fritz, et tes yeux cherchent à l'horizon ta jolie voisine envolée...

—Tu blasphèmes, ami! Pour avoir du génie, il faut que notre coeur vibre, non pas de ces affections éphémères dont tu parles, mais d'une de ces tendresses profondes, uniques, irrémédiables qui nous prennent tout entiers et pour jamais, qui font qu'il nous serait impossible de vivre sans l'être aimé.

—Je ne suis pas de votre avis, mes enfants, fit une voix.

Les deux jeunes gens se retournèrent. C'était Gründwald.

—Je passais, je vous ai vue et, en approchant, j'ai entendu les derniers mots de votre discussion.

L'artiste ne doit pas se marier jeune, c'est vrai, mais la raison n'est pas celle que donnait Wilhelm Klauss, un

peu égoïste dans sa façon de prendre la vie. Nous sommes des êtres à part, nous autres, qui pour arriver au talent, au génie peut-être, — vous prononcez ce mot tout à l'heure avec enthousiasme, — avons besoin de faire un apprentissage, l'apprentissage rude et long, non pas tant des difficultés de l'existence matérielle que des secousses du coeur. Il faut que ce coeur connaisse la souffrance, et alors, ayant donné sa mesure, il méritera d'avoir les joies de la famille, il sera prêt pour le bonheur. Autrement, croyez-moi, il est trop tôt...

Et comme le vieillard s'éloignait, après avoir serré la main des deux amis, Fritz demeura pensif.

Ces paroles l'avaient troublé.

Si cet ancien disait vrai, lui qui avait tant de talent, tant de génie.

— Je n'ai pas encore eu cet apprentissage de la douleur et le roman qui s'ouvre devant moi n'est fait que de joie et de poésie.

— Allons, fit Wilhelm en riant. Ne te laisse pas attrister par les théories du père Gründwald. Je l'estime infiniment, mais c'est un vieux célibataire morose, et je crois bien que c'est toute sa vie qu'il a attendu, lui, l'expérience des "secousses du coeur" comme il dit. Vive la vie, morbleu, et entrons dans cette brasserie où la bière est bonne. Je meurs de soif, et il faut que tu te restaures un peu, avant d'affronter Mlle Ryter.

Sais-tu ce que je crois? ce doit être quelque grosse femme, composant de mauvais vers, qui a la prétention de les faire mettre en musique par Fritz Koepel.

Et, tout en riant, Wilhelm Klauss entama la mousse blanche de la chope de bière qu'on venait de lui servir.

## VII

Lorsque à grand'peine, vers cinq heures, Fritz, que Wilhelm avait quitté, eut enfin découvert le sentier bordé de houx menant à la demeure de la personne mystérieuse qui lui avait écrit, quand il entrevit sa petite maison coquette dans un bouquet d'arbres il s'arrêta.

Son coeur battait. Il ne pouvait dire pourquoi. Il avait le pressentiment, que cette visite qu'il allait faire le rapprocherait de Madel.

Il ne se rendait pas compte de quelle façon. Cette demoiselle Ryter qui lui avait écrit ne pouvait être pourtant la jeune fille qu'il aimait.

Cette pensée, d'ailleurs, l'eût attristé. Il avait pour Madel un tel culte que la moindre incorrection de sa part l'eût peiné...

Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette petite maison, paisible et muette qui n'avait pas dit encore son secret. Le cadre en était charmant; elle était là toute seule, comme piquée au milieu des fleurs. Le soleil, qui commençait à décroître, irradiait l'horizon et faisait un écran rose derrière le jardin.

— Pourquoi suis-je venu? pensa-t-il. Pourquoi ai-je fait ainsi en hâte cette longue course?... Est-ce donc qu'il y a ici un peu de bonheur pour moi?

Il approcha. Les arbres touffus l'empêchaient de distinguer les fenêtres, d'entrevoir s'il y avait de la vie dans cette demeure et quels êtres la remplissaient.

Si elle allait paraître, tout de même, sa chère petite muse, si soudain il allait se trouver en sa présence, obligé de lui avouer brusquement ce qu'il avait dans le coeur? Quelle émotion pour

lui, si impressionnable, si sensible ! quel bouleversement de son coeur troublé ! Saurait-il lui dire ces milliers de choses qu'il taisait depuis longtemps et n'aurait-elle pas, elle, en l'écoutant, une immense désillusion ?

Malgré lui, à la mémoire de Fritz revenaient obstinément les paroles de Wilhelm : "Nos rêves, à nous autres, ne devraient jamais être réalisés." Et aussi celles de Gründwald : "Il est trop tôt; il faut que le coeur donne sa mesure !"

Le musicien était maintenant devant la porte, incertain, hésitant.

La petite maison lui apparaissait toute coquette, avec ses guirlandes de plantes grimpantes. Oh ! le joli nid ! l'exquise retraite !

Qui pouvait demeurer là ?

Quel cadre délicieux pour Madel ! Oui... certainement, tout à l'heure, sa délicate silhouette se profilerait à l'une de ces fenêtres.

Et alors, se sentant, tout à coup, envahi par une bouffée immense de bonheur, maître de lui, Fritz sonna.

Le son fêlé de la clochette, qui se prolongera jusqu'à la maison, lui parut moqueur. Déjà, un peu de son assurance tomba.

Une servante vint ouvrir.

—Mademoiselle Ryter ?

—C'est ici.

Ses pas craquèrent sur les fins cailloux de l'allée. Tout autour de lui, il y avait des fleurs. Personne dans ce jardin. Aucun bruit dans cette demeure tranquille. Il aurait bien voulu questionner cette femme qui le conduisait... il n'osa pas.

Elle le fit entrer dans le salon, ouvrit les volets fermés. Des reflets de soleil couchant vinrent se jouer sur les meubles.

Fritz, demeuré seul, regardait, surpris. L'arrangement de tous les bibelots était gracieux, disant une main féminine. L'air était plein d'un parfum discret de roses, qui se mouvaient dans des vases sur la cheminée.

Où était-il, et qui allait apparaître dans l'encadrement de la porte ?

Madel, peut-être !

Fritz tressaillit. Il entendait un pas léger, un frou-frou de jupes.

Il se leva. Une glace lui refléta ses traits, d'une pâleur extrême.

Une femme venait d'entrer, une petite vieille souriante, au visage rond et rose, aux cheveux blancs, coiffés d'une fanchon de malines, dont les brides s'attachaient sous un bouquet de violettes de Parme.

Elle s'appuyait sur une canne, et, ainsi debout, dans sa robe de soie puce, avec sa jolie tête de statuette de saxe, elle ressemblait à une de ces bonnes fées qu'on voit dans les enluminures des vieux livres.

Fritz s'inclina.

—Monsieur Koepel, n'est-ce pas ?...

—Oui, balbutia-t-il.

Elle s'amusa de son trouble.

Fritz tombait du haut de son rêve... Quoi ! c'était cette octogénaire qui l'avait fait venir !

Elle le dévisageait de haut en bas, comme prenant mentalement sa mesure. Ce premier examen fut favorable sans doute, car elle lui dit, d'une voix accueillante :

— Je vous remercie d'être venu, Monsieur, et venu si vite.

Il chercha une phrase de circonstance.

—Pouvais-je être indifférent à l'honneur...

—Il faut m'excuser, interrompit-elle, de la liberté que j'ai prise de vous écrire ainsi. J'avais le plus vif désir de

connaître le jeune et brillant lauréat de notre ville. Mais trop âgée aujourd'hui pour sortir, ne pouvant avoir la bonne fortune de vous entendre en public, alors j'eus cette grande audace de vous demander tout franchement de venir chez moi...

—Je suis infiniment flatté, dit Fritz, et vous m'accordez en vérité trop d'importance...

—Ne dites pas cela; je sais que vous avez un talent merveilleux. Votre succès l'a prouvé d'ailleurs.

—Une simple chance...

—Non! monsieur Koepel. Le mot chance a été inventé par les jaloux, et je n'y crois pas.

Tout de suite, elle avait fait la conquête de l'artiste. Une poésie délicieuse éclairait ce visage charmant sous les rides, ces gestes menus, ces façons douces.

N'était-elle pas infiniment délicate, cette idée de vieille femme?

—Je suis passionnée de musique, dit Mlle Ryter, en souriant. Je fus très musicienne autrefois. Sur ce piano, qui est là, Haydn et Beethoven ont joué...

Fritz, instinctivement, se retourna. Dans un coin du salon, il y avait un piano de style, de facture ancienne, et, dessus, un morceau de musique encore ouvert...

—C'est une bonne marque, un Hans Richter de 1830. Vous verrez comme les sons qu'il donne sont purs.

Le musicien approcha, mais, tout à coup, il eut un éblouissement. Ces pages de musique ouvertes là, c'était son oeuvre, c'était le manuscrit de Madel.

Il recula, saisi.

—Qu'avez-vous, monsieur Koepel? Vous êtes tout pâle. Remettez-vous,

je vous en prie... C'est la présence de ce cahier qui vous étonne?

Elle sourit.

—J'ai le privilège d'avoir momentanément entre les mains cette oeuvre, unique au monde, et je n'ai pu résister au désir de vous demander de la jouer vous-même.

—Mais... Comment... ces pages... sont-elles ici?

—Vous vous en doutez bien un peu?

Fritz vivement demanda:

—Vous la connaissez?

—De qui parlez-vous?

Le musicien rougit, puis, d'une voix grave, répondit:

—De celle pour qui cette oeuvre fut écrite, qui en fut l'inspiratrice et à qui je l'ai donnée, en reconnaissance du bien qu'elle m'avait fait.

—Du bien!... Que voulez-vous dire? Elle est humble et pauvre... que peut-elle être dans votre vie?...

—Ce qu'elle est?... Mais mon rêve constant, ma pensée fixe, la poésie délicieuse de ma solitude!

—Comme vous êtes enthousiaste, monsieur Koepel!...

—Oui! enthousiaste de sa beauté et surtout de son coeur, que je sais honnête et bon.

—Vous le lui avez dit?

—Jamais!

—Si, monsieur Koepel, vous le lui avez dit souvent, par votre incomparable musique qui allait vers elle, par ces pages qui sont ici et qui ne sont que l'écho de vos serments. Je sais tout cela, voyez-vous, et bien d'autres choses encore.

—Parlez, de grâce.

Alors, longuement, d'une voix grave, Tante Douce, car c'était elle, raconta la vie de Madel, toute de labeur, de droiture et de pureté. Elle dit le deuil douloureux qui avait brisé sa

jeunesse et la valeur de son âme vaillante, qui l'avait fait dominer de façon si droite sa pénible situation.

Fritz écoutait, ravi...

— Et maintenant, ajouta Tante Douce, je vous dirai avec toute l'autorité d'une aïeule soucieuse du bonheur de cette enfant :

“Elle vous aimera peut-être... Mais il faut que vous consultiez votre cœur jusque dans ses replis les plus profonds. Etes-vous sûr de votre tendresse pour elle, d'une tendresse qui sera constante?”

“Votre vie d'artiste, de grand artiste, s'accommodera peut-être mal de l'existence modeste que vous ferait mener forcément une femme pauvre. N'avez-vous pas autour de vous des gens pour vous dire un jour : “Tu t'es trompé, Fritz, en épousant quelqu'un au-dessous de ta position.”

“Réfléchissez, monsieur Koepel, réfléchissez beaucoup! L'heure est grave et c'est la vie tout entière de cette enfant qui est en jeu.

“Je n'ai rien dit de ces choses à Madel. Elle a vingt ans et ignore la vie, du moins la vie des pauvres cœurs qu'usent les tristesses en attendant que l'oubli les brise!

“Elle ne connaît rien de vous, rien d'autre que vos aveux, si délicatement traduits. Mais ce n'est pas assez pour faire du bonheur!

“A vous, si vous l'aimez aussi, de vous faire connaître à elle, de lui donner des gages de votre affection.

“Vous le voyez, je suis très franche. J'ai l'expérience des choses du cœur et je vous tendrai la main à tous deux, isolés dans la vie, pour vous réunir si vous vous aimez vraiment...”

—Soyez bénie! dit Fritz d'une voix altérée par l'émotion.

Et, à son tour, longuement il parla de ses travaux, de sa famille, de ses espérances.

—Je vous enverrai Gründwald, mon vieux maître, qui vous parlera de moi. Il connaît toute ma vie, il sait ma volonté de vaincre ma destinée, d'être quelqu'un.

—Ce n'est pas tout, dit Mlle Ryter en souriant; votre situation est encore un peu précaire, matériellement; celle de Madel l'est tout à fait. Pourrez-vous suffire ainsi aux charges nouvelles que le mariage vous créerait?

—Je donnerai plus de leçons; je composerai pour les éditeurs. Et puis, mon opéra sera joué...

—Il faut l'écrire.

—Je l'écrirai, je le sens. Si j'ai à mon foyer la chère compagne de mes rêves, si j'ai la joie de l'avoir pour compagne, je suis sûr de mon talent.

Fritz s'était mis au piano.

Il se retrouvait tout entier, avec son inspiration vibrante. Des accords merveilleux, des prodiges de virtuosité firent résonner les notes...

Tante Douce, assise dans son grand fauteuil, écoutait, songeuse, sans parler.

Longtemps, le jeune homme joua.

Il voulait convaincre cette femme, qui tenait sa destinée dans ses mains.

—Ah! elle lui demandait s'il était bien sûr de son amour!... Cette musique lui répondrait.

Il y mit toute son âme et quand, arrivé à la fin de cette oeuvre, qui n'était qu'un long chant d'amour, il se retourna, haletant, épuisé, il vit Tante Douce qui pleurait...

Ce fut très tard, à la nuit tombée, après une longue causerie encore sur le cher sujet qui lui remplissait le cœur, que Fritz prit congé de Mlle Ryter, avec l'espoir que prochaine-

ment, chez elle, il aurait la grande joie de rencontrer Madel.

Comme, en traversant le petit jardin, il se retournait pour saluer cette maison bénie, il vit à une des fenêtres du premier étage filtrer un peu de lumière et il crut deviner qu'une main mystérieuse soulevait le rideau.

### VIII

Lorsque, ce jour-là, Karl rentra de son travail, au moment où il allait franchir le seuil de la petite maison où il habitait à Wolnitz, seul avec grand'mère Brigitte, il entendit un bruit de voix qui le surprit: on aurait dit une discussion.

Les sons lui arrivaient, confus, mais il reconnut la voix de Madel.

Son coeur se serra.

En dehors des jours de fête, il était rare que la jeune fille, trop occupée par son travail, fit le trajet assez long pour elle, de Prague à la petite ville des environs où demeurait sa grand'mère.

Quel événement motivait ainsi sa présence inattendue?

L'idée fixe de Madel ne quittait plus le pauvre garçon, surtout depuis le jour où elle avait fait à son aveu une réponse évasive, incertaine.

— Elle ne m'aime pas, pensait-il, mais cela peut venir, quand elle aura bien réfléchi.

Puis, par moments aussi, il était pris d'un grand découragement: épouser Madel lui semblait un rêve irréalisable. Et alors il avait de grands coups de colère. S'il arrivait qu'elle devînt la femme d'un autre que lui, il sentait qu'il ferait quelque malheur!

Karl tendit l'oreille.

Un mot arriva jusqu'à lui, prononcé par sa grand'mère:

— Te marier, Madel! s'exclamait-elle, d'un ton de reproche.

Il n'y tint plus. A tout prix, il voulait savoir ce qui se passait. Ne s'agissait-il pas de son bonheur, à lui aussi? Mais entrer brusquement, ce serait mettre fin à la conversation des deux femmes.

Mieux valait agir autrement.

En hâte, il grimpa un escalier de bois et pénétra dans une soupenette, située au-dessus de la pièce où elles se tenaient.

Par les planches mal jointes du plancher, on pouvait distinguer nettement tout ce qui se disait en bas.

C'était mal, sans doute, d'épier ainsi, mais c'était l'unique moyen d'être mis au courant.

Il écouta, l'oreille au plancher, retenant son souffle.

La voix de Madel se faisait câline, suppliante:

— Je vous jure, grand'mère, que nous nous aimons...

— La belle affaire! Ça vous passera comme ça vous est venu... Est-ce raisonnable à une pauvre fille comme toi, sans argent, d'épouser quelqu'un qui est bien au-dessus de ta position, et un artiste encore, une tête brûlée?... Voyez-vous ça! Il lui faut un monsieur en bel habit et en souliers fins qui fréquente les gens de la cour!... C'est de l'orgueil, Madel, tout simplement! Tu as dédain des gens de ta condition, des braves garçons comme Karl!

— Je n'ai de dédain pour personne et j'estime mon cousin, mais je vous ai dit que je ne l'aimais pas!...

Brigitte secoua la tête tristement.

— Tu as tort. C'était le parti qui te convenait, au lieu que tu ne sais pas où tu vas, si tu épouses cet inconnu...

— Pardon, grand'mère... Les renseignements sur lui sont excellents.

Le maître de M. Koepel, l'illustre Gründwald en personne, a écrit tout le bien qu'il pensait de lui. Il a parlé de sa famille, de sa vie, de ses travaux, de l'avenir superbe qu'il a...

—A qui a-t-il parlé de toutes ces belles choses?

Madel rougit, un peu gênée par cette question.

—A ma tante Ryter...

La grand'mère fronça le sourcil.

La tante Ryter n'était pas de sa famille à elle, mais de la famille de son gendre, le père de Madel... Elle en avait entendu parler souvent par la jeune fille comme d'une personne affectueuse et bonne, mais Brigitte lui reprochait de n'être pas une paysanne, d'avoir vécu dans un milieu plus relevé qu'elle, d'avoir même été riche autrefois. Instinctivement, elle ne l'aimait pas.

Il arrivait justement ce qu'elle avait redouté; c'était que la tante Ryter s'entremît pour marier Madel.

Entre ses dents, Brigitte bougonna:

—Comme c'est gentil de ne pas même m'avoir consultée... Tu as arrangé la chose avec ta tante et tu viens me l'annoncer quand tout est conclu...

—J'avais peur, grand'mère...

—Peur de qui?

—De Karl à qui ce mariage fera de la peine...

Ah! oui, Karl!... C'était son bonheur à jamais gâché, à celui-là! Il tenait trop à sa cousine, il comptait trop sur elle...

La grand'mère se sentait toute triste à la pensée du gros chagrin qu'il aurait à cette nouvelle. Elle chérissait plus que tout au monde ce petit-fils qui ne la quittait pas, qui avait si bien ses idées...

Elle répéta:

—Tu as tort, Madel... et tu verras un jour, à tes dépens, que les mains noires valent mieux que les blanches pour gagner le pain de la nichée. Qu'est-ce que toutes ces sornettes que tu me chantes? De quoi ça a-t-il l'air, je te le demande un peu, de se faire faire les yeux doux par le premier venu?

La jeune fille se contenait mal.

—Oh! grand'mère! grand'mère! Que dites-vous là?... Il faut bénir ce hasard qui m'a rapproché de M. Koepel... Jamais nous ne nous étions dit un seul mot, je vous le jure, jamais il n'y avait eu de sa part la plus petite incorrection... et, du jour où il a été question de nous marier, du jour où nous avons pu nous rencontrer chez tante Ryter, je suis allée aussitôt demeurer chez elle momentanément.

—A ta guise! puisqu'il en est ainsi, je n'ai pas à m'en mêler. Marie-toi si ça te plaît, mais que ton musicien ne mette jamais les pieds ici, tant que Karl sera vivant!

Madel baissa la tête, attristée par ces paroles rudes.

Quoi! son cousin l'aimait-il à ce point!... Oh! le douloureux destin qui voulait que le bonheur de l'un fût édifié sur la peine de l'autre!

N'était-ce pas bien triste aussi d'entendre parler avec autant d'indifférence, autant de mépris, de son cher Fritz, des heures si bonnes qu'elle pouvait passer maintenant avec lui, grâce à la bienveillance de Tante Douce, qui avait pris à coeur ce mariage.

L'excellente femme avait eu, de tous côtés, sur le jeune artiste, les renseignements les meilleurs, les appréciations les plus flatteuses, Gründwald lui-même avait écrit tout le bien qu'il pensait de lui.

Longuement, Tante Douce avait interrogé tour à tour Fritz et Madel, sondant, avec sa grande expérience, ces deux affections, et elle y avait senti le même élan passionné, la même force enthousiaste, devinant l'harmonie complète qui les rapprochait.

Et, un soir, après quelques-unes de ces longues visites, que le musicien lui faisait maintenant chaque jour, heureux d'entendre parler de celle qu'il aimait, elle avait permis qu'il rencontrât Madel.

Cette première entrevue avait été charmante...

Madel n'oublierait jamais l'émotion délicieuse qui l'avait envahie, lorsque, en entrant dans le petit salon de Tante Douce, — n'ayant pas été, à dessein, prévenue, — elle se trouva en présence de Fritz...

Elle devint très rouge. Il était très pâle. . . Leurs lèvres tremblaient, voulant parler, mais hésitantes sous l'émotion, et ces deux êtres qui s'adoraient depuis des mois, qui ne pensaient l'un qu'à l'autre, qui ne rêvaient que de vivre à jamais réunis, restèrent une minute angoissés, silencieux...

Puis, Fritz vint vers la jeune fille, lui prenant les deux mains, et dit :

— Madel ! je vous aime !

C'était le premier mot qu'elle entendait de lui...

Et sous le regard affectueux de la vieille tante, ils s'étaient vus plusieurs fois, apprenant à se connaître, s'ouvrant leur cœur, se rappelant mille souvenirs communs qu'ils avaient déjà :

— Vous rappelez-vous, ce soir d'avril... où je jouai toute une nuit pour vous, pour vous seule, inspiré par vous Madel, que j'avais vue accoudée, rêveuse, à votre fenêtre.

— Je me rappelle... votre musique me traduisait votre pensée, qui allait vers moi... elle me parlait mieux que des paroles.

— Vous rappelez-vous cette nuit d'orage où j'ai joué encore, alors que les coups de tonnerre m'accompagnaient ? Mon cœur était en tempête comme le ciel...

— Pourquoi, Fritz ?

— Je souffrais. J'avais vu deux ombres à votre fenêtre : votre grand'mère et quelqu'un qu'elle amenait.

— Oh ! le jaloux !...

— Vous rappelez-vous cette heure du concours de Vienne, où, au moment de jouer, je fus pris tout à coup d'un immense découragement à votre égard, où, désespéré à la pensée que vous ne pouviez pas m'aimer, j'ai abandonné l'œuvre préparée pour laisser chanter les sanglots dont mon cœur était plein. C'est à vous que je dois mon triomphe aussi, à la chère souffrance que j'avais par vous !...

— Ne dites pas ces choses, Fritz... elles me font mal... Je ne veux pas que vous ayez de la peine par moi... et si je vous inspire, je veux que ce ne soit que des chants d'amour et de joie.

Elle était restée songeuse, longtemps... Quel était donc le véritable secret de cet art qui faisait du génie avec la souffrance ?...

Et c'était de ces chers souvenirs, que grand'mère Brigitte parlait ainsi, avec rudesse :

Que lui importait à celle-là ?

Elle ne voyait qu'une seule chose, c'était que Karl allait avoir de la peine, une peine si terrible, à coup sûr, qu'elle ne savait comment lui apprendre les mauvaises idées de Madel.

— Je vous en prie, supplia la jeune fille...

La paysanne allait et venait dans la pièce, ne voulant plus rien entendre, très en colère. Ses sabots claquetaient sur les dalles rouges.

—Est-ce possible! Est-ce possible! répétait-elle, en levant les bras au ciel.

A ce moment, dans la pièce au-dessus, d'où Karl, l'oreille au plancher, avait tout entendu, une voix murmura, sourde, désolée:

—Malédiction! malédiction!

## IX

—Monsieur Gründwald, vous avez bien voulu me servir de père déjà, à une heure solennelle de ma vie. Je viens, une fois encore, vous demander le même service. Vous savez que je suis seul sur la terre. A qui demanderais-je un paternel appui, si ce n'est à mon cher et vénéré maître?

Le vieillard était en train de tailler ses rosiers, sur le seuil de sa petite maison. Il ne laissait à personne ce soin délicat et, malgré son grand âge, se passionnait à soigner ces fleurs, parmi lesquelles il vivait.

En entendant parler Fritz ainsi, brusquement, il interrompit sa besogne qu'il avait continuée jusque-là tout en causant et, d'une voix grave, il demanda:

—Tu te maries?

—Oui, maître.

Gründwald fronça le sourcil.

C'était une nature rude et franche, qui cachait mal ses impressions.

—Toi aussi! fit-il après un silence. C'était donc de cela que tu parlais à Wilhelm Klauss, l'autre jour, et je m'explique pourquoi l'on m'a demandé tant de renseignements sur ton compte, ces temps-ci!...

Puis il ajouta simplement:

—Je te l'ai dit, petit, c'est trop tôt.

Les joues du jeune homme s'empourprèrent. Pourquoi son vieux maître l'accueillait-il ainsi de ces mots décevants?

—Oui, c'est trop tôt... Tout artiste, heureux avant d'avoir gagné son bonheur, risque de s'arrêter en chemin, de n'être pas ce qu'il pourrait être, ce qu'il faut qu'il soit.

Il prononça ces mots avec force.

—Quoi! dit Fritz, notre art souffrira-t-il parce qu'il aura un but, parce qu'il aura réalisé ce rêve dont il vit et qui fut son inspiration? Il me semble qu'au contraire, ses transports en seront redoublés, sa sensibilité mise à l'épreuve davantage et, par suite, sa faculté créatrice plus grande encore...

—Non! Tu seras heureux; tu ne travailleras plus.

Fritz s'étonnait de ces objections si instantes. Gründwald disait les mêmes choses que Wilhelm Klauss. Tous deux se rencontraient pour lui crier, au seuil de sa vie nouvelle:

“Ce sera fini du grand artiste que tu promettais.”

Eh bien! non! Il saurait être plus fort que la destinée et son talent ne s'émuousserait pas! Il saurait puiser, au contraire, dans la compagnie de celle qu'il aimait toute l'inspiration, toute l'énergie morale qui le ferait travailler mieux encore qu'avant.

Mais les paroles de Gründwald l'avaient attristé, et quand, ce soir-là, tout proche de la date du mariage, il reprit le chemin béni de la petite maison de la tante Ryter, il baissait la tête, soucieux.

C'est qu'il l'aimait tant son art, lui aussi. C'était depuis des années sa seule raison d'être, la seule occupation de son cerveau toujours en fièvre! S'en détacher, ne plus lui donner le meil-

leur de sa pensée, ne pas triompher par lui, ce serait comme s'arracher des lambeaux de lui-même.

Mais non! non! Ce n'était pas possible! Et la vie aux côtés de Madel n'interromprait en rien sa chère besogne, qui n'en serait, au contraire, que plus abondante et que meilleure!

Un moment, il songea à répéter à sa fiancée ce que lui avait dit Gründwald et puis il pensa que ce serait lui faire une peine inutile.

Le maître était très âgé, il avait vécu solitaire toute une longue vie et il connaissait mal, peut-être, ce bonheur dans lequel il n'avait pas foi.

Son art à lui, un art merveilleux, n'était fait que de recueillement, de méditations paisibles et graves. Pourquoi ne pas croire à un jeune talent fait de tendresse et d'enthousiasme?...

—Gründwald se trompe, pensa-t-il.

Et, secouant les idées sombres qu'il avait eues un moment, il releva la tête, heureux, sachant que dans la petite maison de Tante Douce, Madel l'attendait, Madel délicieusement jolie et bonne.

Il approcha, sans être vu encore, mais pouvant voir.

Madel était là justement sur le porron, prêtant son bras à la vieille dame, impatiente elle aussi de Fritz. La jeune fille et l'aïeule tenaient chacune une brassée de roses... cueillies tout à l'heure. Toutes deux formaient un tableau charmant.

Le coeur du jeune homme battait très fort.

O l'heure exquisite! Jamais, comme à cette heure-là, il ne se sentit aimé, il ne fut sûr de son bonheur.

Sa fiancée l'accueillit de son bon sourire, un sourire qui éclairait son frais visage.

—Eh bien! Fritz, dit-elle, vous avez vu votre maître? A-t-il accepté d'être des nôtres? Vous a-t-il félicité de vous marier?

Un instant, Fritz hésita, puis, en riant, il dit:

—Oui! il a accepté, mais devinez l'objection qu'il m'a faite.

—Dites vite.

—Il prétend que vous allez me rendre si heureux, que je ne travaillerai plus.

Le rire de Fritz perla. On n'avait pas idée vraiment de pareilles théories. Tante Douce aussi riait.

Mais Madel, un moment, resta songeuse: elle avait comme une grosse envie de pleurer.

Heureusement que la nuit était tombée, voilant ses traits... Elle porta à son visage le bouquet de roses qu'elle avait à la main, et Fritz n'aperçut pas une larme qui alla se perdre dans une des fleurs...

## X

Le monde de l'art s'étonnait de ne plus entendre parler de Fritz Koepel.

Les curieux—ils pullulent sur le chemin des victorieux—disaient très haut que le silence scellait la pierre tombale de cette jeune renommée.

—Je l'avais prédit, racontait l'un, ce garçon ne fera rien qui vaille. Il arrive assez souvent que certains talents, qui ont donné les plus belles espérances, se vident d'un seul coup.

—Oui, disait un autre, elles sont légion, ces étoiles d'un jour, qui deviennent des astres éteints, errants, misérables.

Ce petit Koepel a donné au Concours tout ce qu'il pouvait donner.

—Il a joué pourtant, ce jour-là, d'une façon, bien remarquable. Rappelez-vous!

—Le chant du cygne.

—Maître Gründwald avait en personne patronné ce prodige, cet aigle couvé par lui.

—Il doit pleurer ses illusions, le vieux grand homme!

—Ses larmes ne les feront pas refleurir.

Quelques-uns de ces méchants propos venaient parfois aux oreilles du maître, qui se désolait, moins à cause des méchancetés dirigées contre Fritz que parce qu'elles semblaient reposer, hélas! sur un fond de vérité.

Fritz, en effet, marié depuis quelques mois et enlisé dans son bonheur tranquille, oubliait le temps, l'oeuvre à créer, la gloire à conquérir, tout ce qui n'était pas l'amour de Madel.

Dans la petite maison qu'ils étaient allés habiter, à deux pas de celle de Tante Douce, leur chère bienfaitrice, leur vie s'écoulait toute de travail et de tendresse.

Ils avaient décidé de ne changer en rien chacun leur ancien labeur.

Fritz aurait voulu que Madel ne s'occupât que de son modeste intérieur, qu'elle ne fût plus astreinte à une besogne de broderie, souvent fatigante, et pour laquelle il fallait contenter des clientes parfois exigeantes, mais il comprit, après de vains essais pour augmenter son gain personnel, qu'il ne suffirait pas seul à mettre l'aisance dans le ménage, si simple qu'il fût.

Les leçons au cachet étaient peu rétribuées et il avait beau se multiplier, il n'arrivait pas à donner à Madel l'existence qu'il avait rêvée pour elle.

—J'aurais tant désiré, vois-tu, que tu n'aies qu'à te laisser vivre, heureuse!

—Ne suis-je pas heureuse, mon Fritz?

—Tes pauvres yeux s'usent à force de veiller, ton visage est pâle, je te sens lasse.

—Tais-toi, tais-toi. Je suis si contente d'apporter ma part de bien-être à la maison. Je suis davantage ainsi ta petite compagne... Et c'est mon ambition, d'avoir une part dans ton oeuvre d'artiste. Il est si beau, ton art!

—Oui, Madel, je sens que tu me comprends, que ce sentiment artistique qui fait ma vie a un écho dans ton coeur... Qu'importe l'argent! D'ailleurs, ma carrière n'est-elle pas assurée par cette commande de l'impératrice, par ce prix du concours! Je serai riche, ma femme chérie, je serai riche. J'aurai un jour cette joie de pouvoir te donner ce bien-être dont la fatalité t'a privée.

—Je ne demande pas la richesse, mon Fritz, je ne demande que d'être aimée toujours!...

\* \* \*

Hélas, l'opéra en question n'avancait pas: l'ouverture seule était ébauchée. Fritz ne pouvait trouver ni le temps ni la liberté d'esprit indispensables pour une création de cette importance...

Ses regrets s'émoissaient à une parole tendre de Madel. Quand il s'assoyait devant la table nette et simplement servie, son assiette à fleurs, son verre transparent, le bouquet qui fleurait bon sur la nappe blanche, ayant en face de lui l'épanouissement de la beauté de Madel, la gaieté paisible de son sourire, il oubliait que la gloire l'attendait, tenant par la main la fortune. Il ne désirait rien au monde, hors l'amour de Madel.

Il était tout son bonheur aussi à elle, qui n'avait guère que lui à chérir sur terre.

Grand'mère Brigitte avait consenti de mauvaise grâce au mariage qui trompait ses plus chers espoirs.

Sa petite fille avait toujours gardé vis-à-vis d'elle, comme elle le devait, une attitude pleine d'affection et de respect, mais elle comprenait qu'elle ne tenait plus la même place dans le coeur de la vieille paysanne.

Et puis, Madel avait peur de rencontrer Karl, Karl pour qui ce mariage avait été une rude déception, un coup terrible.

Il s'était tenu à l'écart depuis, mais elle savait qu'il ne l'avait pas oubliée et que, par moments, il sortait du mutisme obstiné où il se tenait depuis

—Un jour, elle me regrettera!

La jeune femme n'avait jamais parlé de son cousin à son mari autrement que de façon banale, le dépeignant comme un garçon sauvage, qui partageait les idées préconçues de sa grand'mère.

Fritz souffrait de cet éloignement de l'aïeule. Il aurait voulu partager vis-à-vis d'elle l'affection de sa petite-fille, mais il sentait qu'on ne voulait pas l'accepter et Madel n'insistait pas, se souvenant des paroles de sa grand'mère:

—Qu'il ne mette jamais les pieds ici, tant que Karl sera vivant.

La seule personne que les jeunes mariés avaient plaisir à voir était Tante Douce. Ne lui devaient-ils pas leur bonheur? N'était-ce pas elle qui, avec sa science incomparable des coeurs en émoi, avaient compris que, pour ces deux coeurs-là, elle pouvait être le lien providentiel? C'était sa joie d'accueillir à sa table ses "enfants", comme elle disait. Elle leur

faisait fête et rien n'était trop beau pour eux.

Mais la santé de la chère femme baissait beaucoup. Elle était reprise par d'interminables quintes de toux:

—Je m'en vais, bonnes gens, je m'en vais. J'ai fait mon temps.

—Mais non, Tante Douce, mais non, vous vivrez longtemps, longtemps, pour faire encore du bonheur.

—Ma tâche est terminée, puisque vous êtes réunis enfin et heureux.

—Ah oui! Bien heureux.

Wilhelm Klauss aussi était devenu familier de la maison. Fritz était réellement attaché à ce camarade, malgré leur différence de caractère et d'opinions. Il sentait en lui un artiste réel, plus sincère qu'il ne voulait le montrer, sous ses dehors exubérants.

Le gros garçon venait souvent, ainsi qu'il disait, "troubler" leur bonheur toujours en train pour quelque partie joyeuse, prenant à tâche de les arracher à leur existence trop paisible.

—Tu ne sors jamais, mon vieux Fritz, tu as tort. Morbleu! dans notre métier, on ne saurait avoir assez de relations... Tout le monde t'a réclamé après ton succès. Personne ne t'a vu ou presque. Si tu continues, tu te feras oublier et rien n'est pire que l'oubli.

—Mais oui, disait Madel, Wilhelm a raison. Il faut le suivre, sortir avec lui.

—Sortir sans toi!...

—Fais ce qu'il faut pour ta carrière. Je ne suis pas jalouse de ton art.

Fritz secouait la tête, indifférent à tout ce monde si factice où, s'il avait voulu, il aurait reçu accueil, en effet, où il aurait trouvé d'utiles appuis.

—Bah! disait-il, nous verrons cela plus tard... J'ai le temps.

En attendant, les mois, après les jours, passaient et les amis du jeune artiste se désespéraient de ne lui voir rien produire en fait d'oeuvre sérieuse.

Gründwald surtout était attristé.

C'était Madel que le vieux maître rendait responsable de cette inaction.

Célibataire endurci, il ne comprenait pas qu'un artiste préférât quoi que ce fût à son talent.

—Qu'un sentiment l'inspire, soit ! qu'il le mette en sonate, très bien, mais qu'il en reste là !... Les espoirs et les déceptions qu'il aura en impressionnant sa sensibilité le feront travailler, tandis que le bonheur assuré l'occupera plus que son talent, et ce sera dommage !

Un jour, Gründwald reçut une lettre scellée d'un immense cachet rouge dont la vue le troubla.

Quelques lignes d'une écriture féminine, adressée en termes fort aimables pour lui, s'inquiétaient de savoir si le jeune élève du maître Gründwald n'avait pas oublié la commande de l'impératrice.

Le vieillard, malgré son grand âge, résolut d'aller trouver son ancien élève. Coûte que coûte, il lui parlerait, il le convaincrerait, l'arracherait à ces labeurs ingrats et sans rapport avec son talent.

Fritz était enlisé dans les leçons à bon marché, dans l'orchestration pour d'autres auteurs de bien moins de mérite que lui.

Madel était souvent malade et ses travaux de broderie ne représentaient plus qu'un gain minime. C'était à son mari de travailler double pour équilibrer leur petit budget.

Gründwald, en voyant rentrer le jeune homme très tard, après une longue suite de courses à travers Pra-

gue, fut peiné de sa mauvaise mine, de ses yeux soucieux, de sa main fiévreuse.

Etait-ce là le bonheur tranquille dont il parlait dans ses lettres ?

Et pourtant, le maître pouvait se rendre compte lui-même de la place que tenait Madel dans le coeur de Fritz, de sa joie sincère de retrouver, au soir de ces journées décevantes, sa compagne bien-aimée.

—Vous voyez, disait-il, nous nous aimons toujours. Gründwald baissait la tête, songeur, pensant :

—Et ton talent !

Alors, sans mot dire, lentement, il tira de sa poche la lettre qu'il avait apportée et, la tendant à Fritz :

—Lis ces lignes, dit-il, elles sont pour toi !

—De qui donc ?

—De l'impératrice.

Fritz tressaillit.

Machinalement, il passa la main sur ses yeux, pour en chasser une pensée tout à coup revenue.

Pâle comme un mort, il parcourut lentement la lettre.

Madel lisait, par-dessus son épaule.

Fritz suivait fixement les lignes noires, semblant ne pouvoir s'en détacher...

Tout à coup, Madel, occupée comme lui à les relire encore, vit tomber sur le papier une gouttelette humide.

—Tu pleures !... Pourquoi ! mon bien-aimé ?... Tu as du chagrin !... Oh ! non ! il ne faut...

Elle n'acheva pas... Le vieux Gründwald, très ému, s'était approché de Fritz et, lui prenant les deux mains, disait :

—Pleure ! Au contraire, pleure, petit !... et travaille !

## XI

Ce fut désormais la pensée constante de cette épouse dévouée et tendre qu'était Madel, de voir son mari se mettre à l'oeuvre commandée par l'impératrice, cette oeuvre qui pouvait être pour lui la gloire, cette gloire à laquelle il avait droit.

A tout instant, elle lui en reparlait, ouvrant elle-même, devant le piano de Fritz, les pages commencées. Elle s'était arrangée pour réduire encore les dépenses du ménage, faisant des prodiges d'économie, afin qu'il eût plus d'heures à lui.

—Rappelle-toi, mon bien-aimé, ton inspiration d'autrefois, la petite muse qui logeait dans la maison voisine et pour qui tu travaillais tard, très tard le soir. Elle est toujours là, Fritz, et il faut écrire de belles choses pour elle... Traduis comme jadis ta tendresse en pages qui seront exquisées... et qui feront l'oeuvre attendue, qu'il faut que tu écrives... Il le faut, entends-tu?... Je le veux!...

Et elle lui tendait les boucles blondes de son front pour un baiser.

\* \* \*

Mais un grand événement, en venant transformer leur vie, en leur apportant une joie nouvelle, ne facilita pas ce travail tant désiré.

Un fils naquit, un beau poupon dont Fritz tout de suite devint fou et pour qui il laissait sans cesse sa tâche.

—Qu'importe le génie, Madel, qu'importe la gloire?... La voilà, la vraie gloire, c'est dans cette petite bouche d'enfant qui rit aux anges...

Hélas! l'arrivée du bambin était une nouvelle et lourde charge, d'autant plus grande que la santé de la mère se trouva très ébranlée.

—Bah! je travaillerai davantage ! dit Fritz.

Et, courageusement, il avait travaillé davantage, en effet, cherchant des leçons supplémentaires, même au rabais, se résignant à écrire des morceaux que d'autres signaient.

Par moments, il avait honte de pareilles besognes. Quoi ! c'était lui, Fritz Koepel, qui en était arrivé là ! Mais, coûte que coûte, il fallait apporter l'argent nécessaire.

Alors Fritz connut des heures d'angoisse, les préoccupations abominables de l'argent qu'il fallait gagner à date fixe pour subvenir aux besoins de ces deux êtres chéris, le cauchemar des emprunts.

Plusieurs fois, il essaya de se remettre à son opéra, mais quelque chose d'incompréhensible entravait son inspiration, paralysait pour ainsi dire son talent. Il écrivait quelques lignes qu'il ne pouvait achever et se décourageait.

Madel comprenait sa peine et pleurerait souvent maintenant, craignant l'avenir, non pas pour elle, mais pour ce petit être qu'il fallait élever.

Elle avait l'orgueil maternel de vouloir pour lui une éducation et un rang qui fussent dignes du nom qu'il portait; elle le voulait plus beau, plus fêté que les autres et commençait, malgré elle, à avoir peur que Fritz Koepel ne fût jamais qu'un musicien obscur.

Oh! comme cette pensée la faisait souffrir, comme elle avait de l'amertume au fond du coeur, de l'amertume pour lui, pour ce compagnon bien-aimé, dont la pauvreté, avec ses dures nécessités, entravait le talent.

Quelque jour, Fritz ne le lui reprocherait-il pas? Son art était toute sa raison d'être, à ce grand enfant sensi-

ble et bon; c'était son idéal, ses rêves, ses ambitions les plus chères, sa vie enfin! Pourrait-il sacrifier tout cela, abandonner une partie qu'il méritait de gagner plus que tout autre?

Madel, obstinément, cherchait dans son coeur un moyen de lui venir en aide dans sa détresse, de le sauver. Elle aurait voulu lui donner cette preuve d'amour d'arriver, même au prix de quelque sacrifice, à lui rendre ses moyens de travail d'autrefois.

Ce serait là vraiment se montrer son associée dans l'existence, sa compagne, comme elle l'avait tant rêvé.

Mais de quelle façon? Elle l'aimait assez pour être prête à tout.

Fritz, en effet, était de plus en plus soucieux. Madel s'en rendait bien compte. Cette impuissance de produire l'énervait, cet écroulement de ses plus belles ambitions d'artiste lui brisait le coeur.

Son caractère lui-même changeait d'effrayante façon.

Et quand il rencontrait quelque camarade d'autrefois, il se cachait, honteux, pour ne pas être vu.

Comme Tante Douce, un soir, s'attristait de le trouver ainsi préoccupé, elle lui dit :

—Le bonheur, pourtant, devrait accroître votre talent.

Avec mélancolie, il répondit :

—L'un n'existe pas en même temps que l'autre. Il faut choisir. Je dois faire mon deuil de la gloire.

## XII

Un jour, la petite toux sèche qui minait Tante Douce depuis cinquante ans empira.

Madel accourut avec Fritz.

—Voulez-vous ne pas vous tourmenter!... Ce ne sera rien... f.

Mais la chère femme se sentait mourir, pour tout de bon, cette fois.

Sans se troubler, elle envoya sa servante quérir tout ce qu'elle avait de famille dans Prague et, principalement, les ménages qu'elle avait si heureusement mariés.

Tout le monde vint, désolé des mauvaises nouvelles. On vénérât tant cette femme exquise, si délicatement bonne.

Cet entourage d'êtres aimés la fit sourire.

—Voyez-vous, fit-elle, c'est la fin!...

A chacun, tranquillement, elle désigna les objets qu'elle laissait en héritage. La pauvre femme n'était pas riche, mais elle voulait que tout s'en allât ainsi en souvenirs.

Personne n'était oublié.

Alors, sentant augmenter sa fièvre, après avoir, en bonne chrétienne, fait venir un prêtre, qui n'eut pas grand-chose sans doute à pardonner, elle appela Madel et Fritz et tout bas leur chuchota :

—C'est vous, enfants, qui m'êtes les plus chers... Vous le savez... Prenez ma maison. Elle ne vaut pas grand-chose, mais vous y êtes connus et aimés... Continuez, aimez-vous bien et quoi qu'il arrive, en dépit des pires orages! Prenez aussi ce piano, où Beethoven...

Un vomissement de sang coupa la phrase.

—Je n'ai pas fini... A mon tour... de vous demander un service... J'ai quelque part... dans mon secrétaire... de vieilles paperasses... Mettez-y de l'ordre et brûlez vous-même... ce qu'il faut brûler...

Ensuite, disant à tous d'approcher, elle voulut, avant de partir, leur donner ses bons conseils pour la vie, ses "rabâchages" encore une fois:

—Voyez-vous, la grande règle est de bien s'aimer et d'être bien aimés...

Dans la chambre tout le monde pleurait, à genoux, et Tante Douce, agonisante, les regardait du fond de son fauteuil, souriant encore.

—Oui, balbutia-t-elle entre deux quintes, être aimée...

Elle mourut sur ces deux mots, à peine changée, toujours charmante, un peu pâlie seulement.

\* \* \*

Suivant son désir, ce furent Madel et Fritz qui rangèrent les papiers. Ils étaient nombreux car Tante Douce conservait les lettres des siens, aimant à revivre le passé.

—Gardons cela, dit Madel. Ce sont des reliques.

Puis, au fond d'un tiroir, elle découvrit un petit paquet enrubanné.

Il y avait ce mot: "Brûler". La suscription était jaunie, ancienne sans doute.

—Brûlons vite! Fritz.

—Oui, mais que peut-être?

—Quelque secret!

—Secret d'amour!

—Sans doute, car Tante Douce a dû être bien aimée, bien heureuse, pour avoir passé toute sa vie à donner aux autres du bonheur!

—Jetons au feu!...

Le petit paquet tomba dans l'âtre.

Lentement, une flamme le lécha, attaqua un bord.

Les deux jeunes gens, machinalement, regardaient.

C'étaient des lettres.

Quelque chose crépita.

—Une fleur!... Madel!... une rose fanée!

Fritz voulut la saisir.

—Non, laisse brûler!

La flamme, plus vive, consuma la fleur, puis les lettres du dessus, les éparpillant sur la cendre; on pouvait maintenant distinguer l'écriture, petite, serrée...

—Regarde... là... ces mots: "Ma fiancée".

En effet, dans une lueur, ils avaient vu.

—Chère Tante Douce!... Elle aussi fut fiancée.

—Tiens encore là... Cette autre lettre!... Ces mots qui finissent: "Je n'aimerai jamais que vous." Tu vois bien!...

—C'était le fiancé de Tante Douce!

Le feu chantait, ranimé maintenant, tandis que les lettres, une à une, brûlaient, indéchiffrables.

Le secret de l'aïeule était là...

Soudain, Madel s'écria:

—Oh! j'ai vu!...

Quoi?

—L'écriture de Tante Douce, cette fois!

Des pages s'étaient entr'ouvertes.

—On dirait un carnet où elle aurait écrit des notes, chaque jour.

—C'est vrai... Et l'on peut lire... Vois: "1821, 5 mai... Tout est fini!"

—Que veut dire ça?

—Et cette autre note: "8 mai. Celui qui était mon fiancé, que j'adorais de toutes les forces de mon âme, se marie avec une autre... C'est épouvantable, c'est au-dessus de toutes les souffrances, et ma vie est à jamais brisée, inutile, sans but. Oh! l'horrible mensonge que le bonheur!"

Haletants, Fritz et Madel se penchaient, lisant. Mais une dernière flamme, plus vive, enveloppa le paquet de lettres, et il n'y eut bientôt plus qu'un petit tas de cendres grises.

Ce fut tout.

—As-tu lu?

—Oui!...

—Pauvre Tante Douce, comme elle a dû souffrir pendant sa longue vie!

—De quelle sublime façon elle s'est vengée de l'amour, qui avait été si décevant pour elle!

Il y eut un silence.

Les deux jeunes gens n'osaient parler.

Le coeur très gros, ils regardaient ce foyer éteint, qui venait de leur livrer le secret de Tante Douce,—le secret de ceux-là qui font le bonheur des autres, parce qu'ils n'en ont pas eu leur part sur la terre!...

### XIII

—Tu m'as fait de la peine, Madel, beaucoup de peine. C'est la première fois.

La jeune femme ne répondait pas, évitant le regard attristé de Fritz.

—Je ne te reconnais plus, toi si douce, tu t'énerves à propos de rien. Qu'as-tu contre moi? Qui t'a monté la tête?

—Personne.

—Il y a quelque chose, cependant. Pourquoi n'être pas franche, ne pas venir, comme avant, près de moi, tout près, mettre ta tête câlinement contre ma poitrine et me dire ton souci? Ne suis-je pas là pour partager ce qui te chagrine?

Madel hochâ la tête.

—Non, Fritz, il y a un fossé qui peu à peu se creuse entre nous. Oh! c'est triste, horriblement triste, je le sais bien, mais nous autres femmes, vois-tu, nous sommes mal faites pour cette existence de continuelles angoisses, de crève-coeur perpétuels. Oh! je ne m'en plains pas et je m'y résouds, mais j'en souffre et par moment, comme aujourd'hui, j'ai de l'amertume plein le coeur...

—C'est toi qui parles ainsi, toi, Madel!

—Oui! moi, qui suis à bout d'énergie... Plus nous allons, plus je sens que notre vie à deux est gâchée. Tu travailles, je le sais, pauvre amlheureux, tu fais ce que tu peux, mais le temps passe et l'on oublie. Au lieu d'être comme tu devrais l'être, tu n'est qu'un obscur coureur de cachets, un mercenaire, dont d'autres signent les oeuvres.

J'espérais que tu serais assez fort pour triompher des difficultés de la vie pour devenir un grand homme quand même...

Fritz, très pâle, les dents serrées, eut un mauvais rire...

—Dis-le donc : tu voudrais être comme les femmes de tous ces riches.

—Et après?... J'ai fait le même rêve que toi. Ne m'en as-tu pas bercé? N'ai-je pas vécu, depuis des mois, dans l'illusion que tu serais célèbre bientôt, que je pourrais être fière de mon mari? Où est le mal d'être par instants, malgré moi, jalouse des compagnes de ceux qui, partis avec toi, n'ont pas végété comme toi... Et tu oublies notre enfant, ce petit être qui grandira sans connaître une seule de ces joies que j'espérais pour lui; oui, je suis orgueilleuse maintenant... trop peut-être... toi tu ne l'es pas assez... C'est étrange! on dirait qu'il y a quelque chose de brisé en toi...

—Oh! comme tu me fais souffrir, Madel! Comme c'est mal! Je ne te reconnais plus... Quel orage a donc passé dans ton coeur? Le lien qui t'unit à moi serait-il si frêle?

Fritz s'était-il donc trompé? N'était-elle pas l'âme simple qu'il avait cru rencontrer, l'épouse courageuse et confiante qu'il avait rêvée?

Était-ce aussi une nature vulgaire, un coeur grossier dans le fond, qui n'avait aimé en lui que les promesses de gloire et de fortune que donnait son talent.

Quoi! elle avait assez déjà de leur existence, toute parfumée pourtant de tendresse!

Quelle influence néfaste subissait-elle? Il était évident que, depuis quelque temps, elle n'était plus la même : son caractère, si doux d'ordinaire et si calme, se modifiait d'étrange façon.

La bonne tante Ryter, hélas! n'était plus là pour la conseiller, pour la guider. Ce n'était pas elle qui eût encouragé pareilles théories, approuvé pareilles révoltes.

La vie commençait cependant à peine pour Madel, et cette vie même, qu'elle avait souhaitée, à côté du mari de son choix, avec la chère joie d'un berceau à ses côtés.

Fritz ne comprenait pas ce changement qui transformait sa femme depuis quelques jours. Mais incontestablement elle devenait plus nerveuse, moins attentive à ses prévenances, moins douce, comme rongée d'un mal sourd qu'elle ne disait pas.

Il s'en était ouvert à Wilhelm.

—Bah!... Laisse-la!... Les femmes sont toutes les mêmes et quand on n'arrive pas à leur servir toute chaude une existence bien mijotée et sans accroc, il arrive un jour où ça ne va plus. Ce n'est pas nouveau. Et, comme pour comble de bonheur tu n'es toi-même qu'un paquet de nerfs, vous en arriverez à vous battre, c'est moi qui te le dis, et ce sera dommage, vraiment!

Il riait de son gros rire.

Fritz ne riait pas, décontenancé, incertain de ce qu'il devait croire, s'en

prenant parfois à lui-même de ce qui arrivait.

—En effet, je lui avais fait partager trop de beaux rêves, trop d'illusions! Elle y croyait et elle souffre de ne pas les voir se réaliser...

Alors il avait de grands coups de colère contre lui-même:

—Elle a raison... Je ne suis qu'un "raté", qu'un talent gâché!...

Mais le moyen de sortir de là?

Son temps était pris presque tout entier par d'ingrates besognes, nécessaires, et, quand il se trouvait libre, libre de travailler un peu à sa guise, enfin, il sentait comme un voile sur son cerveau, sur son inspiration.

Rien ne chantait plus en son coeur.

Il aimait toujours Madel, mais l'amour de Madel ne faisait plus vibrer ainsi qu'autrefois ces notes enthousiastes et qui étaient du talent...

Oh! l'horrible chose que cet éloignement insensible de ces deux coeurs faits cependant pour s'aimer!

Par instants, Fritz ne voulait pas y croire et ses yeux cherchaient les yeux de Madel comme pour lui dire:

—Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? ce n'est pas vrai!...

Mais la jeune femme détournait son regard. Un pli d'amertume marquait son front, contractait sa bouche. On aurait dit qu'elle faisait effort sur elle-même, qu'il y avait des choses qu'elle ne disait pas...

Sans répondre, elle quittait la pièce et s'en allait vers le berceau de son petit Frantz, comme si là seulement elle pouvait trouver un peu de calme et de joie.

\* \* \*

Un soir, alors que Fritz se sentait plus nerveux encore que de coutume, à la suite de déceptions nouvelles, de

soucis d'argent qui le tourmentaient, une traite à payer pour le lendemain et pour laquelle il ne se trouvait pas en mesure, il dit tout à coup à Madel :

—C'est trop fort, au bout du compte! Tu n'as qu'à t'adresser à ta grand'mère... Sommes-nous des parias? Dois-tu être exclue de la famille parce que tu as épousé un musicien? J'en ai gros sur le coeur, à la fin! Depuis que nous sommes mariés, elle n'a pas voulu me voir... Tu ne vas chez elle que les jours de grande fête, par déférence, et toujours sans moi. Tu devrais pourtant bien lui parler, lui expliquer ce qui en est. Il me semble qu'il n'y a pas de quoi la déshonorer de m'avoir pour petit-fils.

Madel le regarda froidement.

—Tu ne comprends donc rien? dit-elle. Si tu ne vas pas voir grand'mère, c'est parce que moi, je ne veux pas que tu y ailles.

Jamais la jeune femme ne lui avait parlé sur ce ton.

Fritz balbutia, stupéfait :

—Que veux-tu dire, Madel? Aurais-tu peur que je sois une gêne... que ma présence soit insupportable ou pénible pour quelqu'un?

—Peut-être!

Il se redressa.

—Comment peut-elle être pénible à cette vieille femme?

Alors Madel répondit :

—Tu le sais bien: ce n'est pas toi qu'elle aurait choisi...

Une pensée, dans un éclair, traversa le cerveau de Fritz, une pensée à laquelle il ne s'était jamais arrêté, celle de Karl, ce cousin qu'autrefois, dans le logement de l'ouvrière, il avait entrevu aux côtés de l'aïeule.

—Aurait-il été amoureux de toi, ce lui-là? demanda-t-il, railleur.

—Et quand cela serait!...

Un silence suivit cette demande et cette réponse.

Fritz venait de sentir, au fond de son coeur, quelque chose qui se déchirait, comme à la suite d'une blessure profonde et douloureuse.

N'était-ce pas un coup, en effet, un coup porté à sa vanité, à sa jalousie naturelle? L'idée que Madel avait pu être le rêve d'un autre homme que lui lui faisait mal.

C'était absurde. Toutes les jeunes filles jolies, ainsi que l'était Madel, devaient fatalement inspirer autour d'elles des affections, des amours même peut-être violents! Qu'importait, puisque c'était lui qu'elle avait choisi, et sans une hésitation.

Elle le regardait dans le fond des yeux, comme si elle avait voulu pénétrer l'effet de ses paroles.

Alors, il l'interrogea, désirant avoir quelques renseignements, quelques détails.

Elle demeura muette, impénétrable, répondant simplement à Fritz :

—Que t'importe, puisque tu sais qu'il m'a toujours été indifférent!

Mais ce jour-là, tandis que Madel était allée à Wolnitz voir sa grand'mère, il fut comme une âme en peine, et, sitôt son retour, la pressa de questions :

—Était-il là? que t'a-t-il dit?

—O le jaloux! le vilain jaloux!...

#### XIV

—Mes amis, mes bons amis! Saluez-moi bien bas, et poussez un hurrah d'honneur pour Wilhelm Klauss!

—Qu'y a-t-il, ami?

—Il y a, Fritz, mon vieux Fritz, mon cher petit Fritz, ne t'en déplaie que ce gros bavard de Wilhelm Klauss,

ici présent, vient de prendre sa revanche, et une revanche éclatante, de certain concours où jadis il n'arriva que mauvais second, derrière le nommé Koepel pareillement présent. Je te l'avais prédit.

Fritz pâlit.

—Oui, mon bon! Pendant que tu te dorlotes dans les délices de ton ménage, tout en te contentant de donner quelques leçons et d'orchestrer pour les camarades, eh bien, moi qui te parles, célibataire endurci, je viens de faire recevoir au Théâtre-Lyrique trois actes de ma façon, qui vont être mis immédiatement en répétition. Ça ne vaut pas le grand Opéra, mais, pour un début, ce n'est pas si mal. Il y a au bout, en cas de succès, quelque chose comme mille florins d'or, et je te répons, moi, du succès.

—Quelle est cette oeuvre? demanda Madel.

—Quelque chose de joyeux, chère madame, et d'un peu fou, mais qui plaira...

—Mes compliments!

—Hein! tu ne t'attendais pas à cela? Wilhelm Klauss, le bon vivant, le pilier de brasserie, n'était pas capable de grand'chose! Il a mis dans le mille pourtant, tout de suite, et ne demande qu'à recommencer. Tu entendras là une musique qui ne sera pas banale, je te jure, et où triompheront mes théories,—rappelle-toi,—au Conservatoire, ces théories qui te faisaient enrager si fort. M'en veux-tu, Fritz, de t'être ainsi passé sur le dos? Dame! moi, je ne suis pas marié. On ne peut pas avoir tous les bonheurs en même temps...

Et tandis que Wilhelm, affairé, s'éloignait, joyeux de sa grande nouvelle, Madel regarda son mari, qui, très

sombre, tordait nerveusement sa moustache.

—Tu vois? fit-elle.

—Oui, je vois, répondit-il simplement, le coeur glacé.

.....

Fritz devenait taciturne maintenant, évitant de parler à sa jeune femme, faisant plus longues ses absences, sans cesse inquiet, sans cesse soucieux.

Vingt fois, il avait essayé de se remettre à l'opéra commencé par lui. Le premier acte était là dans un tiroir, ce premier acte qu'il avait écrit au commencement de son mariage, des pages débordantes de tendresse.

Que de fois il avait échafaudé tout un avenir de fortune et de gloire sur ce début, composé presque d'une traite et que, dans sa chimère, il voyait déjà représenté à la cour dans un triomphal succès.

Comme c'était loin, tout cela! Que de désillusions depuis!

Il avait beau faire: l'inspiration n'était plus la même. Ces phrases de tendresse qui revenaient sous ses doigts lui semblaient banales. Il aurait voulu trouver autre chose, qu'il ne sentait pas. Dans le livret qu'il avait à suivre, après ce début poétique et passionné, il y avait des scènes violentes, douloureuses, auxquelles il s'était attelé souvent et que, chaque fois, il avait jetées au feu, découragé.

Et c'était Wilhelm Klauss qui triomphait avec une oeuvre légère, dont la bonne humeur, le ton alerte et vif décidèrent du succès!

Ce succès suffit à mettre le jeune artiste à la mode, à en faire l'homme du jour, l'homme arrivé, l'homme illustre...

—Fais comme moi, disait-il à Fritz. Dépêche-toi. Ta muse n'est-elle donc plus là pour t'inspirer?

\* \* \*

Non! la muse de Fritz Koepel n'était plus là, du moins celle qu'il aimait tant jadis, et qui lui avait inspiré ses premières oeuvres.

De plus en plus, il se sentait séparé de Madel par quelque chose de mystérieux, d'incompréhensible.

Il avait peur.

Peur de la perdre, sentant qu'elle n'était plus attirée vers lui comme autrefois, même malgré la présence du petit Frantz, ce délicieux bébé qui eût suffi à lui seul à mettre du bonheur dans la maison, à réunir tout le monde autour de son berceau.

Madel, maintenant, s'absentait souvent. Où allait-elle? Chez quels conseillers mauvais? Chez sa grand'mère, peut-être.

La vieille paysanne devait avoir repris sur elle de son ancien ascendant et Fritz était hanté par la pensée de Karl.

Quelle place gardait celui-ci dans le souvenir de sa cousine?...

Par moments, Fritz se posait avec angoisse cette question:

Si Madel lui avait menti, en lui disant que sa tristesse venait de ne pas avoir la vie si belle qu'il lui avait fait espérer? Si, au contraire, elle avait le regret d'une vie plus simple encore, mais plus en rapport avec son origine, avec ses goûts?

Ce paysan n'eût-il pas été le mari qu'il fallait à l'ouvrière?

Fritz ne savait plus que croire, que penser. Dans sa tête ses idées, confusément, se heurtaient.

Et, un jour, un jour qu'il voyait Madel partir pour une de ces courses mystérieuses, fréquentes maintenant, il fit cette chose odieuse, lâche: il la suivit...

Oh! l'angoissant voyage derrière elle, pas à pas, se cachant dans l'ombre pour n'être point vu, maison par maison, l'espionnant dans une suite de courses banales, faites par elle à travers Prague.

Mais, un moment, dans l'encombrement d'une avenue très populeuse, Fritz perdit sa trace.

Où était-elle allée?

Vingt suppositions lui vinrent à l'esprit, l'une pourtant était plus obsédante. Elle devait, encore une fois être partie pour Wolnitz, chez sa grand-mère. C'était là sans doute qu'on lui montait la tête, c'était là qu'habitait oe Karl!

La résolution de Fritz fut prompte: il s'y rendrait, lui aussi.

\* \* \*

Le train qui, en vingt minutes, l'emmenait vers la petite ville n'allait pas assez vite à son gré. Nerveux, inquiet, Fritz regardait machinalement les paysages qui se déroulaient sous ses yeux, la campagne ensoleillée, les champs de culture, avec les paysans courbés sur leur tâche.

Il avait hâte d'être arrivé, de savoir! Quel mauvais génie avait donc jeté une malédiction sur son foyer, sur son bonheur? Par quel sortilège cette délicieuse et douce femme dont il avait fait sa compagne se retirait-elle ainsi de lui, s'éloignait-elle de sa tendresse?

Fritz avait le coeur bien gros... Des larmes s'arrêtaient à sa gorge, l'étouffant; tout son corps, par instants, tremblait, secoué d'un frisson.

Jamais il n'était allé à Wolnitz. Il ne connaissait la vie de grand-mère Brigitte que par ce qu'il en avait entendu dire à Madel... Mais ces indi-

oations lui suffisaient. On ne le connaissait pas et il arriverait à son but: savoir si sa femme était là.

Que ferait-il alors? Que dirait-il?... A quoi bon un éclat? la présence de Madel chez sa grand'mère n'était-elle pas légitime?

Un paysan, près de qui il s'informa, lui montra une petite maison proprete, entourée d'un bout de jardin, à la sortie du village. Près de la porte, un vieux puits dessait sa ruine. Une haie d'aubépine séparait l'habitation de la route, l'entourant presque, et l'on pouvait approcher sans être vu, plonger du regard dans les pièces basses de ce logis bien simple. Sur une fenêtre, quelques pots de fleurs. Trois poules picoraien devant la porte et des linges séchaient sur une corde.

C'était donc là qu'habitait Karl, ce cousin qui aimait Madel; là qu'on parlait d'elle, sans doute, qu'on l'attendait peut-être avec impatience, quand on savait qu'elle pouvait venir.

Fritz se dissimula derrière la haie, prêtant l'oreille. Aucun bruit n'arrivait jusqu'à lui. Il apercevait seulement, par une des fenêtres, la silhouette d'une très vieille femme, courbée sur un baquet de linge; grand'mère Brigitte, probablement.

—Madel n'est pas ici, pensa-t-il, et je n'ai qu'à m'en retourner.

Une grande colère contre lui-même le prenait:

—Suis-je ridicule d'être venu, d'avoir fait ce voyage, d'être jaloux!

Oui! il était jaloux maintenant et ce sentiment mauvais, cauchemar obsédant, tenaillait son coeur.

Jaloux de quoi et de qui, il n'aurait pu le dire! Mais c'était un fait, un fait certain que Mabel n'était plus la même à son égard, et la seule raison plausible, se disait-il, ne pouvait en être que la pensée de quelque autre...

A ce moment, la barrière de bois qui donnait accès à la maison sur le chemin fut poussée. Un jeune homme en vêtement de travail, grand et brun, déposa contre la margelle du puits son sac d'outils et tira un grand verre d'eau fraîche, qu'il but lentement.

Fritz le reconnut: c'était Karl!

Il l'avait entrevu plusieurs fois avant son mariage quand il accompagnait l'aieule chez Madel, mais ses traits étaient plus caractéristiques, son regard plus vif, un beau garçon, ma foi, disant la santé et la force.

Grand'mère Brigitte parut sur le seuil, toute cassée, toute vieille, le visage ravagé par les rides.

—Comme te voilà de retour de bonne heure aujourd'hui, Karl!

—Une besogne pressée à finir ici, grand'mère, avec mes outils de précision. Une fière commande et qui va me rapporter vingt florins. Jamais le travail n'a mieux donné que depuis quelque temps. Une vraie chance!

Et il ajouta tristement:

—La chance de ceux qui n'en ont pas ailleurs.

—Toujours tes idées noires, mon pauvre garçon!

Il reprit sa boîte d'outils, rentra, et la porte se referma. De la maisonnette tranquille où ces deux êtres, côte à côte, travaillaient, aucun bruit ne venait plus aux oreilles de Fritz.

Certainement, Madel n'était pas là. Il s'était trompé et n'avait plus qu'à s'en retourner.

Mais, au moment de repartir, une pensée douloureuse lui vint à l'esprit:

N'était-ce pas le mari qu'il fallait à Madel, ce robuste et brave garçon qui lui aurait donné une existence simple et tranquille, sans ces odieux et continuels soucis du métier d'artiste? Il gagnait bien sa vie; à ses côtés, elle

aurait trouvé le calme d'esprit, le calme du coeur, au lieu de ces incessants orages.

Karl avait l'air de l'aimer profondément et il lui aurait fait la vie heureuse... plus heureuse qu'elle ne l'avait.

Et une immense tristesse envahit le coeur de Fritz, désesparé, incertain, n'ayant plus la foi !

Il marchait comme un homme ivre, vers la gare prochaine. N'était-il pas grand temps de rentrer à Prague ? Il avait de l'ouvrage à fournir, mal payé, mais nécessaire. De tous côtés de petites dettes s'accumulaient. C'était le médecin, le pharmacien, auquel on avait recours sans cesse et qu'il fallait solder.

Depuis quelque temps, Fritz menait une existence lassante, dormant à peine, dinant en hâte, travaillant à d'odieuses besognes une partie de la nuit.

Il venait de perdre un temps précieux à faire cet inutile voyage qu'il n'oserait pas avouer.

Mais puisque sa journée était sacrifiée, il fallait que ce ne fut pas en vain. Où était Madel ? Ce n'était pas du côté de Karl qu'il fallait chercher ; où donc alors !

Rentré à Prague, Fritz marcha longtemps, sans but, à travers la ville. La soirée était douce, un de ces beaux soirs calmes de printemps qui poussent les gens à sortir, et la ville était pleine de monde.

Après une heure de promenade, au hasard, comme il se sentait très fatigué, Fritz arriva au jardin botanique, un délicieux endroit rempli de plantes exotiques. Il voulait s'asseoir là, un moment, parmi les pelouses vertes où des enfants jouaient. Peut-être apaiserait-il sa pensée fiévreuse, calmerait-il un peu ses pauvres nerfs surexcités !

Mais, au moment où il tournait une allée, quelle ne fut pas sa surprise de voir sur un banc de pierre, isolés, Madel, Wilhelm et le vieux Gründwald !

Ils paraissaient causer avec animation. Que voulait dire cette réunion ?

Pourquoi, au fond de ce jardin retiré, cette présence simultanée de Madel et des amis de son mari ? Que pouvait-elle donc avoir à leur dire de si secret !... Était-ce pour des rendez-vous de ce genre, dont un hasard le faisait témoin, que Madel sortait ainsi pendant des heures, maintenant ?

Fritz s'était arrêté stupéfait, décontenancé, n'en pouvant croire ses yeux.

C'était bien Madel pourtant, avec sa jolie taille, son profil régulier, ses cheveux blonds. C'était Gründwald, si vénérable sous ses cheveux blancs, et Wilhelm avec sa bonne figure réjouie.

Celui-là avait l'air absorbé, écoutant en traçant sur le sable des ronds avec sa canne, ce que la jeune femme disait. Madel parlait avec animation. Fritz était trop loin pour entendre. Il hésitait, d'ailleurs, à avancer, risquant trop d'être reconnu.

C'était donc à Wilhelm et à Gründwald qu'elle demandait conseil, près d'eux qu'elle venait s'épancher ; et Wilhelm le bel esprit, le sceptique, l'homme arrivé, pouvait à loisir lui insinuer ses théories, si fausses.

Un moment, Fritz voulut se montrer, crier à Madel sa stupeur de la trouver là, mais il se dit que ce serait faire une scène aussi pénible qu'inutile. Mieux, vaudrait chercher à surprendre la conversation, sans être vu.

En se cachant, derrière de gros arbres, il put approcher un peu ; peut-être arriverait-il à entendre quelques mots.

Mais, à ce moment, Gründwald prit la parole.

C'était donc tout un complot qui se tramait là, un complot contre lui sans doute et entre ces trois êtres, qui étaient ceux qu'il aimait le plus.

Il se dissimula, du mieux qu'il put. Le soir, qui tombait, heureusement, noyait d'ombre les allées du jardin.

Fritz prêta l'oreille et quelques mots arrivèrent jusqu'à lui.

—C'est trop! c'est trop? disait Madel, je suis à bout...

—Courage, mon enfant, répondit Gründwald. Il faut être forte. Nous vous soutiendrons dans la tâche que vous avez entreprise. Si une séparation est nécessaire...

Fritz eut un frisson.

—Il faudra qu'elle ait lieu, acheva le vieillard, il ne faut pas que votre amour pour votre ma'i vous arrête...

Oh! les misérables! Quel drame horrible préparaient-ils? Que leur avait-il donc fait, à cette femme bien-aimée, à cet ami si cher, à ce maître vénéré, pour qu'ils s'unissent ainsi en cachette et prononcent ce mot odieux: une séparation!

Alors, comme il était venu, il s'éloigna, désespéré, souffrant affreusement. Tout son passé, toutes ses chères oeuvres où il avait adoré Madel, composant pour elle des oeuvres si passionnées, lui revenaient à la mémoire, le concours de Vienne, les soirs d'angoisse, l'aveu de Tante Douce qui souriait au fond de son grand fauteuil.

Ah! la douloureuse chose que ce voile à jamais jeté maintenant sur ces souvenirs, que cette amertume qui empoisonnerait désormais sa vie, sa vie sans but, puisqu'il n'était plus rien pour Mabel, puisqu'on l'écartait de lui.

Il rentra à la maison, les cheveux défaits, les yeux hagards.

La vieille femme qui gardait le petit Frantz pendant l'absence de sa

mère s'inquiéta de voir Fritz ainsi et lui demanda :

—Qu'avez-vous? Vous êtes tout pâle!

—Rien! répondit-il sèchement.

Presque au même moment, Madel rentra. Elle trouva Fritz, accablé sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

Elle-même devint très pâle et, au moment de parler, hésita :

—Qu'as-tu? fit-elle enfin.

Son mari releva la tête et la regarda bien en face.

La jeune femme soutint ce regard, un regard douloureux, qui disait éloquentement toute la peine de Fritz.

—J'ai, fit-il, que je sais où tu es allée.

Madel tressaillit.

—J'ai entendu ce que Wilhelm et Gründwald te disaient. Je comprends maintenant pourquoi tu n'es plus la même avec moi. Que s'est-il passé en toi? je n'en sais rien. Il y a un secret que tu me caches et qui empoisonne ma vie: tu ne m'aimes plus.

La jeune femme, un moment, resta interdite, comme si, dans son coeur, un violent combat se livrait, comme si, sur ses lèvres, des mots venaient malgré elle.

Mais elle se raidit, elle redevint maîtresse d'elle-même, et, froidement, répondit à Fritz ces seuls mots :

—Si... mais je ne suis pas heureuse!

.....  
Tout s'était écroulé pour Fritz, avec cet aveu décevant prononcé par Mabel, d'une voix glacée.

A quoi bon vivre alors?

Les idées se brouillaient dans le cerveau du malheureux. Une tache rouge dansait obstinément devant ses yeux. Du sang!... Se tuer... Oui!... c'était peut-être le remède à cette situation atroce si contraire à ce qu'il avait rêvé.

Madel le regardait, impassible.

—Eh bien! fit-elle.

Alors, Fritz, devant cette question qui était pour lui comme une inaction retrouva son sang-froid. Il contempla avec indifférence, à son tour, avec dédain, cette femme qu'il avait tant aimée et qui venait de lui briser ainsi le cœur.

Oui, il y voyait clair maintenant : elle n'était qu'une ambitieuse, et ce n'était pas pour lui qu'elle l'aimait, mais pour la gloire qu'il pouvait avoir. Cette gloire lui manquait, rien ne restait plus de se tendresse.

Sans mot dire, il se leva, referma la porte et alla s'enfermer dans la pièce où il travaillait d'ordinaire, une petite salle étroite, à l'étage au-dessus, et où était le piano de Tante Douce.

Madel l'écouta partir, voulant savoir où il allait et quand elle comprit qu'il était monté dans sa chambre, elle vint s'asseoir près de la fenêtre et ouvrit un livre.

Mais elle ne devait lui prêter qu'une attention bien relative, car, sans cesse, ses grands yeux quittaient les lignes noires, pour aller se perdre, songeurs, vers l'horizon. Tout à coup, elle tendit l'oreille... son front se plissa... sa respiration se fit haletante, comme si une grande émotion l'envahissait.

Et dans le soir qui tombait, elle entendit, venant d'au-dessus d'elle, des accords de musique d'une étrange inspiration, à la fois triste et violente, qui traduisaient sans doute l'état d'âme de Fritz... Il travaillait.

## XV

Cela dura pendant plusieurs semaines... une existence côte à côte, mais silencieuse et séparée, Madel indifférente à Fritz, continuant de vivre à sa guise, s'absentant souvent, lui très

sombre s'enfermant pendant des heures.

Ils vivaient maintenant presque en étrangers.

Jamais ils ne s'étaient reparlé de ce qui les séparait, mais jamais non plus Wilhelm Klauss n'était revenu dans cette maison qu'il fréquentait si assidûment autrefois. Madel, probablement, l'avait prévenu de la grande colère de son mari contre lui.

Gründwald, non plus, n'était pas revenu, et cette étrange attitude du vieux maître peinait Fritz davantage encore.

Même autour du berceau du petit Frantz, le père et la mère évitaient de se trouver ensemble. Les paroles prononcées par eux avaient été trop graves, trop irréparables, pour qu'une intimité fût possible maintenant à nouveau.

D'ailleurs, Fritz était méconnaissable, toujours plongé dans ses pensées.

—Il devient fou! faisaient les gens.

Non, il ne devenait pas fou, mais, tout en accomplissant la besogne quotidienne nécessaire à l'entretien du ménage, il passait ses veilles au travail.

Quelle était cette occupation mystérieuse qui le tenait ainsi, pendant des soirées entières parfois ?

Jamais Madel ne lui avait posé de question. Elle vivait absolument en dehors de lui, comprenant peut-être, mais impassible.

Et un matin, à l'aube, un matin qu'il avait passé la nuit entière enfermé chez lui, à son piano, il entra dans la chambre de sa jeune femme.

Elle était éveillée, songeuse, la tête sur son coude.

—Tu ne dors pas, fit-il rudement.

—Non! je ne dors pas.

Fritz tenait à la main une épaisse

liasse de feuille de musique, et s'approchant du lit dit froidement :

—Mon opéra est terminé.

Madel baissa la tête, sans répondre...

La porte claqua, et, au frais matin, Fritz sortit.

—Maître Gründwald, j'avais promis à l'impératrice une oeuvre de moi; j'ai tenu parole.

Le vieillard le regarda, stupéfait.

—La voici, fit-il...

Quoi! ce n'était donc pas fini de Fritz Koepel?

Gründwald se leva, ouvrit ses bras et, dans l'émotion qui l'étreignait, ne trouva que ces seuls mots :

—Ah! que je suis content, petit, que je suis content!...

Le jeune artiste se tenait devant lui, immobile, très pâle, sans répondre à cette étreinte: quelque chose maintenant le séparait de son vieux maître.

Il était bien changé, les traits tirés, les yeux creusés par trop de veilles...

—Tout est prêt? demanda Gründwald.

—Tout.

—L'orchestration aussi?

—Oui.

—C'est merveilleux. Mais tu n'as pas mis longtemps à achever ton oeuvre...

Puis, le regardant bien en face, il lui dit :

—L'inspiration est donc revenue?

—Oui, maître.

—Qui te l'a rendue?

Fritz murmura, à voix basse :

—La souffrance!...

## XVI

Ce fut un triomphe.

L'oeuvre, sur l'ordre de la Cour, avait été montée à l'Opéra de Vienne, avec les premiers artistes.

—Vous m'avez fait attendre, monsieur Koepel, dit l'Impératrice en souriant, mais je vous pardonne: votre musique est incomparable.

Le public fut enthousiasmé, et il n'y eut qu'une voix pour proclamer le génie du jeune musicien.

Fritz rayonnait. Sa peine s'était un peu endormie au contact de ces émotions nouvelles qui remplissaient sa vie maintenant. Ses efforts avaient enfin leur récompense. Mais Madel n'y avait pas de part...

Pour les longues répétitions que l'oeuvre nécessitait, il avait dû venir habiter la capitale, pendant un grand mois. C'était à peine s'il recevait, de temps en temps, de sa femme un mot laconique, concis, donnant des nouvelles de leur enfant.

Jamais il n'avait revu Wilhelm Klauss.

—Qu'importe! pensait-il. N'ai-je pas mieux ici-bas que l'amitié et que l'amour? J'ai mon art qui me consolera."

Au moment, cependant, où la pièce allait être jouée, il avait demandé à Madel de venir assister à la première. Celle qui avait été l'inspiratrice de ses débuts pouvait-elle ne pas être là? L'oeuvre qui allait être représentée était toute pleine d'elle, avec son début passionné, et la suite du drame douloureux qui s'y déroulait était le reflet du propre drame de la vie de Fritz? N'était-ce pas Madel qui, en le faisant souffrir, lui avait inspiré ses plus belles pages, qui allaient éclater comme autant de longs sanglots?

Le jeune femme ne répondit pas.

—A sa guise! pensa Fritz...

Et il fut seul en ce soir de triomphe.

L'Impératrice, qui assista à cette représentation, le fit venir de nouveau et le complimenta :

—Votre oeuvre est sublime, monsieur Koepel, et il me semble que c'est justement parce qu'elle est profondément humaine... on dirait presque qu'elle est vécue...

Après la chute du rideau, la foule en délire réclama l'auteur, mais les artistes le cherchèrent en vain pour l'amener sur la scène.

Fritz s'était enfermé dans un cabinet obscur, à l'écart et là, tout seul, pleurait...

Oh! l'horrible rançon qu'exigeait la gloire! Celle qui s'ouvrait devant lui n'était faite qu'en mettant son coeur en lambeaux. Son bonheur en était le prix. Oui, Gründwald avait raison quand il disait qu'un artiste devait souffrir, souffrir beaucoup, pour donner sa mesure, quand il disait que l'art demandait cet apprentissage douloureux...

La foule peu à peu s'écoula, enthousiaste de l'oeuvre qui allait révolutionner l'art musical; les lumières du théâtre s'éteignirent, et les acteurs, brisés par l'effort qu'ils avaient fait ce soir-là, redescendirent, un à un.

Une voix appelait par les couloirs déserts :

—Monsieur Koepel! Monsieur Koepel!

Fritz sortit le dernier, les yeux rouges.

Il vit accourir vers lui le concierge du théâtre.

Cet homme, qui tenait une lettre à la main, balbutia :

—Vous voilà, enfin! Je croyais que je ne vous trouverais jamais et on avait apporté cette lettre, avec ordre de vous la remettre, coûte que coûte. C'est pressé.

Fritz jeta machinalement les yeux sur le pli.

Il tressaillit, venait de reconnaître l'écriture de Madel.

Une immense angoisse l'étreignait.

En hâte, il descendit et, à la pâle clarté d'un réverbère lut ces quelques mots :

“Viens immédiatement. J'ai à te parler.

“MADEL.”

Quoi! Madel était à Vienne! La lettre portait l'adresse d'un hôtel, tout proche du théâtre.

Elle était donc venue, elle aussi, assister à cette première... sans le lui dire, sans vouloir être vue de lui, comme autrefois au Concours.

Ne lui était-elle pas complètement étrangère?

Mais Fritz se sentait indifférent maintenant. Tout était à jamais fini entre eux, et il eut même cette pensée amère :

—Aujourd'hui que je suis célèbre, que je vais être riche à mon tour, elle est capable de vouloir revenir à moi.

Il haussa les épaules.

Pourtant, pouvait-il refuser d'aller la trouver, comme elle le lui demandait, avec instance!

Peut-être était-elle malade!

Il pressa le pas...

Dans l'hôtel il y avait tout un va-et-vient occasionné par la première de l'Opéra. Des gens en grande toilette, en uniformes chamarrés, soupaient par petites tables dans un grand salon.

Sur le passage de Fritz, ils se retournaient, se le montrant du doigt:

—C'est l'auteur, le musicien merveilleux de ce chef-d'oeuvre.

Mais Fritz ne les regardait pas, préoccupé.

Des domestiques, obséquieux, le conduisirent... Madel, lui disaient-ils, était arrivée depuis deux jours.

Au moment d'entrer, comme il allait frapper à la porte, une femme de chambre le prévint :

— Cette dame est souffrante.

Le coeur de Fritz se serra.

C'était donc pour cette raison qu'on l'avait fait demander, en hâte.

Sans bruit, il ouvrit la porte.

Sur un canapé, dans le pénombre de la pièce éclairée seulement d'une lampe à demi baissée, Madel était étendue, très pâle, comme en proie à une émotion violente.

Fritz allait approcher d'elle, inquiet, quand, tout à coup, il s'arrêta, saisi :

Gründwald et Wilhelm Klauss se tenaient debout, à côté du canapé.

La jeune femme comprit l'hésitation de son mari et d'une voix douce murmura :

— Ecoute-moi, je t'en supplie...

Sa voix tremblait.

Fritz restait impassible.

— Je veux te dire... le gros secret... qui m'étouffe. Il faut que tu saches... que, par une minute... entends-tu, pas une... je n'ai cessé de t'aimer...

“ Je t'ai menti, Fritz, menti depuis des mois. Tu as cru que ta seule tendresse ne suffisait plus à mon bonheur ! Oui, j'ai tout mis en oeuvre pour te le faire croire, j'ai joué un rôle, un rôle épouvantable, qui te brisait le coeur. Mais il le fallait !... Il le fallait pour toi, pour ta carrière, pour ton art...”

“ Tu avais raison de dire que le bonheur ne favorisait pas le talent ; non, mon pauvre bien-aimé, ce n'est pas le bonheur qui fait le génie, c'est la souffrance. Je l'ai compris et alors, j'ai eu cet horrible courage : je t'ai fait souffrir.

“ Oh ! pardonne-moi... Cela m'a bien fait du mal, à moi, si tu savais. Cela m'a brisée... Mais qu'importe ! il te fallait la gloire. Cette gloire est

un peu mon oeuvre, maintenant, n'est-ce pas ? et je suis contente.

“ C'est affreux, vois-tu, de faire souffrir... l'être qui est ce qu'on adore el plus au monde ! Bien souvent, j'ai hésité, luttant contre moi-même, à bout de forces, avec des envies de tout te dire.

— Comme il a fallu que tu m'aimes !

— Tends la main à ceux qui sont là ; ils ont été les pieux complices de mon mensonge. Ce sont eux qui, à mes heures de défaillance, quand je ne me sentais plus la force de te torturer le coeur, pauvre bien-aimé, m'ont encouragé en me montrant le but à atteindre.

“ Pour que tu puisses devenir ce grand homme que tu es aujourd'hui, ils ont, par affection pour toi, fait semblant de jouer, à mes côtés, un rôle odieux de mauvais conseillers, de faux amis, et ils se sont retirés de ta vie. Mais il le fallait, Fritz, il fallait déchirer ton coeur pour le faire chanter.

“ Je l'ai senti, vois-tu, ce soir-là, où tu me demandais d'aller à Wolnitz voir grand'mère et où je t'ai parlé de Karl qui m'avait aimé. Alors, je t'ai vu pâlir, pauvre cher jaloux... Je l'ai senti, quand tu m'as reproché ces phrases que tu avais surprises, dans le parc, sur la bouche de Gründwald et de Wilhelm...”

“ Le soir de ces deux jours-là, tu t'es mis au travail, souviens-toi, au vrai travail, et tu as composé des choses sublimes que, cachée à mon tour, j'ai entendues.

“ N'était-ce pas ainsi que tu avais triomphé à Vienne pour la première fois, triomphé parce qu'il y avait de la tempête dans ton coeur !

“ C'était là la pierre de touche de ton génie, torturer un peu ce coeur qui laissait endormir sa muse et que la vie alors enlisait.

“ Ne m'en veux pas! et dis-moi bien, mon Fritz, que je n'ai jamais cessé de t'adorer.”

—Alons, vieille bête, fit Wilhelm, pleurant à moitié, embrasse-la, elle l'a bien gagné. Quant à nous, il a fallu que nous t'aimions joliment pour accepter ainsi de nous faire détester de toi.

Fritz était à genoux près de Madel, couvrant ses mains de baisers.

Une joie immense l'envahissait. C'était pour lui le retour au bonheur, le renouveau sans nuages jamais maintenant, dans un inaltérable tendresse.

Il avait trouvé dans la vie la vraie compagne qu'il lui fallait, celle avec qui il était sûr d'être un grand artiste.

Et pourtant, ce n'était qu'une humble femme, une ouvrière, mais elle l'aimait et le coeur des épouses a tous les héroïsmes.

—Pardon, ma bien-aimée, pardon d'avoir ainsi douté de toi... et, du fond de l'âme, merci... Je te dois tout.

Gründwald s'essuyait les yeux.

—Oui, petit, tu lui dois tout.

—Vous aussi, maître, vous étiez du complot...

—Mais nous en étions tous, Fritz, nous qui t'aimions. Il le fallait pour ta gloire, et pour l'art qui ne devait pas être privé de ton génie...

—Cette gloire coûte bien cher maître!

—Je te l'ai dit un jour, rappelle-toi. Je t'ai dit le prix qu'elle demandait. Mais je ne pensais pas alors qu'il pût y avoir une femme assez noble, assez grande, assez aimante pour un pareil sacrifice... Bénis Dieu de l'avoir rencontrée, garde ta foi et va ton chemin.

FIN

DANS NOTRE NUMERO DE MARS NOUS PUBLIERONS

UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre

“LA BELLE PAIMPOLAISE”

PAR

JEAN DE KERLECQ

C'est un très joli roman que vous lirez avec intérêt

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO

## LES DANGERS DES SCIENCES OCCULTES

Depuis la guerre, toute la séquelle des sciences occultes est redevenue en grand honneur. Assoiffés de mysticisme, les peuples, au lieu d'élever leurs prières vers Dieu et de chercher dans sa contemplation les seules joies véritables que peut donner la vie, s'évertuent à percer les mystères de l'au-delà et, tourmentés par le doute, veulent arracher aux morts leurs secrets. Nous ne parlerons de toutes ces sciences qu'au simple point de vue documentaire, la magie, l'alchimie, la nécromanie, l'hynotisme, lui-même étant autant de choses justement réprouvées par notre sainte religion.

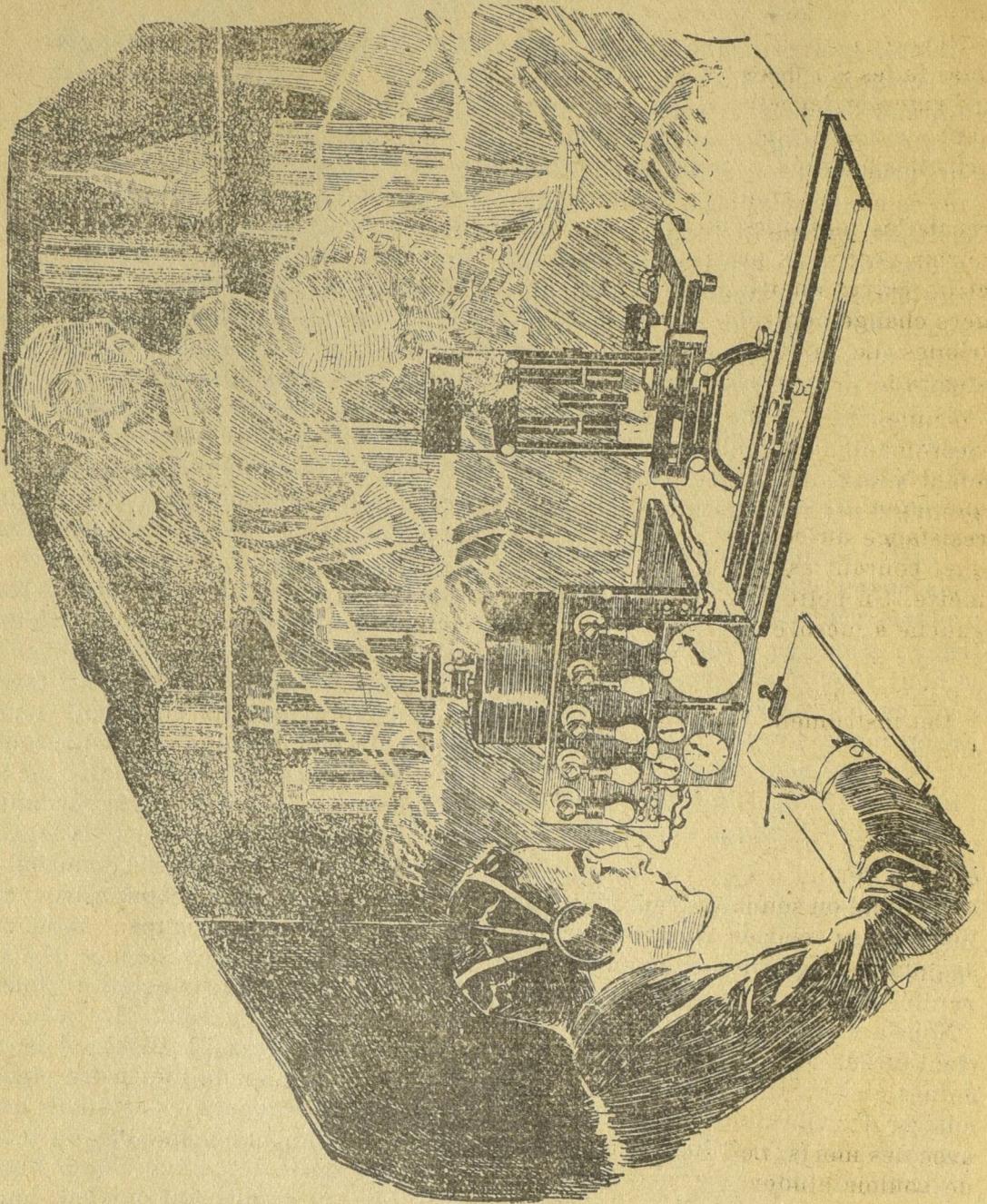
C'est en Angleterre et aux Etats-Unis surtout que la science, la science profane, veut démontrer par l'occultisme l'existence d'une vie au-delà de la mort et enregistrer les mots et les pensées des esprits désincarnés. La raison humaine veut se convaincre, par des méthodes scientifiques, de l'immortalité de l'âme que proclame la religion catholique depuis son établissement.

Contentons-nous de reproduire les prétentions des savants qui répandent maintenant dans le monde entier l'insanité de leurs fausses doctrines : "Nous avons des instruments qui peuvent mesurer la chaleur des plus lointaines étoiles. Un appareil peut enregistrer des vibrations de lumières imperceptibles à l'oeil humain. D'autres instruments encore enregistrent des vibrations auxquelles l'oreille humaine est sourde ainsi que tous les autres

sens. Comment les esprits manifesteront-ils leur présence au moyen de ces instruments ?

Le moment est bien choisi pour le savoir. plusieurs savants intéressés dans les recherches psychiques, ayant promis de communiquer avec leurs amis après leur mort. De ce nombre, mentionnons le professeur William James, professeur à l'Université de Harvard, et écrivain célèbre; James Hyslop, des Etats-Unis aussi; le professeur H. Meyers, d'Angleterre et autres.

C'est à l'Institut psychique américain que les savants vivants tenteront de communiquer avec leurs confrères décédés. La plupart des personnes versées dans l'occultisme croient que les communications avec les morts viennent surtout de ceux qui viennent de trépasser et qui se trouvent ainsi rapprochés du corps qui enfermait leur esprit de leur vivant. Ainsi pensent William James, Maurice Maeterlinck, Conan Doyle et autres. Il est reconnu que ceux qui sont sortis depuis longtemps de leur dépouille mortelle éprouvent de la difficulté à retrouver les expressions terrestres. Maeterlinck prétend que la conscience désincarnée n'existe que quelques jours seulement après la mort. Il y a pour cette raison dans l'Institut ci-haut nommé une chapelle mortuaire dans laquelle sont exposés les cercueils des personnes qui ont manifesté de leur vivant le désir de communiquer avec ceux de leurs amis qui doivent leur survivre.



Le laboratoire principal contient au-delà de cent instruments hautement perfectionnés pour l'enregistrement des communications venant des esprits et pour les épreuves psychiques faites sur des sujets animés. Notre vignette représente un savant devant ses appareils, évocateurs d'esprits désincarnés.

Au centre se trouve la machine qui reçoit les messages des esprits. Un miroir perçoit la présence de l'esprit et un galvanomètre intercepte les légers changements des courants électriques. Le sujet est atteint par deux électrodes et un courant est établi dans tout le corps grâce à une série de batteries sèches. Ce courant est varié à discrétion. Si le sujet éprouve quelque émotion, le corps offre ainsi une résistance au courant électrique, lequel courant est indiqué au galvanomètre. Un petit miroir va de droite à gauche à mesure que varie le courant et calcule la densité de l'émotion subie par le sujet.

Cet instrument n'est pas tout à fait nouveau, ayant déjà été employé dans le passé par les autorités de la police pour enregistrer les émotions du prévenu arrêté pour crime, émotions qu'il éprouve quand il est interrogé sur sa culpabilité ou son innocence. Un questionnaire spécial est soumis au sujet de la même façon, dans les recherches psychiques.

Et c'est avec une centaine d'instruments de ce genre que les savants occultistes veulent nous donner à croire que leurs sujets se sont entretenus avec des morts. Le croyant aurait tort de vouloir étudier à fond ces questions. Qu'il se contente de vivre saintement et de penser que ses parents ou amis morts reposent dans le sein d'Abraham, peu soucieux de venir in-

quiéter la tranquillité d'âme et d'esprit des vivants.

— 0 —

## LE GESTE AGAÇANT

Un jour, M. Saint-Saëns, le célèbre compositeur de musique, bavardait sur les grands boulevards de Paris avec quelques-uns de ses nombreux admirateurs.

— Je n'aime guère me promener dans Paris, disait-il, j'y suis trop connu. Ce sont continuellement des "Bonjour M. Saint-Saëns, bonjour maître" et des saluts auxquels il faut répondre.

A la vérité le génial compositeur se découvre rarement. Ce n'est pas par manque de courtoisie, mais ce geste l'horripile.

Un jour qu'il avait à demander un renseignement à la préfecture de la Seine, il resta coiffé en s'adressant à un vieil employé.

— Je vais vous satisfaire, dit l'employé, mais ôtez votre chapeau.

Saint-Saëns fit mine de n'avoir pas entendu.

— Veuillez vous découvrir, dit de nouveau le gratte-papier.

— Je suis M. Saint-Saëns, dit fièrement le musicien qui commençait à se fâcher, espérant couper court à une insistance qui le choquait.

Alors le bon rond-de-cuir se levant lui dit d'un air très poli :

— Oh! maître, quel honneur pour nous! J'adore votre musique. Eh bien! Monsieur Saint-Saëns, veuillez m'excuser si je vous demande d'ôter votre chapeau.

Le maître, vaincu, éclata de rire et se rendit de bonne grâce à la demande si pressante et si simple du vieil employé.

## QUI N'A PAS SON "VIOLON D'INGRES" ?

Le violon d'Ingres n'est plus simplement un symbole: il existe; et les visiteurs qui se pressent en foule en ce moment à l'exposition des chefs-d'oeuvre du grand peintre montalbanaï, organisée au profit des mutilés de la face, peuvent le contempler à loisir.

Les organisateurs, en effet, ont eu l'idée ingénieuse d'exposer, parmi les tableaux et les dessins, le violon avec lequel l'artiste se délassait de ses travaux de peintre en jouant quelque sonate de Beethoven ou de Mozart. Sans doute, c'est un violon pareil à tous les violons, mais c'est le violon d'Ingres. Et, telle est la force d'une formule que chacun s'arrête pour contempler l'instrument.

Or, vous savez ce qu'on entend par cette locution: "le violon d'Ingres" ? Quand on dit d'une personne qu'elle a "son violon d'Ingres", cela signifie qu'en dehors de sa profession, cette personne exerce, pour le plaisir, en amateur, un art ou un métier dont elle se glorifie volontiers. Cette expression vient de ce que le célèbre artiste dont tout Paris admire l'oeuvre en ce moment, se plaisait à jouer du violon et se montrait plus fier de ses talents d'instrumentiste que de ses triomphes de peintre.

C'est là un sentiment d'amour-propre qui se rencontre chez tous ceux qui pratiquent un métier ou un art pour le plaisir ou pour le délassement de leur esprit ou de leur corps.

Le "violon d'Ingres" est un travers de tous les temps; il existait avant la

formule; mais jamais il ne fut aussi commun qu'en ces temps-ci. Qui n'a pas aujourd'hui son "violon d'Ingres". Tout le monde fait de la peinture, tout le monde chante ou gratte de quelque instrument; tout le monde joue la comédie. Quant à la littérature, c'est le "violon d'Ingres" universel.

\* \* \*

Ce serait un curieux livre que l'histoire du "violon d'Ingres". On y verrait le Roi-Soleil, en danseur de ballets; Louis XVI, le roi-serrurier, à sa forge ou à son étai, martelant, boullonnant, taraudant; Louis-Philippe, le roi-citoyen, donnant des leçons de mathématiques aux petits écoliers d'Helvétie. On y verrait Pierre-le-Grand charpentant aux chantiers de Saardam, on y verrait le Grand Condé jardinant aux parterres de Vincennes.

L'histoire du "violon d'Ingres" éclairerait souvent d'une lumière exacte et précise la physionomie morale des gens illustres.

On n'est pas toujours maître de choisir la profession dont on vit; au contraire, on est toujours libre de choisir l'art ou le métier dont on se récréé. Le choix du "violon d'Ingres" est, au premier chef, un acte de volonté personnelle; et c'est sur ces actes-là qu'il faut fixer la psychologie de chacun.

Cherchez bien: chez tout être intelligent et actif, vous trouverez le "violon d'Ingres".

Jean-Jacques Rousseau se reposait de la philosophie en écrivant de la musique; Rossini se reposait de la musique en faisant de la cuisine; Victor Hugo, las d'avoir fait des vers, dessinait des ruines gothiques; Gustave Doré, las de tenir le crayon, prenait, comme Ingres, son violon, dont il jouait... fort mal.

Il semblerait que le "violon d'Ingres" dût être commun chez les hommes d'affaires, chez les industriels qu'un labeur absorbant et sans joie retient tout le jour au bureau ou à l'atelier.

Au contraire, c'est dans le monde des artistes qu'il est le plus en honneur.

Presque tous nos comédiens ont un art second qu'ils cultivent avec passion:

On sait que Sarah Bernhardt, notamment, a fait de la sculpture avec talent. Les musiciens, les chanteurs cultivent volontiers la profession agricole: Van Dyck, le célèbre ténor fait de l'élevage; Paderewski, le grand pianiste, est aviculteur. Mais sait-on que Charlot, le roi du cinéma, est pianiste et violoniste excellent, et que Kobelik, le plus fameux des violonistes, se glorifie plus de ses talents de joueur d'échecs que de maëstria de virtuose?

Le "violon d'Ingres" est une passion impérieuse à laquelle personne ne peut se vanter d'échapper, et la garde qui veille au seuil des palais n'en défend pas les rois. Tous les souverains, toutes les souveraines ont leur "violon d'Ingres".

La reine Wilhelmine de Hollande charme ses loisirs en illustrant une édition des "Mille et une Nuits". La reine d'Espagne peint des oiseaux et

des fleurs. La Reine des Belges joue du violon.

Le Kaiser avait dix "violons d'Ingres": tout un orchestre. Il était peintre, historien, orateur, critique d'art, auteur dramatique, compositeur de musique... Il n'est plus guère que bûcheron.

Le roi d'Angleterre est collectionneur de timbres-poste; le roi d'Italie est numismate. Sa femme, la reine Hélène, est peintre et poète.

Quant à l'infortuné tsar Nicolas, c'était, dit-on, un parfait laboureur.

Arrêtons-là cette revue des "violons d'Ingres". Elle nous entraînerait trop loin. Le "violon d'Ingres" est partout. Quiconque le raille chez le voisin, en joue souvent pour son compte.

Au surplus, le "violon d'Ingres" n'est point que le mobile de mesquines vanités. Il a son utilité morale: il distrait l'artiste, l'écrivain, l'homme d'Etat, le travailleur de tout ordre, de sa besogne quotidienne; il est l'oasis, il est le repos. Qui sait si Ingres eût dessiné et peint avec cette admirable sérénité qui se dégage de son oeuvre, s'il n'avait eu son violon pour apaiser ses nerfs?

N'accablons donc pas trop ceux qui tirent vanité de leurs petits talents d'amateur; et soyons indulgents pour les "violons d'Ingres" d'autrui, si nous voulons qu'on le soit pour le nôtre.

Ernest LAUT.

—o—

La politique est souvent le partage de ceux qui ont manqué leur vocation.

La mort est la couronne des infortunés et le tombeau des souffrances humaines.

## UN ORI D'ALARME

L'emploi des huiles lourdes à la place du charbon se généralise de plus en plus sur les bateaux. Les avantages de ce combustible sont si grands que les armateurs n'hésitent plus à transformer la machinerie de bateaux déjà très vieux.

Tant que l'on ne regarde pas la question de propreté et d'économie, c'est parfait; mais il est maintenant prouvé par des constatations officielles, faites par le gouvernement anglais, que ce procédé est un grave danger pour les oiseaux de mer et les poissons.

D'après ces constatations, l'emploi de ces huiles comme combustible produit des effets désastreux tant sur les oiseaux aquatiques que sur les poissons de mer et les mollusques qui vivent attachés aux rochers de la mer à de faibles profondeurs.

L'attention du gouvernement anglais avait été éveillée par le fait suivant:

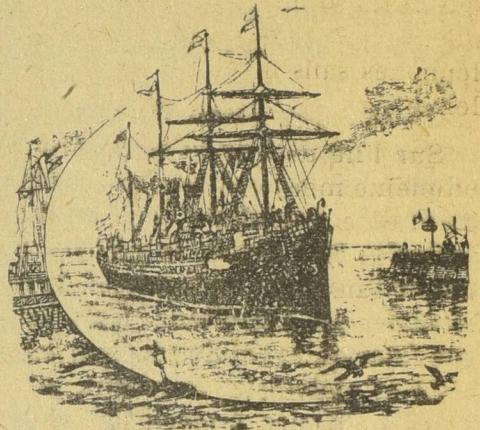
Depuis l'introduction de ces huiles lourdes comme combustible à bord des bateaux, de nombreux milliers de pingouins, de mouettes et autres oiseaux de mer ont été trouvés morts sur les côtes de l'état de "Yorkshire". L'examen de ces oiseaux morts a montré que les plumes de ces oiseaux étaient couvertes d'une épaisse couche de cette huile qui recouvre la surface de l'eau près des côtes, et que, par suite, ces oiseaux ne peuvent plus voler, ni plonger pour chercher leur nourriture.

La même commission d'études a aussi constaté le fait que des millions d'huitres et autres crustacés ont été détruits par ces huiles le long des mêmes côtes.

On peut facilement se faire une idée du danger provenant de l'emploi de ce nouveau genre de chauffage des bateaux, quand on se reporte aux études faites en 1889 par feu "Lord Rayleigh" sur ce sujet.

Dans son rapport très documenté, "Lord Rayleigh" a démontré et prouvé qu'il suffirait de 500,000 tonnes d'huile pour recouvrir uniformément la surface entière de toutes les mers et océans du globe.

Devant ce fléau d'un nouveau genre qui menace de détruire tous les poissons de mer, et, par suite, de supprimer une des principales sources de la nourriture nécessaire au monde, que vont faire les gouvernements?



L'on fait à chaque instant des conférences entre nations pour régler un tas de questions, il est grand temps que les gouvernements interviennent pour essayer de parer à ce fléau. C'est une question de vie ou de mort pour l'humanité, car par quel aliment remplacera-t-on jamais tout le poisson que la mer nous fournit, puisque, en dépit de la production intense des pays nouveaux, et en particulier de notre "Grand Ouest", l'on n'arrive pas à produire assez sur terre pour empêcher les famines qui désolent chaque année quelque nouvelle contrée.

## Le téléphone et le phonographe sans fils

Depuis plusieurs années on parlait beaucoup de téléphone sans fil et l'on se demandait s'il deviendrait un jour pratique. Aujourd'hui c'est un fait acquis, le téléphone sans fil n'est plus seulement un jouet d'amateurs, on n'en est plus aux expériences de laboratoire, il est entré dans le domaine de la réalité et sera bientôt une nécessité.

Avant de considérer les avantages qui résulteront de son emploi fréquent, voici quelques exemples de téléphones sans fil fonctionnant actuellement.

Sur l'île de "San Catalina", située en pleine mer, à plus de trente milles de la côte, en face de San Pedro, se trouve installée une station de téléphone sans fil. Si l'on veut communiquer avec une personne habitant l'île et ayant le téléphone chez elle, l'on n'a qu'à demander de chez soi à communiquer "longue distance" avec cette personne en indiquant qu'elle habite l'île de "San Catalina". Quand l'on a obtenu la communication voici ce qui s'est passé: La voix arrivée à la station sans fil de "Pebbly Beach", l'employé a mis le fil en contact avec l'appareil sans fil, et, de là, la voix a été transportée par les ondes électriques jusqu'à la station sans fil établie sur l'île. La personne à qui l'on a demandé à parler est en communication, par le téléphone ordinaire, avec cette station.

Plusieurs des avions des Etats-Unis sont munis du téléphone sans fil

et sont ainsi capables de parler avec les personnes qui sont à terre.

Le téléphone sans fil a un grand avantage sur le télégraphe sans fil, car, pour ce dernier, on est obligé de se servir du langage conventionnel par "points et traits", ce qui nécessite l'emploi d'opérateurs très compétents tant pour l'envoi que pour la réception des dépêches; de plus, la communication est très lente.

Jusqu'ici un seul bateau de commerce possède un appareil de téléphonie sans fil, c'est le "Gloucester" qui fait un service entre Norfolk, Va., et Boston. Ce bateau est en communication constante avec la Western Electric Co qui possède une station de téléphonie sans fil à Deal Beach N. J.

Si le téléphone sans fil a mis plusieurs années pour devenir pratique, il n'en est pas ainsi du phonographe sans fil; celui-ci, profitant des expériences qui ont précédé l'établissement du téléphone sans fil, a marché à pas de géant, et, en quelques mois à peine, il est entré dans le domaine pratique.

Nombreuses sont les personnes qui ont déjà dansé au son de la musique jouée par un orchestre situé à une très grande distance, qui ont écouté des concerts ou entendu des discours par le phonographe sans fil.

Aujourd'hui l'on peut installer chez soi une machine qui a toutes les apparences extérieures d'un phonographe. Cette machine appelée "receveur" coûte actuellement moins de cent piastres, et, après quelques heures de

pratique, l'on peut, par son intermédiaire, écouter toutes les conversations et les airs de musique qui passent dans l'air. Tout le monde peut se servir de cet appareil, il est très simple.

Mais si l'on veut parler soi-même à quelqu'un ou envoyer dans les airs des chansons ou des discours, il faut posséder un autre appareil spécial; celui-ci demande un peu plus de pratique pour arriver à un résultat parfait.

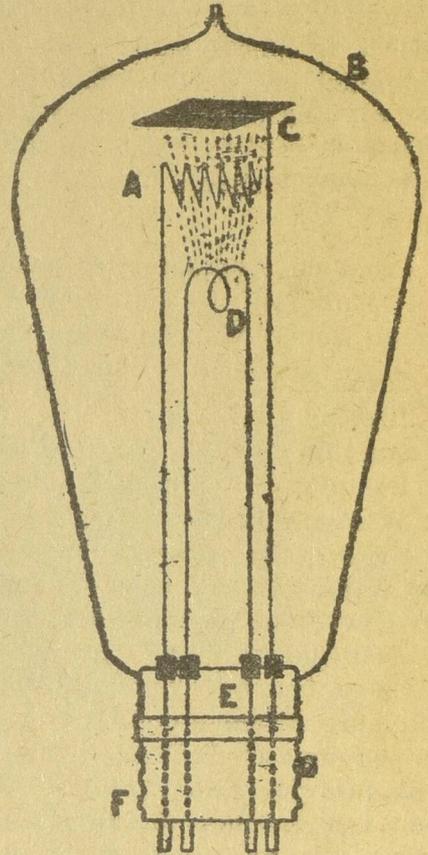
L'emploi de l'appareil receveur est le plus intéressant, et, d'ici peu, nombreuses seront les personnes qui en auront un à domicile, car plusieurs des grandes compagnies électriques, dans différents grands centres, envoient à des heures fixes des concerts dans les airs, et il suffit d'avoir cet appareil pour les entendre.

Dans un avenir très prochain, quelques mois, un an au plus, l'homme d'affaires pourra s'absenter facilement de son bureau, car les trains, les camps, les bateaux, les avions et les domiciles privés posséderont tous des téléphones sans fil. Dès lors si son associé ou son gérant a besoin de communiquer avec lui il pourra toujours entrer en communication avec lui par le téléphone sans fil.

Quand au phonographe sans fil, il n'aura ni table tournante ni disques, il aura simplement l'appareil receveur. Suivant la musique que l'on désirera, on n'aura qu'à mettre l'aiguille sur le chiffre qui indique la longueur d'un cadran spécial, qui y est attaché, sur le chiffre qui indique la longueur d'ondes spéciales à chaque genre de musique. Cette longueur d'ondes est indiquée sur un petit livre fourni par la maison qui transmet les airs de musique à travers l'espace.

D'ici un an ou deux l'on pourra parler avec le téléphone sans fil avec les personnes habitant en Europe.

Plusieurs compagnies fabriquent actuellement des appareils de phonographes sans fil. La plus importante est probablement la "Western Elec-



*Tube Audion, grâce auquel la téléphonie sans fil est devenue possible. Diagramme du modèle vertical.*

- A.—Fil métallique en spirale qui sert à rectifier les oscillations qui frappent la plaque supérieure.
- B.—Ampoule dans laquelle le vide est aussi parfait que possible.
- C.—Plaque sensible qui sert à absorber l'énergie produite par le filament lorsqu'elle est trop forte.
- D.—Filament qui émet des électrons lorsqu'il est chauffé par une batterie.
- E.—Supports de verre, au travers desquels sont passés et scellés les fils.
- F.—Douille.

tric Co" qui, au moyen de ses appareils sans fil, est arrivée à faire entendre en Amérique des morceaux de musique joués à Paris, à San-Francisco et à Honolulu. Toutes ces compagnies ont une station par laquelle elles envoient continuellement dans les airs des airs de musique variés, depuis l'opéra jusqu'à la polka, la valse, le fox trot et le jazz.

Actuellement la plupart des vaisseaux de guerre des grands transatlantiques sont munis d'appareils de téléphones sans fil.

—o—

### LA LANGUE FRANÇAISE, LANGUE DIPLOMATIQUE

Jusqu'au moment du traité de Versailles, la langue française était la langue diplomatique, mais les anglais et les américains ont réussi à imposer la langue anglaise pour la rédaction du traité de Versailles. De nombreuses protestations se sont élevées contre ce changement dans les traditions, en raison principalement de la clarté et de la précision de la langue française.

Voici d'après les déclarations du savant professeur suédois, Alfred Mohn, dans un discours prononcé à Stockholm et intitulé : " Pour la langue française", les raisons de cette prééminence ou si l'on veut, de ce monopole dont jouissait, hier encore, le français, non point en vertu de la raison du plus fort, mais de la raison du meilleur.

"Il le devait, ce privilège, dit-il, non à des causes extérieures et matérielles, lesquelles ne constituent que des droits toujours contestables et révocables, mais à une raison d'ordre spirituel, qui est le génie civilisateur

de la France, et surtout, à ses vertus propres, à son mérite intrinsèque, à ses caractères essentiels et distinctifs.

"Quelles sont les qualités qui peuvent conférer à une langue les titres requis pour le rôle que l'histoire dévolut au français, les qualités qui le rendent apte à servir de langue des relations internationales?

"Il me semble bien que ce sont avant tout la précision et la clarté, c'est-à-dire celles-là même qui, de l'aveu de tous, distinguent le français, qui le mettent hors de pair.

"On ne devrait jamais, me disait au cours de la grande guerre un homme d'Etat d'un pays neutre, on ne devrait jamais arrêter la teneur d'un document diplomatique avant d'en avoir eue la traduction française, car celle-ci seule met en lumière les "imperfections de l'original."

"...Voilà pourquoi on hésite à croire que le partage imposé au français par le traité de Versailles crée un précédent décisif.

"Il est évident, en effet, que les raisons qui établirent jadis, dans le domaine des relations internationales, un privilège en faveur de cette langue subsistent tout entières, et subsisteront aussi longtemps que les peuples auront besoin, pour exprimer leurs obligations réciproques et leurs droits mutuels, de formules nettes et bien frappées."

A l'heure où cette précellence traditionnelle de notre langue est contestée et rejetée par les deux nations qui furent l'une notre grande alliée, l'autre notre grande associée de la guerre, on n'aura point, je pense, lu sans y prendre plaisir cette vive et brillante défense présentée pour elle par le Suédois Alf. Mohn, lequel, on l'a vu, l'emploie pour son compte avec

une élégance et une sûreté parfaite. Et encore n'est-ce là qu'un des côtés de la "question du français", que M. Mohn examine sous toutes ses faces, et toujours pour en arriver à cette même conclusion que la connaissance de la langue française s'impose plus que jamais et l'on va savoir, par le début même de la conférence, dans quel esprit il a entrepris et prononcé son éloquent plaidoyer :

"Mesdames, messieurs, je viens plaider une cause. Mais cette cause n'est pas celle que vous pensez peut-être. Les intérêts dont je voudrais prendre ici la défense, en parlant "pour la langue française", ne sont nullement, en premier lieu, ceux de l'idiome que votre société (l'Alliance française de Stockholm et d'Upsal) s'est donné pour tâche de propager dans le monde, mais bien nos propres intérêts à tous, sans distinction de nationalité".

Pourquoi il faut, d'après le conférencier suédois, que le français soit compris, bien connu et parlé, il me semble qu'il n'est pas inutile de le dire, tant les raisons qu'il avance à l'appui de cette affirmation sont à l'honneur du génie de notre langue, donc du génie de notre nation.

—o—

### L'EMPLOYÉ GAFFEUR

Dans les grands magasins de New-York et des autres villes américaines, il existe une espèce d'employé que l'on ne connaît pas au Canada. On l'appelle le "Mistake Clerk", l'employé gaffeur, c'est le bouc émissaire.

Dès qu'une cliente a à se plaindre de quoi que ce soit, (et nombre de

clientes ont toujours à se plaindre de quelque chose) on la conduit auprès du chef du rayon où elle a fait ses achats. Celui-ci commence par se fâcher contre l'employé qui a dû commettre l'erreur qui motive la plainte, puis il fait appeler le commis gaffeur, qui arrive en simulant une grande crainte.

Monsieur, lui dit le chef, voilà encore une faute commise par vous, en voilà assez. Vous ne commettez que des erreurs, mais cette fois-ci vous en avez fait une qui dépasse toute mesure; vous passerez à la caisse, vous êtes renvoyé.

Le malheureux balbutie quelques mots d'excuse, jette un regard suppliant à la dame et s'en va. Presque toujours la colère de la cliente tombe immédiatement, et elle intercède auprès du chef, le suppliant de ne pas sévir contre le pauvre commis. Le chef ne demande pas mieux que de céder à une prière aussi généreuse que gracieuse; il rappelle le gaffeur qui se confond en remerciements, et la cliente quitte le magasin avec la douce illusion d'avoir accompli une bonne oeuvre. Elle n'est plus irritée, et elle restera comme auparavant, la cliente du magasin.

Pendant ce temps, le "Mistake Clerk" (le gaffeur), continue son métier de paratonnerre de la mauvaise humeur en recevant les vertes réprimandes d'un autre chef de rayon. Il gagne largement sa vie, ne doit pas avoir l'air trop bien habillé, et si, par bonheur, il a un physique ingrat, sa fortune est assurée.

## L'ILE DES ANGES

L'île charmante de "Prinkips", dans la mer de Marmora, serait une place de repos idéale. C'est dans cette île que les réfugiés de l'aristocratie russe se prélassent sous la protection du drapeau britannique, et ces réfugiés comptent des milliers de jeunes beautés, alors qu'il ne s'y trouve qu'un seul homme comme gardien.

L'on a si souvent entendu parler des misères endurées par les pauvres réfugiés russes se sauvant devant la persécution de Lénine, qu'il fait bon entendre parler enfin d'un véritable petit paradis terrestre engendré par la tyrannie et l'oppression des Rouges.

Ce paradis enchanteur, comme on peut l'appeler, est situé dans la mer de Marmora, à dix milles de Constantinople, au milieu du groupe d'îles appelées "Iles des Princes"; son nom est Prinkips. Durant la conférence de la paix, on a beaucoup entendu parler de cette île, car c'est là que Lloyd George avait formé le projet d'envoyer des délégués pour s'entendre avec ceux que Lenine voudrait bien nommer; mais avant ce projet qui a échoué c'était une île aussi peu connue qu'une des plus petites îles perdues dans les mers du Sud.

Cette petite île a été choisie il y a près de deux ans par le commandant en chef anglais stationné à Constantinople, pour y transporter les quelques dizaines de milliers de réfugiés russes qui affluaient à Constantinople à la suite des revers de Kolchak et de Denikine dans le sud de la Russie. Ces exilés appartiennent presque tous à la

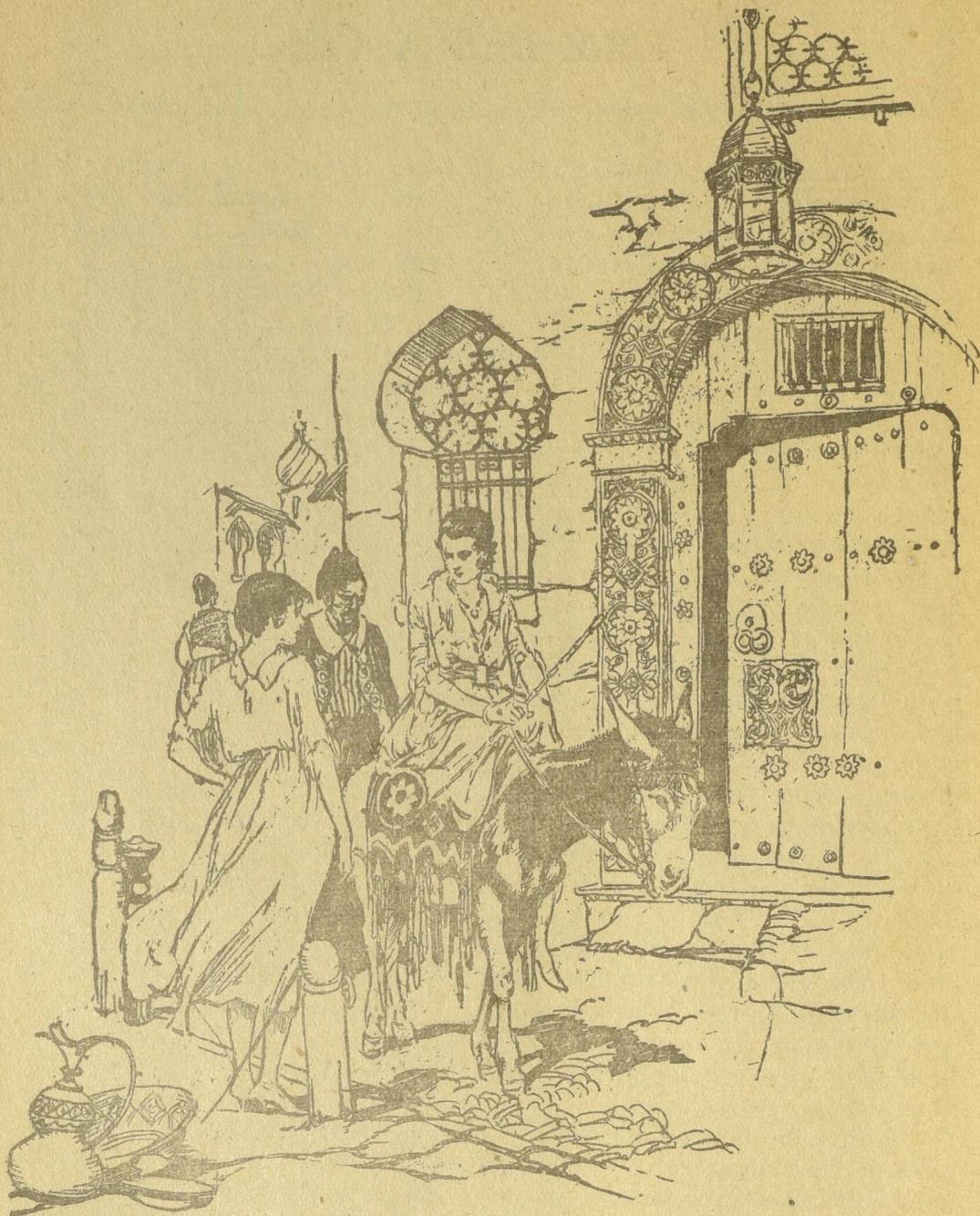
classe instruite, et sont pour la plupart des femmes et des enfants arrivés à Constantinople dans le dénûment le plus complet.

Comme ces exilés couraient les plus grands dangers dans la capitale turque, le gouverneur anglais décida de transporter dans cette île une partie d'entre eux. Les commandants français et italiens transportèrent chacun le même nombre de réfugiés, dans les îles de "Proti" et de "Halki". Ces trois îles furent ainsi peuplées chacune d'environ douze mille réfugiées, la plupart d'une grande beauté. C'est la première fois que l'on voit rassemblées tant de beautés dans un espace si petit sous la surveillance de trois hommes.

C'est un fait que l'on remarque dès qu'on aborde à "Prinkips", que toute la vie sociale, légale et économique de l'île est contrôlée par un seul agent de police anglais. Dans l'île de "Proti" le contrôle est exercé par un gendarme français et dans celle de "Halki" par un superbe carabinier italien.

Chose curieuse, il serait difficile de dire à qui appartient cette petite île qui n'a que huit milles de tour; elle est turque par la carte, les habitants qui sont nourris par l'Angleterre sont russes et l'on y parle le grec. Elle est garnie de superbes villas blanches comme des perles, et cachées dans des bois de pins, et elle est protégée par les vaisseaux de guerre de la flotte alliée qui stationnent dans ces parages.

Le plus curieux c'est que tous ces réfugiés ne font rien, ils se laissent



*La même mode pour toutes; chacune d'elles a les cheveux courts, fait des promenades à dos d'âne et porte la canne.*

vivre dans le pays enchanteur où le soleil brille toujours et où l'air est embaumé par le parfum des balsamines; la plus grande partie des habitants

passent leur temps dans l'eau azurée ou étendus sur la grève.

Ce serait en réalité une place idéale pour une cure de repos, car l'on serait

charmé par la présence de plus de 5000 femmes, mais peu de personnes obtiennent la permission de visiter l'île que l'on a rebaptisée "l'île des Anges".

La traversée de Galatée à l'île prend deux heures, mais c'est un voyage que l'on ne regrette pas. En partant de Galatée, l'on passe d'abord devant l'île de "Protî", où les français nourrissent leurs protégés, principalement avec des légumes et des hors d'oeuvre, puis devant celle de "Halkî", où les italiens nourrissent les leurs, principalement avec du macaroni. Enfin l'on arrive à "l'île des Anges" où les pauvres réfugiés sont obligés de supporter toujours la même diète anglaise, boeuf et pommes de terre. Si le visiteur est un civil, il est obligé de répondre aux questions de l'agent de police, vrai roi de l'île, et de lui déclarer quelles sont ses intentions et dans quel but il vient; une fois cette formalité accomplie, il lui est permis de se promener dans la rue principale.

De partout l'on voit des femmes assises aux tables des petits cafés Parisiens, comme on les appelle; elles sont occupées à prendre des boissons rafraîchissantes et à manger des pâtisseries turques. Tous les types de beautés sont là, et, quoique bronzées par leur long séjour dans ce pays du Soleil, elles n'en sont pas moins belles et élégantes. L'on reconnaît vite parmi elles tous les différents types russes, depuis les belles brunes Sartiennes, les blondes du Nord et les minois des bessarabiennes, jusqu'aux moscovites aux yeux bleus.

Ces femmes ont adopté une mode particulière pour leur chevelure; c'est la mode des cheveux courts. A leur arrivée dans l'île, leur misère avait été telle que le typhus s'était déclaré dans

l'île faisant plus de 200 victimes. C'est à ce moment que, par mesure d'hygiène, les docteurs ont exigé la coupe des cheveux à toutes celles qui étaient malades. Peu après toutes ont adopté cette mode; mais les cheveux ne sont pas coupés si courts que ceux des hommes.

Une autre mode adoptée par les réfugiées c'est le port de la canne. Cette mode existe en Crimée où les dames riches portent la canne et c'est tant pour imiter la mode de Crimée, que pour s'aider à marcher dans les rochers de la côte, que ces dames ont adopté cette mode.

Un des autres curieux spectacles, c'est de voir presque toutes les dames faire des promenades à dos d'âne. On ne trouve dans l'île que deux automobiles "Ford" en mauvais état.

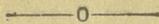
Plusieurs de ces réfugiées ont trouvé des emplois à Constantinople, et elles font le voyage chaque jour. D'autres se font un peu d'argent dans l'île, de différentes manières, soit en servant d'institutrices aux enfants des Levantines, soit en confectionnant des souvenirs ou en faisant de la peinture. Mais le climat de l'île est trop chaud, pendant la plus grande partie de l'année, pour que les dames puissent travailler, d'autre part les moustiques sont si nombreux qu'ils leur donnent suffisamment de travail si elles veulent se protéger. Les comités de secours fournissent les aliments à tous ces exilés en détresse et il leur semble tout naturel de se laisser vivre dans l'indolence au milieu d'un tel paradis.

Un grand nombre de ces réfugiées avaient avec elles des bijoux de famille, des souvenirs de prix, mais tous ces bijoux elles les vendent peu à peu à Constantinople et l'argent leur sert

à mener une vie agréable. Les dames russes sont, en général, très affables et elles invitent facilement leurs connaissances à prendre aux restaurants un dîner à l'ancienne mode russe, dépensant pour ces dîners des sommes qui, pour elles, sont exagérées.

Il existe dans l'île une dizaine de restaurants russes et de tavernes, fréquentés par les officiers de vaisseaux de guerre quand ils sont en promenade. On y boit l'eau de vie russe ou "Vodka", et l'on y entend de la musique tzigane; le soir, ce sont les promenades en yacht, les baignades et les excursions à dos d'âne à travers les bois de Pin.

Le voyage à "l'île des Anges" est une visite que l'on ne peut oublier.



### UNE CORNEILLE ASSURÉE POUR \$100,000

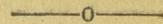
Une assurance de \$100,000 sur la vie d'une simple corneille, voilà une chose assez curieuse et assez rare pour être signalée. Cependant on voit tant de choses bizarres en Amérique, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de ce fait.

"Jocko", tel est le nom de ce précieux oiseau que l'on voit à chaque représentation de l'Hippodrome, est un oiseau savant, dressé à la perfection à s'emparer de toutes sortes d'objets, pour aller les cacher dans un même endroit. \$100,000 d'assurances sur la vie d'un voleur ! Que de prisonniers doivent envier son sort !

Par cette assurance, "Jocko" est classé par les compagnies d'assurances dans la catégorie des musiciens célèbres, Padereski, Misha Elman et

autres, qui ont assuré leurs doigts pour le même montant contre le rhumatisme, les abus du tabac, et autres accidents de toutes sortes.

Cette assurance a été prise par les agents d'assurances, "Spotts & Starr". Comme "Jocko" est déjà vieux, ils ont certainement dû réclamer une prime d'assurances assez forte, qu'il serait curieux de connaître.



### LES FAMILLES D'UN SEUL ENFANT

Il vient d'être démontré aux Etats-Unis, au cours d'une sérieuse enquête conduite par le gouvernement, que les "familles d'un enfant" s'appauvrissent au lieu de s'enrichir. Ce système que pratique plus de la moitié de la population américaine est désastreux et pour les individus et pour le pays. Par une fausse conception, on s'imaginait que le fait de n'avoir qu'un enfant constituait une économie. Les gens ne voulaient pas répartir leurs terres et leur fortune entre six ou sept enfants. Mais, il arrive que cet enfant unique, cet héritier universel disperse dans les plaisirs et l'oisiveté les biens de ses parents. Les terres sont exploitées par des employés qui exigent des salaires considérables.

Les fermiers commencent à comprendre que le système de l'enfant unique est ruineux.

Une autre raison qui milite en faveur de ce système est la vanité des femmes qui ne veulent pas par la maternité perdre leurs charmes, leur élégance et surtout leur indépendance. L'enfant unique était confié à des domestiques et tellement gâté, choyé, qu'il ne faisait rien de bon dans la vie.

## L'étincelle électrique à travers le monde

La télégraphie sans fil est à l'ordre du jour. Elle est aussi—ce n'est pas trop tôt—à l'honneur.

Le Parlement français s'émeut enfin de l'état de misère du laboratoire où, depuis tant d'années, travaille son inventeur, le professeur Branly ; il veut que l'Etat mette à la disposition du savant "les ressources indispensables à la dignité de sa vie et à la liberté de ses recherches".

En même temps, le général Ferrié qui, pendant la guerre, a fait accomplir à la T.S.F. des progrès considérables, reçoit de l'Institut de France le prix Osiris de cent mille francs.

Sollicitude et générosité bien placées, car il n'est aucune découverte qui offre plus que la télégraphie sans fil, de bienfaits dans le présent, d'espérances dans l'avenir.

Quand on songe que tant de sciences ont mis des siècles avant de donner des résultats profitables à l'humanité, on s'émerveille de voir le chemin parcouru par celle-ci depuis le jour, encore si proche de nous, où un savant français inventa l'appareil qui devait, en quelque sorte, le faire naître et en permettre l'exploitation.

C'est en 1890 que le docteur Edouard Branly imagina ce "tube à limaille", ce "cohéreur", ce "radio-conducteur" — on l'appelle de ces noms divers, mais il gardera, dans l'histoire scientifique, le nom de "tube de Branly"—sans lequel il n'y aurait pas de télégraphie sans fil. C'est alors qu'il fit connaître son invention par des communications à l'Académie

des sciences, à la Société française de physique et à la Société internationale des électriciens.

On a voulu établir, depuis, que les propriétés du tube à limaille avaient été découvertes en même temps par M. Branly et par un savant anglais, M. Lodge. Mais c'est là une erreur que M. Lodge lui-même a rectifiée par une lettre rendue publique et dans laquelle, avec une bonne foi qu'on ne rencontre pas toujours, même chez les savants, il a rendu hommage au véritable inventeur.

Deux noms, cependant, doivent rester attachés, avec celui de Branly, à la découverte et à la mise en pratique de la télégraphie sans fil : ceux du savant allemand Hertz et du savant italien Marconi.

Hertz avait découvert le moyen de lancer dans l'espace des ondes électriques ; Branly inventa l'appareil permettant de déceler le passage de ces ondes, et fit les premières expériences réelles de télégraphie sans fil à l'aide de son tube à limaille et d'un galvanomètre dont l'aiguille aimantée subissait des déviations sous l'influence des étincelles ; Marconi reprit les expériences de Branly, remplaça le galvanomètre par l'appareil Morse et accrut peu à peu la distance entre les postes transmetteur et récepteur, en élevant de plus en plus les antennes et en augmentant sans cesse l'énergie des étincelles.

Telle est la part qui revient à chacun dans cette découverte. C'est assez dire que si l'honneur appartient à Mar-

coni de l'avoir fait entrer dans la voie des réalisations pratiques, elle était définitivement acquise dès les premiers essais de Branly.

• • •

Les premières expériences à grande distance (50 kilomètres) tentées par Marconi se firent entre l'Angleterre et la France, en 1899. Le poste transmetteur était à Douvres, le poste récepteur à Wimereux, près de Boulogne. Avec une délicatesse et une loyauté auxquelles on ne saurait trop applaudir, le grand savant italien voulut que la première dépêche sans fil parvenue en France fût un hommage pour l'inventeur français, et c'est à M. le docteur Branly qu'il l'adressa.

Marconi poursuivit dès lors ses expériences avec un succès constant.

Dès l'année 1909, il obtenait une communication par-dessus l'Atlantique.

Aujourd'hui, l'étréme électrique a conquis le monde. Combien de services a-t-elle rendus dans la guerre, combien n'en rendra-t-elle pas dans la paix?... Que de sinistres en mer a-t-elle évités déjà! Elle est la bonne fée qui protège les navires et leur amène du secours dès que quelque danger les atteint.

Enfin, une autre science née du même principe s'est développée parallèlement à la télégraphie sans fil. M. Branly l'a appelée la Télémechanique sans fil. Grâce à cette science, on a vu, par la volonté d'un opérateur, assis devant son appareil, un phare s'allumer à distance; on a vu un sémaphore agiter ses bras sans aucun effort humain; on a vu des portes se fermer, des écluses s'ouvrir, des ponts-levis se soulever; on a pu, de loin, faire sauter des mines; on a pu

diriger un aérostat sans aéronautes; un avion sans pilote, un sous-marin sans équipage...

Jules Verne, qui eut la prescience de tant d'inventions, aujourd'hui réalisées, avait-il prévu celle-là?

Et le champ reste ouvert aux applications de la science dont le principe est dû à un savant français. De ses recherches de laboratoire sont nés et naîtront sans cesse maints progrès et maintes utilisations industrielles. Et cet homme de génie n'a tiré de sa découverte nul profit matériel. Il n'en a d'ailleurs réclamé aucun. Apôtre de la science, il a trouvé toutes ses récompenses et toutes ses joies dans l'accomplissement de son oeuvre.

Un pays qui produit de tels savants peut en être fier—mais il pourrait aussi leur être plus reconnaissant.

Ernest Laut.

—○—  
**PRECAUTION**  
—

Louis XIV parlait un jour du pouvoir que les rois ont sur leurs sujets. Le comte de Guiche osa prétendre que ce pouvoir avait des bornes; mais le roi, n'en voulant admettre aucune, lui dit avec emportement:

—Si je vous ordonnais de vous jeter à la mer, vous devriez, sans hésiter, y sauter la tête la première.

Le comte, au lieu de répliquer, se retourna brusquement, et se dirigea vers la porte.

Le roi lui demanda avec étonnement où il allait.

—Apprendre à nager, sire, lui répondit-il.

## Comment Cupidon donna un beau-père aux Kewpies

L'inventeur des "kewpies" vient d'épouser en troisièmes noces un officier français, vétéran de la grande guerre, M. Jean Gallenne, telle est la nouvelle qui circulait, il y a quelques mois, dans toutes les villes d'Amérique. Chacun se demandait quelle était cette personne, dont on ignorait le nom, et voici qu'aujourd'hui tout le monde apprend que l'inventeur de ces jolis jouets, les Kewpies, était une jeune fille du nom de Rose O'Neil, qui, grâce à ces petites poupées d'un nouveau genre, est aujourd'hui très riche.

Rose O'Neil est née dans un petit "cottage" situé dans les monts Ozark. C'est là qu'elle passa son enfance, et qu'elle devint idéaliste. Elle est maintenant, tout à la fois, poète, artiste, écrivain, et la mère des Kewpies, titre qu'on lui a donné, et dont elle s'enorgueillit.

Toute jeune, elle adorait les poupées, elle s'amusait seule, passant son temps à leur faire des toilettes et à les habiller de toutes sortes de manières.

Un jour, dit-elle, ma mère m'ayant emmenée à la campagne pour quelques mois, elle avait oublié de mettre ma poupée dans la valise, et cela me causa un grand chagrin. La ville voisine étant trop éloignée pour aller en acheter une, j'eus l'idée de m'en faire une moi-même. A cet effet je cueillis dans le jardin une grosse carotte jaune, et, au moyen d'un crayon, je lui fis de grands yeux; les brindilles ver-

tes de la tige formèrent la chevelure de cette poupée qui fit mes délices.

Ce fut de cette poupée que me vint l'idée de faire un nouveau jouet, et je travaillai à perfectionner mon modèle, usant à cet effet un nombre incalculable de légumes. Pendant plusieurs mois, ces jouets me suffirent; mais un jour que je réussis à en faire un bien plus joli que les autres, je fus enchantée de mon oeuvre.

Plus tard, l'idée me vint de modeler en terre ces petites poupées, ayant dans l'esprit ce mélange de rose et de jaune qui fait la beauté des Kewpies du jour. Je voyais en rêve ces belles poupées avec des cheveux naturels au lieu et place du vert, et je travaillai plusieurs années à trouver la forme définitive que je rêvais.

Quand je jugeai mon jouet assez bien, j'allai le montrer au Président de la grande manufacture de Borgfeld, qui me fit bon accueil. Durant plusieurs mois, nous travaillâmes de concert pour perfectionner le jouet, et, quand il eut pris la forme actuelle, la Kewpie était créée. Depuis elle a fait son chemin.

Aujourd'hui ce jouet est connu dans tous les pays, et l'inventeur touche de la vente de ces Kewpies, un revenu annuel de \$50,000. Chaque vase de Chine, chaque morceau de porcelaine qui porte une figure de Kewpie, que ce soit sur la base d'un vase ou d'un chandelier, ou encore chaque bonbon en sucre ayant cette forme,

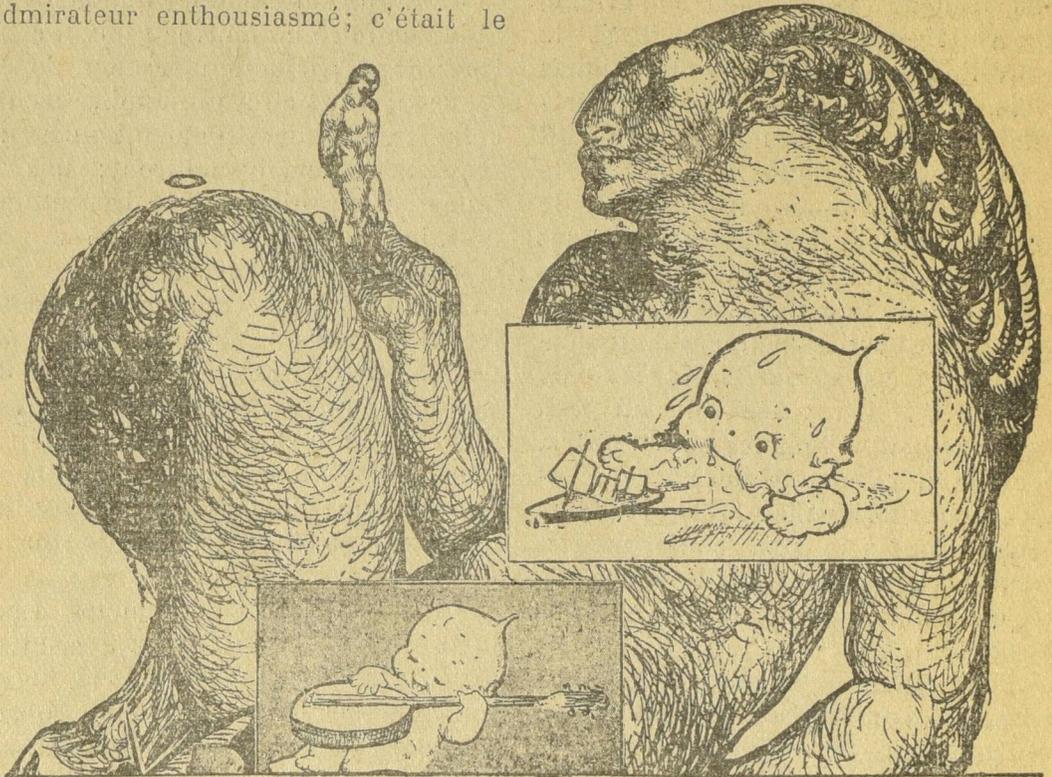
doit payer un droit à la mère de ces poupées autant aimées des grands que des petits.

C'est à l'exposition de Paris, où elle avait exposé des dessins, que la jeune femme fit connaissance de Jean Gallenne. Tout le Paris mondain était là, visitant le salon, et il y avait foule devant un tableau représentant un dessin à la plume.

"Superbe", déclara à haute voix un admirateur enthousiasmé; c'était le

lenne qui, en qualité d'artiste, connaissait de vue l'auteur, la lui montra assise dans un fauteuil, à l'autre extrémité du salon.

Le directeur de la galerie des Arts les présenta tous deux à la jeune américaine. L'officier regarda avec une admiration non simulée l'artiste, et tous deux se sentirent attirés l'un vers



"La Terre Mère du Genre Humain". Dessin à la plume, de Rose O'Neil, qui figura à l'exposition des Arts, à Paris, et attira l'attention des juges.

distingué critique du grand journal français "Le Figaro". Ayant regardé la signature, il demanda quelle était cette personne, et on lui répondit que l'auteur était une jeune artiste américaine.

Jean Gallenne était à côté de lui, il l'emmena en causant de l'oeuvre que tout le monde admirait, et Jean Gal-

l'autre par un lien commun, l'idéalisme.

Après leur mariage, les deux époux ont passé quelques mois en Amérique, puis ils sont retournés à Paris, où madame Gallenne possède un atelier de peinture très luxueux, dont tous les murs sont couverts de dessins originaux et pleins de poésie.

## NOUVELLE UTILITÉ DES RAYONS X

Depuis quelques années les marchands d'antiquités malhonnêtes qui vendent des imitations des toiles célèbres des grands maîtres de la peinture sont de plus en plus nombreux. Ils s'entendent pour cela avec certains peintres peu scrupuleux qui pour des prix assez rémunérateurs leur font des toiles imitant le ton de couleur des anciens chefs-d'oeuvre.

Ces toiles ont un ton de couleur qui rappelle exactement les anciens tableaux que l'on voit dans les musées, et avec un peu de réclame faite autour de la prétendue découverte qu'on a faite d'une toile ayant été faite par un peintre célèbre, ils attirent la clientèle riche, principalement les nouveaux riches américains. Ceux-ci croyant acheter une toile authentique n'hésitent pas à la payer une somme fabuleuse.

Des quantités de ces toiles imitées ont été ainsi vendues chez les antiquaires de Paris, de Londres et d'ailleurs, à des riches qui les exhibent avec orgueil dans les salons de leurs somptueuses demeures, tant ils sont fiers de posséder ce qu'ils ont la conviction d'être des toiles authentiques, vu le prix considérable qu'ils les ont payées.

Tout d'un coup ce commerce honnête et licite, qui n'est autre chose qu'un véritable vol, se trouve pour ainsi dire supprimé grâce aux rayons X.

Il y a quelques mois, l'Association Française des Photographes tenait à Paris une exposition de photographies

prises au moyen des Rayons X; plusieurs de ces photographies ont révélé que certaines toiles, prétendues anciennes et appartenir à des Maîtres anciens célèbres, n'étaient que de vulgaires imitations. Voici comment ces fraudes ont été dévoilées par les experts de cette Association.

D'après eux, les peintres anciens employaient pour leurs tableaux des couleurs contenant beaucoup de bitume et d'asphalte; or le bitume et l'asphalte ne laissant pas passer les Rayons X, il s'en suit que les couleurs anciennes qui en contiennent ne les laissent pas passer non plus.

Parmi les principales fraudes découvertes à cette exposition au moyen des Rayons X, se trouvait une peinture attribuée à "Van Ostode", peintre hollandais, représentant des paysans hollandais en train de folâtrer gaîment. Cette peinture avait toutes les apparences d'être authentique, et les experts eux-mêmes en avaient admis l'authenticité.

Mais quand on l'eut radiographiée, on s'aperçut de la fraude. Les paysans et leur environnement, peints avec des couleurs modernes, n'apparaissaient pas sur la photographie qui ne donnait que la vue de la vieille peinture sur laquelle on avait peint la scène des paysans. La photographie représentait tout simplement une scène de basse-cour.

Le cas le plus curieux est celui d'une Madone authentique. La photographie prise aux Rayons X dévoile que c'est une peinture authentique, mais

elle révèle un accident qui est arrivé à cette toile célèbre.

Cette toile a été coupée en deux ; les deux morceaux ont été ensuite réunis et la peinture réparée par un peintre moderne d'une grande habileté. La photographie ne laisse voir à la place de la réparation qu'une large bande blanche qui traverse toute la peinture.

Désormais ceux qui sont tentés de payer des prix fabuleux pour des tableaux qu'on leur affirme être authentiques, ont un moyen bien simple et peu coûteux de s'assurer si le tableau qui leur est offert est authentique ou faux.

—o—

### L'ILE DE ROBINSON

Il est généralement admis, aujourd'hui, que Robinson Crusoë fut un certain marin du nom d'Alexandre Selkirk qui demeura quatre ans dans l'île, alors déserte, de Juan Fernandez.

On sait que celle-ci est située dans l'Océan Pacifique, à un millier et demi de milles à l'ouest de Valparaiso. Elle appartient au Chili qui, après l'avoir, en des temps lointains, utilisée comme pénitencier se propose d'en faire une station sanitaire.

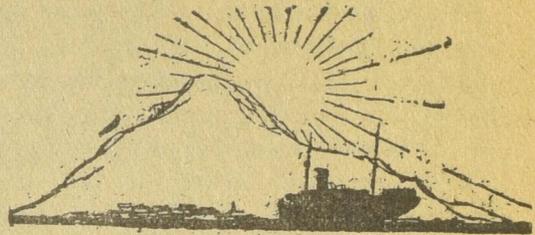
Il la rétablirait exactement dans l'état où elle était du temps de Robinson. Les visiteurs y trouveraient des cavernes, des constructions, légères entourées de barrières protectrices, des chèvres, des perroquets, voir un nègre baptisé Vendredi.

Il y a quelque cinquante ans, le gouvernement chilien avait entrepris la colonisation de Juan Fernandez. A cet effet, il avait accordé le passage gratuit aux émigrants désireux de s'y rendre. Cette tentative échoua et au-

jourd'hui Juan Fernandez compte à peine une cinquantaine d'émigrants presque tous d'origine germanique.

Et cependant l'île, quoique rocheuse, n'est nullement aride ; sa végétation est même luxuriante ; les coings, les poires, les pêches, les raisins y sont en abondance. La faune, non moins riche, se compose surtout de boucs, de sangliers et de chevaux qui vivent à l'état sauvage.

Quant à la faune maritime, très abondante également, elle contient une espèce de morue dont la chair est fort savoureuse. Le veau marin est aussi très répandu.



La grotte ou cave utilisée comme demeure par Crusoë est encore visible. Le long des murs courent les étagères qu'il posa, et le buffet construit par lui existe encore.

Si des touristes visitaient Juan Fernandez, ils ne manqueraient pas de se rendre à l'un des pics les plus élevés que le solitaire gravissait chaque jour dans l'espoir d'attirer l'attention d'un navire qui, d'aventure, aurait passé dans ces parages.

Il y a quelques années, une mission chilienne découvrit, à cet endroit, les restes, très profondément enfouis dans le sol, d'un vieux drapeau, peut-être celui que hissa Selkirk.

La mémoire de ce dernier est commémorée par une tablette qui a été placée dans l'île en 1898, par l'équipage d'un navire de guerre britanni-

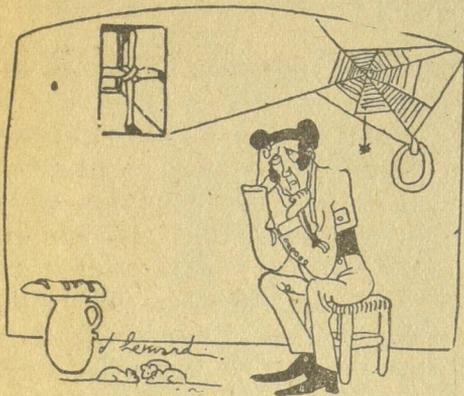
que. Mais il n'est pas de gloire qui ne suscite l'envie. Juan Fernandez s'est vu contester, par l'île de Tobago, une minuscule terre perdue dans la mer des Carraïbes, l'honneur d'avoir reçu Crusoë.

Ajoutons que les partisans de Tobago sont une infime minorité et que jusqu'ici, Juan Fernandez semble bien être la véritable île du héros de Daniel de Foë.

—o—

### LE SORT D'UN TOREADOR

L'Espagne a le culte des toréadors morts en beauté qui, de leur vivant, transpercèrent moult taureaux furieux de leur glaive. Un boxeur n'est pas mieux payé que ces pourfendeurs



populaires. On sait qu'en dépit des efforts de milliers de philanthropes, les courses de taureaux ont gardé leur vogue en Espagne et même dans le midi de la France.

Si les vainqueurs sont acclamés, c'est la mort ou la prison pour les lâches. Ainsi, on garde dans les prisons de Madrid un toréador, jadis idolâtré par la foule, qui, un jour, on ne sut jamais pourquoi, sauta par-dessus la barricade qui entoure l'arène, devant un taureau mugissant contre lequel il

avait en vain porté ses coups les plus mortels.

La foule se leva furieuse sur les gradins bruyants et menaça de le tuer. Sauvé par les gendarmes, on dut le jeter sur la paille humide d'un cachot pour éviter une révolution qui aurait ensanglanté l'Espagne.

Son nom est resté synonyme de celui de lâche et ses images sont déchirées partout où elles se trouvent. Autant il avait été acclamé, encensé, aimé par ses compatriotes dans ses beaux jours, autant il fut haï après sa condamnation par tous ceux qui l'avaient déjà porté aux nues.

—o—

### ANECDOTES D'AUTOMNE

Monsieur et Madame sont dans leur propriété à la campagne, où ils ont prié quelques amis à dîner.

Madame fait observer à Monsieur que les fruits du jardin ne sont pas très beaux et qu'avec l'automobile on aurait tôt fait d'aller en acheter à la ville voisine.

Monsieur part, non sans insinuer que la production du jardin lui avait semblé jusqu'alors très belle... Les poires notamment.

Il arrive chez le premier marchand de primeurs de l'endroit, où il trouve ce qu'il cherche, et pendant qu'on lui fait un colis, s'informe de la région qui envoie de si belles poires.

— Oh ! dame, répond l'honnête marchand, ce n'est pas loin d'ici. Connaissez-vous la maison de M. X... à une petite lieue ?

— Comment donc ! M. X..., c'est moi-même.

— Pas possible ! Eh bien, c'est votre jardinier qui me fournit tout ça.

Ce fut pour le dessert un joli sujet de conversation.

## LA TAXE D'AMUSEMENTS

A-t-on le droit de critiquer de façon humoristique la manière qu'a le gouvernement de prélever des taxes sur une multitude d'objets qui nous paraissent impropres à cette fin ? Pourquoi pas ? C'est compris que dans une république, bien que le citoyens soient imposables et corvéables à merci, ils gardent le droit de trouver étrange qu'on les saigne à blanc, dans des intérêts souvent douteux. Pour réparer les gâchis de la guerre, le fédéral a imaginé les taxes les plus inattendues et entre autres la taxe de luxe (lois somptuaires) qui avait échoué dans tous les pays du monde. Son sort ne fut pas meilleur ici et après deux mois, elle fut retirée comme inefficace. Il reste cependant la taxe des célibataires et la taxe d'amusements.

Tout a été dit sur la taxe des célibataires, pauvres diables vivant dans la crainte du Seigneur, n'ayant pas comme les autres humains enchaîné à leur vie celle d'une femme pour se faire dorloter en égoïstes.

Méritent-ils réellement toutes les foudres municipales ?

Et quel est le crime abominable commis par ces pelés et ces galeux ? De n'avoir pas, comme les hommes supérieurs, les maris, fait l'acquisition d'une cuisinière, d'une ménagère ou d'une femme de chambre. Le célibataire est l'individu qui ne peut se résoudre à imposer à une créature, libre comme lui, sa condition médiocre. Il est charitable et bon ; il est humanitaire. Et c'est lui qu'on taxe. Encore, si, comme en France, l'énorme revenu

de cette contribution avait une utilisation connue, et plus, une utilisation nationale. Cet argent chez nous tombe dans la caisse commune et sert à la construction de mauvaises routes et d'immeubles infectes qui enlaidissent notre ville, quand ça n'est pas à la réparation des tuyaux d'égoût ou au blanchissage des pierres de taille de l'Hôtel de Ville.

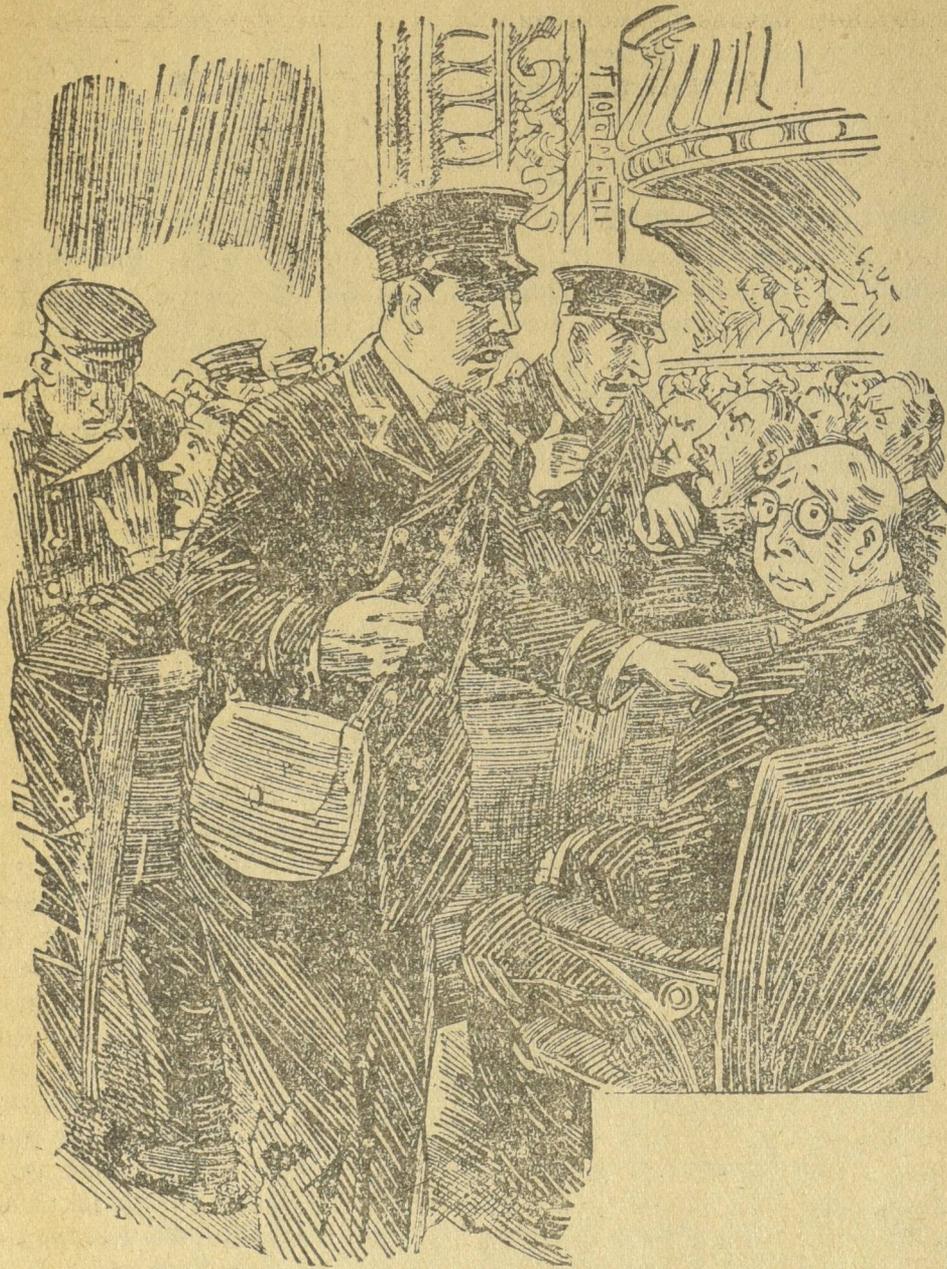
Là-bas, en France, le revenu de la taxe des célibataires sert à donner des primes aux mères de familles nombreuses. Les mères de quatre, cinq, six et dix enfants touchent une prime graduelle et celles de vingt le gros lot.

Quoi dire maintenant de la taxe d'amusements, le Sou du Pauvre ? Anciennement, la ville, de son petit nom Concordia, retirait tous les bénéfices de concert avec les hôpitaux et les pauvres jouissaient des plaisirs que les riches peuvent s'offrir. C'était une aide directe apportée aux miséreux.

Aujourd'hui, la ville n'a rien ; c'est le gouvernement qui empêche. Drôle d'histoire. Le gouvernement fédéral veut tout drainer. L'élément majoritaire anglais, jaloux sans doute de ce que nous ayons encore l'autorisation de boire à discrétion, taxe les liqueurs d'une façon honteuse.

Le Sou du Pauvre, c'est très bien, mais la taxe d'amusements, c'est une toute autre paire de manches.

Nous demandons aux autorités compétentes d'agir ainsi à l'avenir. Des commissaires enquêteurs devront faire le tour de tous les théâtres et



- Comment trouvez-vous la représentation ?  
 — Assomante, M. le percepteur.  
 — Bien, je vous dispense de la taxe d'amusements.

salles de spectacles et n'exiger la taxe d'amusements que des seules personnes qui ont l'air de trouver la représentation intéressante. Un supplé-

ment pourra même être demandé aux personnes qui rient aux éclats. Quant à celles qui baillent et dorment, qu'on les laisse tranquilles.

En vertu d'une loi de l'Assistance publique, nous devons payer, depuis le 1er octobre dernier, une taxe de 10 pour 100 sur notre prix d'entrée dans un théâtre ou cinéma.

### COLLE FORTE LIQUIDE

L'emploi de la colle forte à chaud est souvent très incommode ; aussi cherche-t-on à la remplacer par de la colle liquide employée à froid. On en trouve de toutes sortes dans le commerce, la seccotine, par exemple, que l'on vend en tubes, est très commode. On peut faire soi-même une colle de ce genre. 1° Faire dissoudre au bain-marie dans 1 pinte d'eau deux livres de colle forte; lorsque la dissolution est complète ajouter peu à peu 200 gr. d'acide azotique à 36° Baumé. Il se produit une vive effervescence avec dégagement de vapeurs rouges. Quand le dégagement a cessé, on agite le liquide, on laisse refroidir et on met en pot. Cette colle peut s'employer liquide au pinceau. On reproche à l'acide de rendre la colle moins adhérente. 2° Faire tremper pendant quelques heures dans une pinte d'eau 14 onces de colle forte en morceaux; ajouter ensuite 8 onces d'acide chlorhydrique, et 9 onces de blanc de zinc.

Le bureau du recensement d'Ottawa vient de fournir les premières statistiques du recensement de la population du Canada, faite en juillet 1921. La population totale est de 9,235,200 habitants, contre 7,206,643 en 1911, soit une augmentation de 2,229,000 pour cette décade. La population du Québec est de 2,417,250.



### AVEUGLES NOMMES JUGES

“La justice est aveugle”. C'est là un dicton qui devrait toujours être vrai; mais, quoique la justice doive être aveugle, elle a toujours été rendue par des juges qui y voyaient clair.

Les citoyens de la ville de “Butte”, Montana, ont-ils trouvé que les juges qui y voyaient clair ne rendaient pas la justice d'une façon assez aveugle, c'est-à-dire égale pour tous? On serait tenté de le croire, quand on voit l'innovation qu'ils viennent de faire en se choisissant des aveugles pour juges dans leurs cours de justice.

Dernièrement ils ont élu, comme premier juge de la ville, un aveugle, M. Dan F. Shea; c'est le seul aveugle qui ait jamais gagné pareille faveur et il est en outre le plus jeune des juges de Butte.

D'autre part, ils ont choisi et nommé trois juges de paix aveugles qui sont: Mrs Louis A. Buckley, A. L. Wilkinson et Dennis O'Neil. Ces trois derniers avaient perdu la vue depuis peu de temps lors d'une explosion qui s'est produite dans une mine de cuivre.

Avec de tels juges, la justice de Butte sera certainement aveugle, tout au moins au sens propre du mot.

## Le chat propage la fièvre des foins

**Un savant médecin vient de découvrir que pareillement au pollen des fleurs et des plantes, les chats, les chevaux, les moutons et les vaches, ainsi que certains oiseaux, dont le perroquet, étalent susceptibles de colporter les bacilles de cette fièvre, commune en été**

Tout le monde sait combien il est désagréable de souffrir du "rhume d'été", d'éternuer et de renifler continuellement ou seulement de se trouver au milieu de gens qui éternuent ou reniflent. Tandis qu'un grand nombre de "rhumes d'été" sont de véritables rhumes, la plupart cependant doivent se traduire par le nom "fièvre des foins".

La fièvre des foins est causée par le mariage du pollen de certaines fleurs et plantes qui constituent un poison pour une multitude de personnes.

On vient de découvrir que les plantes ne sont pas seules à colporter les germes de cette fièvre et que les animaux domestiques et les oiseaux en sont des agents de propagation. Et parmi ces derniers, il faut mentionner de préférence le chat et le perroquet. Il a été démontré que le bacille provoquant la fièvre des foins peut aussi bien sortir de la fourrure soyeuse d'un beau chat, de la crinière ondulée d'un cheval, de la toison d'un mouton, que du pollen d'une fleur embaumée. En plus du perroquet, il faudrait nommer le canari et le passereau anglais.

Cette découverte nous explique pourquoi un savant necrologiste donnait, il y a quelques années, le nom de "fièvre de chat" à une affection similaire.

Pendant très longtemps, on pensait que cette fameuse "fièvre de chat" était purement imaginative.

Comme on le voit, il n'en est rien et cette fièvre existe réellement. Ce poison qu'injecte dans l'individu l'insecte imperceptible que colporte le chat est exactement le même que celui du serpent. La belle Cléopâtre, quand elle se fit piquer la poitrine par un aspic, mourut par l'injection de la protéine qui est absolument de la même nature que le venin du pollen des fleurs.

La différence en est que la personne mordue par un serpent vénimeux meurt fatalement, à moins que de forts antidotes lui soient administrés, tandis que la fièvre des foins ne se manifeste pas par des symptômes aussi graves. La raison en est que nous sommes immunisés contre ce poison. Il ne peut de la sorte nous tuer, comme le ferait le venin d'un serpent, pourtant tout aussi délétère. Nous avons dans le sang des substances ou propriétés qui neutralisent l'effet de la protéine et l'empêchent de circuler dans tout notre organisme. Cependant il arrive que certaines personnes puissent souffrir avec impunité de la fièvre transmise par le chat et, d'un autre côté, ne puissent supporter la fièvre



vre donnée par un perroquet ou autre oiseau domestique.

Le rhume d'été ou la fièvre des foins se combat pas la vaccin.

Le pollen qui colporte ainsi la fièvre des foins est une poudre fine formée dans l'élément mâle d'une fleur transmise à l'élément femelle par le vent ou par les pattes des insectes.

Presque toutes les fleurs parfaites, c'est-à-dire celles qui contiennent les deux éléments, sont brillamment colorées, ou blanches, si elles s'ouvrent la nuit; ont une odeur agréable, donnent du miel et ne produisent que très peu de pollen.

Les fleurs dites mâles sont incolores et inodores; elles sécrètent beaucoup de pollen et sont naturellement les plus dangereuses.

— 0 —

### MAUVAIS PRESAGE

On sait que Napoléon avait fait placer sur tous les palais, châteaux, monuments publics, etc., la couronne impériale surmontée d'un N majuscule; c'est ce qui inspira à M. Prudhomme cette leçon pour son fils:

—Vois, lui disait-il, ces armoiries placées partout: elles étaient bien le présage de la déchéance de l'Empire.

—Pourquoi donc?

—Napoléon ne pouvait pas durer: il avait "trop d'N mis partout".

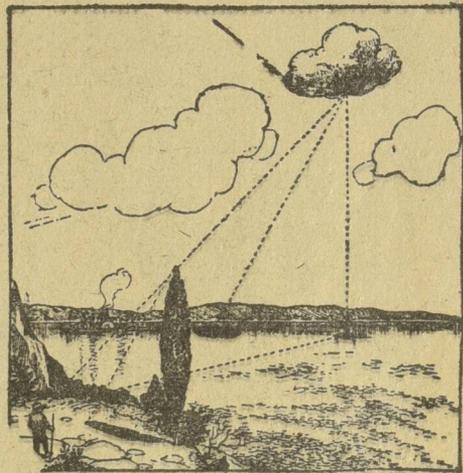
— 0 —

Le recensement de cette année donne à la ville de New-York proprement dite une population de 6,100,000 habitants, et, en y comprenant les faubourgs, 8,200,000.

Louis Napoléon, grâce à un coup d'état, se fit proclamer Empereur des Français, en 1852.

### LA HAUTEUR D'UN NUAGE

Quand le ciel n'est tacheté que de petits nuages blancs mouvants, il est facile d'en percevoir exactement l'altitude, d'en définir la hauteur, à partir de la terre ferme. Si, par exemple, l'observateur se tient sur une élévation, dans une position identique à celle qu'illustre notre vignette, et peut voir un nuage et son ombre, jetée sur la surface des eaux, il pourra sans peine faire le calcul précité.



Il se placera de façon à se trouver sur un même plan vertical avec lui-même et le nuage; ainsi, il verra ce dernier directement au-dessus du sommet d'un arbre. Il calculera alors la distance horizontale de l'ombre du nuage à la ligne le long de laquelle il regarde le nuage et l'arbre, cette distance devant être prise parallèlement avec l'ombre de l'arbre. La distance horizontale qu'il y a du nuage à son ombre peut, par exemple, être calculée et donnera la hauteur du nuage. Naturellement, avec cette méthode élémentaire, vous n'obtiendrez pas un chiffre absolument exact mais tout de même intéressant à trouver.

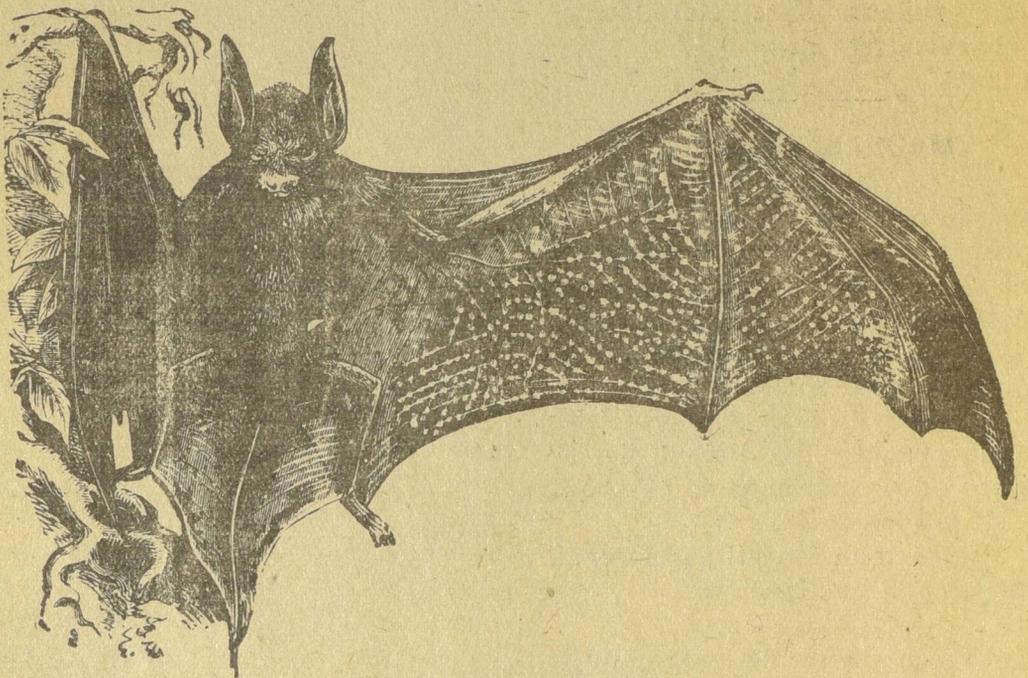
## AVIONS ET CHAUVES-SOURIS

**En faisant servir aux aéroplanes le même principe qui permet à la chauve-souris de voler dans la nuit aussi sûrement qu'elle le ferait en pleine lumière, la science espère rendre impossibles les collisions nocturnes dans l'air**

Les savants croient avoir découvert un moyen infailible de préserver les avions et les dirigeables contre les collisions — de les empêcher de se choquer dans l'air ou de s'accrocher à

un animal bien banal en soi, la chauve-souris.

Peu de choses ont autant intrigué les savants que la façon bizarre dont volent les chauve-souris dans les té-



*La chauve-souris en son entier. Les filets de nerfs qui courent sur son aile déployée lui permettent de rendre des sons légers, sons qui répercutent les obstacles qui se trouvent sur sa route.*

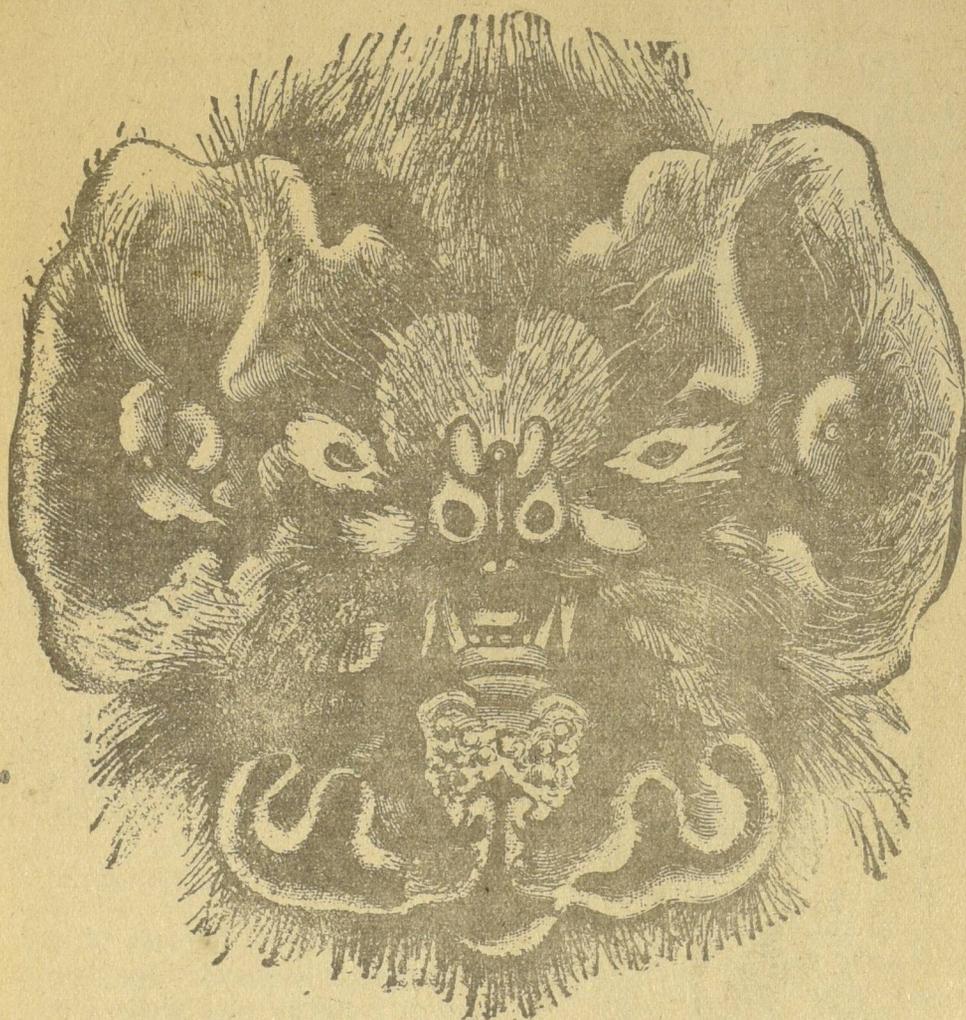
des immeubles élevés, à des pics et autres obstacles qui ont toujours été néfastes dans le passé aux aviateurs. Cette découverte provient de l'étude que moult savants ont faite d'un pe-

nêtres de la nuit, à une vitesse vertigineuse. Les corps de ces mammifères volants sont si délicats que le moindre choc les briserait, et jamais n'arrive semblable catastrophe dans

leur confrérie. La seule rencontre de l'aile d'une chauve-souris avec celle d'un voisin serait fatale à tous les deux. Ils font dans l'espace les arabesques les plus insensées avec la même sûreté, et davantage, qu'un

de tous les pays étudient aujourd'hui cette question.

On est tout d'abord porté à croire que la seule chose qui puisse ainsi guider ces volatiles sont leurs yeux, une paire d'yeux comme en ont les



*Tête de chauve-souris, amplement grossie. Remarquez combien ses oreilles sont dilatées.*

avion en plein soleil. La méthode que la nature a trouvée pour éviter ainsi les collisions aux chauves-souris est des plus simples. Le même principe pourrait servir à la protection des aéroplanes, si bien que les aéronautes

hiboux, les chats et autres animaux. Pas du tout, le sens de la vue n'y est pour rien et les chauves-souris sont aussi borgnes qu'un vieux cheval, borgne, bien entendu. C'est à la délicatesse, à la finesse, à l'acuité du

sens de l'ouïe que les chauves-souris doivent leur extraordinaire sûreté.

Leur secret réside donc dans la façon dont sont accordées leurs oreilles pour recevoir ou percevoir les échos des sons produits par leurs ailes et autres parties de leur corps.

En volant, la chauve-souris émet des sons faibles trop légers pour être entendus par des oreilles humaines mais suffisants pour produire sur elle une impression. Ces sons et ces échos sont perceptibles par les chauves-souris seules. D'après la nature ou la sonorité de ces échos, la chauve-souris juge instantanément la nature du danger qui la menace et change suivant le cas sa course. Maintenant, après avoir étudié à fond ce phénomène, la science espère pouvoir munir les ailes des avions et les enveloppes des ballons dirigeables d'instruments capables d'amplifier en proportion les sons qui assurent aux chauves-souris leur sécurité.

Ces sons seront arrangés pour courir tout le long de l'appareil. Quand ces sons seront interceptés par quelque obstacle — un avion venant en sens opposé, le flanc d'une montagne, un clocher — leurs échos seront répercutés sur un instrument récepteur placé devant les yeux du pilote.

De même que la chauve-souris dirige sa course suivant la nature des échos que perçoivent ses sensibles oreilles, ainsi le pilote conduira sa machine d'après les échos du même genre qui feront vibrer son récepteur.

Après le stabilisateur, ce sera là la plus intéressante découverte faite dans le but de perfectionner les avions qui, pour peu que cela continue, deviendront dans quelques années des modes de locomotion aussi

pratiques et aussi surs que l'automobile ou le chemin de fer.

Dans un de nos plus récents numéros de la "Revue", nous parlions de la manière dont les aveugles savaient éviter les obstacles. Elle a quelque connexité avec celle des chauves-souris. Les aveugles eux aussi ont le sens de l'ouïe si développé qu'ils pressentent l'approche d'un mur ou d'un obstacle par le seul écho que rend cet obstacle.

— 0 —

Les barbiers européens font une moisson de 1,00,000 livres de cheveux humains par année.

\* \* \*

Du grec, nous viennent plusieurs prénoms féminins, dont Eudora, qui signifie "beau don"; Phyllis "rameau vert" et Théodosia "donnée par Dieu."

\* \* \*

La voiture dite "victoria", fut introduite en Angleterre en 1838, année du couronnement de la reine Victoria.

\* \* \*

Une femme de 5 pieds 2 pouces doit peser 113 livres; 5 pieds 3 pouces, 119 livres, et 5 pieds 4 pouces, 130 livres.

\* \* \*

Les résultats du recensement pour l'Australie ont donné un total de population de 5,419,702 habitants, avec une augmentation de 964,697, depuis 1911.

## LE CAROUBIER

Des journaux américains nous apprennent que, dans le sud de la Californie, des sociétés se sont formées pour faire d'immenses plantations de "caroubiers", et que déjà plusieurs centaines de mille jeunes arbres ont été plantés, qui apporteront bientôt une véritable fortune aux propriétaires.

Nos lecteurs seront certainement contents d'apprendre ce que c'est que cet arbre, jusqu'ici ignoré en Amérique, mais cultivé de tout temps dans tout le sud de l'Europe, l'Asie et le nord de l'Afrique.

Le caroubier, dans les anciens pays, croît de partout, sa culture est très simple et très rémunératrice parce qu'il pousse même dans les terrains les plus pauvres. Son tronc qui a souvent 5 et 6 pieds de circonférence atteint jusqu'à 35 pieds de hauteur. Les feuilles de l'arbre fermes et luisantes, d'une belle couleur verte, sont traversées en dessous par des nervures solides. Les fleurs de l'arbre sont disposées en petites grappes rouges et elles se changent en fruits rappelant la forme des fèves. L'enveloppe est coriace et divisée intérieurement en loges séparées, dans chacune desquelles se trouve une pulpe d'un goût sucré et une semence jaune et dure.

Le caroubier est très rustique et il résiste très bien au froid. Tout dans cet arbre est une grosse source de revenus pour ceux qui le cultivent : le bois, les feuilles et les fruits.

Le bois du caroubier est très recherché. Il s'emploie beaucoup en ébénis-

terie; c'est un bois très dur et d'un beau rouge nuancé. Dans le commerce on le désigne sous le nom de "carouge" et on en fait un grand usage pour la confection des meubles de prix et dans les ouvrages de marqueterie.

Les feuilles, qui contiennent beaucoup de tanin, servent dans les tanneries à la préparation des cuirs, et les fruits, dont il faut se méfier quand ils sont verts, sont très précieux à l'état mûr. Ils ont servi de tout temps dans les anciens pays à la nourriture des hommes et des animaux. Des peuples entiers se nourrissent presque exclusivement des fruits du caroubier, et les anciens hébreux eux-mêmes vivaient de ces fruits. Beaucoup prétendent que la fameuse "manne" n'était autre chose que ces fruits qui tombaient des arbres par suite de leur maturité.

Le fruit du caroubier, dénommé tantôt fruit, tantôt noix, et dans certains pays, pain de St-Jean, rend d'immenses services au point de vue de l'alimentation ; on estime qu'il constitue la principale nourriture d'au moins un vingtième de la population du globe. Pendant la guerre, il a formé la base fondamentale de la nourriture de plusieurs armées.

La culture du caroubier est des plus simples; dès qu'on l'a planté, on l'abandonne à lui-même, il ne demande ni arrosage, ni fumure, ni taille. Une seule précaution est nécessaire, elle est indispensable, car cet arbre est un arbre incomplet.

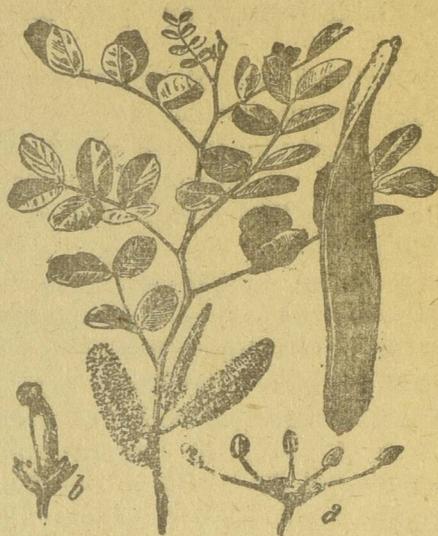
Le caroubier a ceci de particulier. (fait commun, du reste, à un certain nombre d'autres arbres, et aussi à certaines variétés de fraisiers américains hybrides à gros fruits,) c'est que chaque arbre est incomplet par lui-même. Ces arbres ne produisent que des fleurs unisexuelles. Les uns portent des fleurs n'ayant que des étamines et pas de pistil, et les autres des fleurs n'ayant que le pistil et pas d'étamines. Les premières de ces fleurs sont dénommées fleurs mâles et les deuxièmes fleurs femelles. Le lecteur pourra, sur la vignette ci-dessous, voir la différence existant entre 2 fleurs, l'une mâle, l'autre femelle.

Une fleur pour être complète, et se transformer en fruit, doit posséder les deux, (étamines et pistil), car ce sont les étamines qui fournissent au pistil le pollen qui sert à sa fécondation. Comme conséquence, dans ces sortes d'arbres comme le caroubier, celui qui porte des fleurs n'ayant que des étamines et pas de pistil est appelé un arbre mâle, et celui qui porte des fleurs n'ayant qu'un pistil et pas d'étamines, arbre femelle. Ces derniers seuls portent des fruits.

Donc, si l'on fait une plantation de caroubiers, il faut planter principalement des arbres femelles; mais, pour que ceux-ci puissent être fécondés et porter des fruits on doit y intercaler quelques arbres mâles (au moins un arbre mâle par 8 à 10 arbres femelles). Les pistils des fleurs des arbres femelles reçoivent le pollen des étamines des fleurs mâles; celui-ci est transporté soit par le vent, soit par des insectes, principalement par les abeilles. Dans ces conditions les fleurs des arbres femelles, ayant reçu le pollen qui féconde leur pistil, se transforment en fruits.

Les savants qui ont analysé la noix du caroubier ont démontré que ce fruit contient 50 pour cent de sucre, et, dans certains cas, plus de 22 pour cent de protéine. Ils affirment que ce fruit est une des nourritures les plus concentrées que l'on puisse trouver dans le monde, et ils désignent cette noix sous le nom de "nouvelle merveille de Californie".

En estimant qu'un arpent, planté en caroubiers, rapporte un minimum de 15 tonnes de fruits à l'acre, (les arbres étant plantés à raison de 60 à



Caroubier: A, fleur mâle; B, fleur femelle; C, fruit.

l'arpent,) et en prenant pour base le prix moyen du marché, \$50 la tonne, cela donnerait un rapport brut de \$750 à l'arpent. Les frais de culture étant nuls, le bénéfice net d'un arpent, planté en caroubiers, serait de \$700.

Dans l'univers entier on se sert du fruit du caroubier pour nourrir les animaux, vaches, cochons, moutons et volailles; on en fait aussi une farine qui constitue un des déjeuners les meilleurs et les plus nutritifs. Une li-

vre de ces noix donne plus d'une demi-livre de sirop, plus délicieux que le sirop d'érable; ce sirop sert à la confection des boissons douces, des bonbons, des cornets de crème à la glace, etc.

D'après les expériences faites en Californie, le sucre fabriqué avec le fruit du caroubier est de première qualité, et il est appelé à remplacer le sucre de betteraves, car la culture du caroubier est beaucoup plus payante que celle de la betterave.

A New-York, depuis plusieurs années, on importe beaucoup de noix de caroubier. Ces noix sont expédiées en barils de 460 livres, et elles sont employées principalement à la fabrication des cornets pour la crème à la glace.

Comme on le voit, le caroubier est un arbre très précieux à tous les points de vue, et il serait intéressant d'essayer de l'acclimater au Canada, car c'est peut-être le plus précieux de tous les arbres.

—o—

### POUR RENDRE LES PRISONNIERS MEILLEURS

Depuis quelques années on cherche à améliorer le sort des prisonniers dans l'espoir de les rendre meilleurs, et, dans beaucoup de prisons, les gouverneurs leur accordent de petites faveurs. A Sing-Sing même, les règlements se sont adoucis, et voici quelle est la plus curieuse innovation introduite pour adoucir le sort des prisonniers qui se conduisent bien.

La cour de la prison s'étend jusqu'aux bords de la rivière Hudson, dont elle n'est séparée que par une clôture en barres de fer d'une grande

hauteur, et tout prisonnier, qui se conduit bien, obtient la permission de pêcher dans cette rivière. Les barres de la clôture sont espacées de 2 à 3 pouces, et c'est de la cour de la prison, au travers de ces espaces, que les prisonniers passent leurs lignes pour pêcher.

Chaque jour ils peuvent pêcher de 4 heures à 6 heures 45 de l'après-midi; le samedi et le dimanche ils peuvent profiter de cette autorisation de une heure à 6 heures du soir.

Le poisson étant très abondant, les prisonniers aiment beaucoup ce passe-temps. Au mois d'août dernier un prisonnier a pris une carpe de 17 livres, mais pour la sortir de l'eau, cela lui aurait été impossible sans l'aide d'un garde qui était de faction en dehors de la clôture sur le petit sentier qui sépare celle-ci de la rivière; c'est ce garde qui s'empara de la carpe prise à l'hameçon.

Le gouverneur de la prison déclare que les prisonniers se conduisent bien mieux depuis qu'on leur donne cette liberté, car cela détend leur esprit et les délasse; la plupart s'efforcent de mieux obéir aux règlements pour mériter cette faveur.

—o—

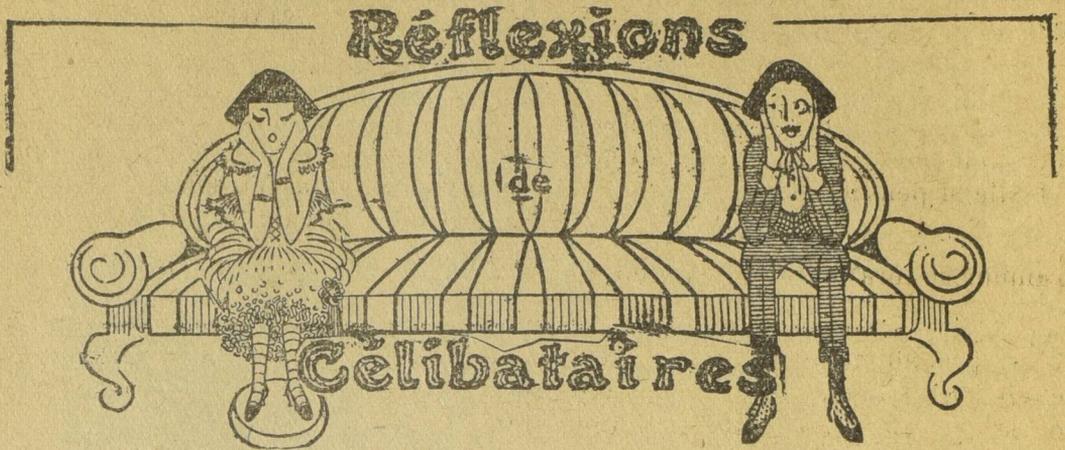
La population de l'île de Montréal est maintenant de 712,909. La ville seule a une population de 607,068.

\* \* \*

Le thermomètre a été inventé par Galilée, en 1596.

\* \* \*

Le gros bourdon de la cathédrale de Saint-Stéphane, Vienne, pèse 39,096 livres. Il est fait de 180 canons pris aux Turcs.



## FEMMES

L'homme dont une femme se rappelle le plus est généralement celui qu'elle devrait oublier le plus rapidement.

\* \* \*

Le scandale est un démarreur automatique, mais il y a généralement une femme à la roue.

\* \* \*

Avant de mettre à la malle une lettre adressée à un jeune homme demandez-vous toujours ce que deviendra cette lettre.

\* \* \*

Le mariage est le but de la femme, le mari n'est que le moyen d'atteindre le but.

\* \* \*

Le couple le plus heureux est celui qui a retardé son mariage depuis six ans; voyez-le, ils s'aiment encore.

\* \* \*

On aime toujours un célibataire, son mari, quelquefois.

\* \* \*

La plus grande insulte qu'une femme puisse recevoir est un compliment d'un homme qu'elle n'aime pas.

## HOMMES

O femmes, nous ne savons pas pourquoi vous existez, et nous ne voulons pas savoir ce que vous êtes, mais nous sommes bien heureux de constater que vous êtes ce que vous êtes.

\* \* \*

On ne sait pas encore si le Sphinx est un homme ou une femme. Avez-vous déjà vu une femme demeurer silencieuse durant un si long temps.

\* \* \*

Un célibataire n'est jamais si content que lorsqu'il fait quelque chose qu'il ne devrait pas faire; c'est pourquoi quelques célibataires se marient.

\* \* \*

Il n'existe rien d'aussi rare qu'un célibataire qui avoue ne rien comprendre aux femmes.

\* \* \*

Tout homme a son prix, mais il y en a quelques-uns qui se donnent gratuitement.

\* \* \*

Plusieurs hommes sont devenus fameux par leurs femmes, oui, mais regardez les femmes de ces hommes.

## FEMMES

Pourquoi la femme qui prétend avoir confiance en son mari lui donne-t-elle si peu de chances.

\* \* \*

L'amour se fera toujours un chemin.

\* \* \*

C'est probablement parce qu'il est aveugle que l'amour joue si souvent avec la cruauté dans le cœur d'une femme.

\* \* \*

Si vous voulez être aimé de votre mari, habillez-vous à son goût, faites-lui les plats qu'il aime et laissez-vous désirer.

\* \* \*

Si les femmes flattaient davantage leur mari, les "vampires" n'auraient plus aucun succès.

\* \* \*

Quelque soit le mari que nous prenons il sera semblable aux autres, trois ans après notre mariage.

\* \* \*

Le dernier homme qu'une femme épouserait est le mari de sa soeur.

\* \* \*

Les vampires d'aujourd'hui ressemblent à Circé; elles aussi changent les hommes en bêtes.

\* \* \*

Lorsque le serpent de la jalousie entre dans le nid de l'amour il chasse toujours un des occupants, souvent les deux.

## HOMMES

Il y a des hommes qui s'élèvent à de grandes hauteurs et d'autres qui conduisent des ascenseurs et doivent redescendre dès qu'ils ont atteint le sommet.

\* \* \*

Un homme de génie est celui qui a oublié l'anniversaire de sa femme et peut la convaincre qu'il ne l'a pas oublié.

\* \* \*

Quelques hommes ne savent pas quoi faire lorsque leur femme est absente et d'autres ne le savent que trop.

\* \* \*

L'homme qui a obtenu le pardon de sa femme se considère digne de recommencer à l'offenser.

\* \* \*

En amour comme à la guerre il faut être capable d'essuyer des défaites pour être digne de vaincre.

\* \* \*

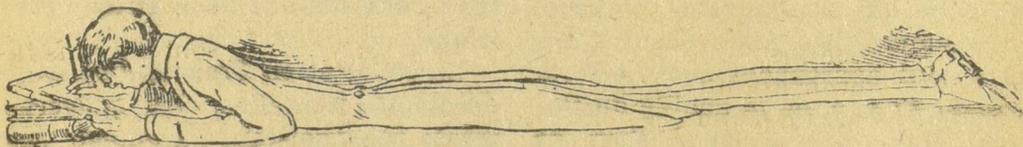
Il y a des moments où le célibataire fait l'amour avec tant de conviction qu'il se laisse prendre—oh quelques moments seulement—à son jeu.

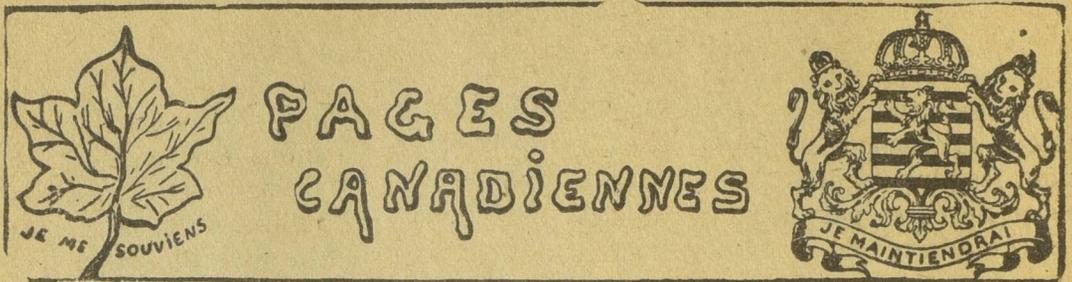
\* \* \*

Les célibataires sont connus par le genre de jeunes filles qu'ils ne fréquentent pas.

\* \* \*

L'amour, les femmes et la fricassée sont trois grandes énigmes.





### UN FACTEUR INEPUISABLE

Bien que notre sol contienne, pour sa part, 80 p. c. des mines de charbon de l'empire britannique, il faut prévoir le jour où l'électricité suppléera, dans notre pays comme dans le reste de l'univers, à tous les autres agents de force motrice.

L'électricité est un facteur inépuisable, que nos nombreux et puissants cours d'eau peuvent produire à très bon compte. Il n'en est pas ainsi pour les mines de charbon qui finiront, dans un avenir plus ou moins rapproché, par se tarir et dont l'exploitation, même à l'heure présente, demande des capitaux de plus en plus considérables.

La seule région centrale de nos provinces de l'Ouest est privée de force hydraulique et devra recourir au charbon pour produire l'énergie électrique nécessaire à ses industries. Mais, nos plus importantes réserves de charbon y sont localisées ou à proximité immédiate. Ce qui permettra à ce territoire de produire à bon compte de la force motrice, quand il aura acquis une organisation aussi parfaite que celle qui existe dans l'Ontario, par exemple. Les plus récents rapports nous apprennent que l'Alberta possède 37 p. c. de la houille du Canada. Mais 32 p. c. du charbon de cette province n'est que du lignite ou

du sous-bitumineux. Cette région carbonifère est pour ainsi dire la seule colonisée de toute la province. En fondant là de puissantes usines génératrices d'électricité, la force motrice pourrait être distribuée dans un rayon de deux ou trois cents milles. Le fil est appelé à résoudre la problème du transport de la force motrice, un des plus sérieux de l'heure. L'énergie comme les autres produits, peut s'expédier en comprimé, par la voie de l'air, et réduire considérablement le haut coût de revient.

Le sol de la Saskatchewan, surtout au sud, est riche aussi en gisements sous-bitumineux; 11,840 milles carrés de territoire recouvrent des couches de charbon, qui, à Estevan, atteignent jusqu'à 15 pieds de profondeur. Il y a de la houille également au nord de Cullen, Arcola et Wanchope. L'exploitation y est encore peu active, sauf dans la vallée de la rivière Souris. A l'ouest de ce cours d'eau, le rendement promet beaucoup.

Sil'on considère ce que les derniers progrès de la science ont réalisés ailleurs, on voit que même cette partie du Canada aurait avantage à construire des stations génératrices électrique.

En Italie et en France, d'après les dernières nouvelles, les gouvernements reconnaissant l'avantage économique de l'électricité sur tout au-

tre élément d'énergie, s'efforcent de l'appliquer même à la locomotion. L'industrie du charbon, qui demande une main-d'oeuvre nombreuse et complique considérablement le problème du transport, fut une des questions les plus angoissantes de la guerre et ne cesse pas d'en être une de l'après guerre, de la période de reconstruction. Tous les pays progressifs s'avisent de lui substituer la houille blanche.

La province de Québec, dont les pouvoirs d'eau peuvent produire 10,000,000 chevaux-vapeur n'en utilise encore que 80,000, bien que certaine période ait vu ses industries à deux doigts de cesser leurs opérations, faute de combustible. Elle est à la merci des Etats-Unis pour le lui fournir. Heureusement, avant longtemps, son gouvernement l'aura délivrée de cet odieux esclavage, s'il faut se fier à quelques indices prometteurs.

—o—

### NOUVELLE INDUSTRIE CANADIENNE QUI PROMET LA RICHESSE

Une compagnie canadienne s'est formée il y a quelques mois à Sidney Ruck, en Colombie, dans la but d'établir une nouvelle industrie. Cette société espère tirer de gros profits de la pêche des requins, et voici les renseignements qu'elle donne à ce sujet:

“Le long de la côte occidentale de l'île de Vancouver, les requins, dont quelques-uns pèsent jusqu'à deux mille livres, forment des troupes nombreuses. Il n'est pas rare de voir des milliers de requins de toute taille dans une seule troupe. Il y a quelques

jours, un bateau naviguant à faible distance de la côte a passé à travers une masse solide de requins. La pêche du requin, comme celle de la baleine, sera faite au moyen de harpons lancés par de petits canons. Les foies des requins les plus gros peuvent donner jusqu'à vingt gallons de la plus belle huile. Cette huile est utilisée en médecine. Elle sert aussi à la lubrification des machines délicates. Les foies des requins de taille moyenne donnent une dizaine de gallons d'huile. Les dents des requins sont grandement demandées par les fabricants de colliers, et tout indique que les colliers de dents de requins seront des ornements qui feront fureur.

Les nageoires de requins font de la gélatine presque pure. Elles peuvent être facilement vendues aux Orientaux, qui s'en servent pour préparer des mets délicieux. La partie la plus précieuse du requin est la peau. Cette peau est très rude, mais ce défaut peut être corrigé au moyen d'un acide. Après le tannage, la peau de requin est magnifique et extrêmement forte. Le sang et la chair peuvent servir à la fabrication d'engrais et de nourriture pour les volailles.

Certaines membranes peuvent être employées pour la confection de gants. Enfin, le requin, au point de vue industriel, est un des animaux de mer les plus importants.”

Si ces renseignements sont bien exacts, il est certain que la société prospérera très rapidement, et que les capitaux engagés rapporteront de beaux intérêts. Cette nouvelle industrie donnera du travail à un grand nombre de personnes et contribuera à la prospérité de notre Canada.

## LA PRODUCTION DE L'OR AU CANADA

On annonce la découverte d'un gisement aurifère dans la région du lac Expanse, au nord du Témiscamingue, province de Québec. Cette découverte a été faite à New-Liskeard et donne de grandes espérances. Un filon de plus de douze pieds qui aurait été examiné aurait révélé la présence du précieux métal en assez grande abondance pour rendre l'exploitation profitable.

Il semblait bizarre que les riches gisements de Cobalt et de Porcupine, si près de notre province, n'y aient pas de prolongement, puisque la formation géologique à cet endroit en est la même.

La production de l'or au Canada a atteint son maximum en 1900 lorsqu'elle s'éleva à 4,350,057 onces, dont 4,077,553 onces provenant du Yukon. C'était l'époque de la course vertigineuse des chercheurs d'or vers le Klondyke. Depuis cette époque la production de l'or a bien diminué.

L'Ontario a découvert ses riches gisements d'or en 1912, et sa production a monté de 2,062 onces en 1911, à 86,000 onces lors de cette découverte. En 1913 Ontario extrayait 249,804 onces d'or de ces nouvelles mines et en 1919 la production atteignait 508,000 onces.

De 1862 jusqu'à 1868, plus d'un million d'onces d'or furent tirées des gisements de la Colombie-Britannique, et jusqu'en 1880 le rendement annuel se maintint à environ 75,000 onces environ. Depuis 1899 jusqu'à 1916 cette province a produit invariablement plus de 200,000 onces d'or fin annuellement.

La province de Québec n'a cependant jamais donné qu'une production d'or presque nulle. La production totale d'or inscrite à son crédit depuis la Confédération ne dépasse pas 25,000 onces. Le sol de notre province recèle certainement, comme les autres, des gisements aurifères, mais l'on n'a pas eu la veine de les découvrir.

Les prospecteurs ont-ils enfin frappé à New-Liskeard le filon de minéral précieux qui mettra la province de Québec en possession de nouvelles et immenses richesses?

— o —

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Si le feu de la cuisine s'éteignait, autrefois, on allait emprunter du feu chez la voisine.

Aujourd'hui, nous avons des allumettes.

On payait autrefois les oeufs dix centins la douzaine.

Nous les payons maintenant soixante centins.

On mangeait la viande fraîche, autrefois, en un seul jour.

On la conserve aujourd'hui pour la semaine dans le réfrigérateur.

On n'alimentait, en hiver, autrefois, le bétail qu'avec du foin sec.

Aujourd'hui, nous avons l'ensilage.

On faisait le foin, autrefois, avec la faux, le petit râteau et la fourche à main.

Maintenant, nous le faisons avec la faucheuse, le chargeur mécanique, le râteau et la fourche à cheval.

On élevait autrefois de nombreuses et réjouissantes familles.

Maintenant, assez souvent, l'on n'a qu'un chien à dorlotter.

Autrefois, on se délassait avec un bon livre chez soi.

Il faut, maintenant, aller aux vues animées.

Autrefois, on écrivait avec une plume d'oie trempée dans un vulgaire encrier.

On se sert, maintenant, d'une plume à réservoir et d'un dactylographe.

On payait ses dettes, autrefois, avec des produits échangés ou du travail à la journée.

Maintenant, nous les payons avec des chèques.

On charroyait autrefois l'eau pour boire avec un seau en baril.

Maintenant, on la pompe avec un moulin à vent ou un engin à gazoline.

On ne portait, autrefois, des mitaines aux mains, qu'au mois de janvier.

Maintenant, on porte des gants dans le mois d'août.

On ne divisait, autrefois, les champs qu'avec des clôtures en perches.

On se sert, maintenant, de clôtures en fil de fer.

On payait, autrefois, une bonne vache \$30.

On paye, maintenant, une bonne vache au moins \$100.

On apprenait l'agriculture, autrefois, au bout des mancherons de la charrue ou la houe à la main.

Maintenant, on va à l'École d'Agriculture.

On jouait, autrefois, du violon et de l'accordéon.

Aujourd'hui, l'on a le piano automatique et le phonographe.

Autrefois, l'on n'élevait que des cochons trotteurs.

L'on a, maintenant, des cochons pur sang.

L'on ne communiquait, autrefois, les uns avec les autres, que par lettre.

Nous avons, maintenant, le téléphone, le télégraphe avec ou sans fil.

Ça prenait, autrefois, un mois pour aller de Québec à Chicago.

On y va maintenant en trente heures.

On s'éclairait, autrefois, avec une lampe à bec et de la chandelle à l'eau.

On se sert, maintenant, pour ce faire, de gaz d'éclairage ou d'électricité.

Le pauvre, à pied, le riche en carrosse, circulaient d'une place à l'autre.

La circulation, pour les pauvres et pour les riches, se fait, maintenant, en automobiles, en voitures électriques ou à vapeur, et même en aéroplane.

On faisait autrefois la guerre sur l'eau avec des navires chargés de soldats, sur terre à l'arme blanche, au fusil et au canon.

On la fait, maintenant, avec des sous-marins et des torpilleurs, avec des gaz asphyxiants et, dans l'air, avec des avions.

On empruntait de l'argent autrefois sans garantie d'aucune espèce et on le rendait.

Aujourd'hui, on plaide prescription.

On chauffait autrefois les maisons avec des poêles et du bois.

Aujourd'hui on les chauffe avec des fournaies et du charbon quand on peut en avoir.

— o —

## ARBRES DES FORETS CANADIENNES

### Le pin blanc (*Pinus Strobus*)

Le pin blanc était autrefois l'arbre de choix des exploitations forestières du Canada, mais les effets du gaspillage et des feux en ont réduit la quantité et augmenté le prix; la production de billes de pin blanc a diminué de

deux tiers dans l'Ontario depuis vingt ans. Par tout le Dominion, l'abattage du pin blanc est surpassé de beaucoup par celui de l'épinette et presque égalé par celui du sapin Douglas. Mais c'est encore le bois mou le plus cher et il continuera sans doute à occuper le premier rang.

La distribution du pin blanc est bornée par la région située au sud d'une ligne passant approximativement au coin sud-est du lac Winnipeg, par le lac Nipigon, le long de la ligne de séparation des eaux au nord du lac Témiscaming, par le lac Saint-Jean, à Point des Monts sur le Saint-Laurent et l'île du Cap-Breton. La vallée de l'Ottawa était peut-être autrefois le centre le plus important de production de pin blanc, et l'histoire de cette région est intimement associée à celle des exploitations forestières, qui avaient pour but principal l'acquisition de ce précieux bois.

A l'origine des opérations d'abatage dans l'est du Canada, le pin blanc était le principal, sinon le seul arbre de prix dans les forêts, et les anciens baux d'abatage ne spécifiaient pas d'autres bois. La raison de cette préférence sur toutes les autres espèces, était la qualité supérieure du bois et la taille plus volumineuse des arbres.

Bien qu'on ne possède pas de données précises sur ce qui en reste, on doute qu'il y en ait plus de cinquante billions de pieds, mesure de planche. On en abat annuellement environ trois quarts de billions de pieds.

Le pin blanc se reproduit facilement et grandit vite sous des conditions favorables, mais il demande plus de lumière que la plupart des autres conifères et les bois durs il lutte

difficilement pour cela avec ces espèces.

Il se reproduit ordinairement bien après un léger incendie, mais des feux répétés ont fini par le faire disparaître des régions où il abondait autrefois. Cependant, rien ne saurait empêcher les anciennes fameuses pinnières de se reproduire abondamment, pourvu qu'elles soient protégées contre le feu, et que les rivaux de cette essence soient abattus en même temps qu'elle pour donner aux jeunes la chance de pousser.

Malgré les ravages exercés par la chenille du pin blanc sur les bourgeons des jeunes pins, surtout dans les plantations, il faut en continuer le plantage, car cette espèce donne peut-être plus de profit par acre que ses congénères. On a constaté au Massachusetts que, dans un certain nombre de plantations de pin blanc, 25,000 pieds de bois de service par acre ont été produits en 40 ans, 35,000 pieds en 50 ans et 44,000 pieds en 60 ans.

Le pin blanc se distingue facilement des autres pins, par le fait que ses feuilles sont assemblées par cinq. Il y a trois autres pins blancs indigènes au Canada. Le pin flexible et le pin à écorce blanche poussent seulement sur les hautes montagnes de la Colombie-Britannique et de l'Alberta, et n'ont qu'une faible valeur marchande; mais le pin blanc de l'Ouest, qui pousse dans des régions plus favorables au sud de la Colombie-Britannique, est un arbre splendide, dont les qualités ressemblent à celles de congénères de l'Est. Comme il n'y aurait qu'environ 2,700 millions de pin blanc de l'Ouest en Colombie-Britannique, cette espèce ne rivalisera pas sérieusement avec le pin blanc de l'Est.

## UN CENTENAIRE MEMORABLE

A vrai dire, pour la France du moins, c'est plutôt d'une conception que d'une naissance qu'il s'agit. Car le premier chemin de fer français (celui de Saint-Etienne à Andrézieux) ne vint réellement au monde qu'en 1828. Sa véritable origine remonte bien, cependant, jusqu'à 1821, puisque ce fut cette année-là que plusieurs propriétaires de mines, ayant conçu le projet d'expérimenter ce mode de locomotion encore embryonnaire quoique déjà usité de l'autre côté de la Manche, sollicitèrent du gouvernement l'autorisation d'établir à leurs frais un petit chemin de fer, uniquement destiné d'abord à desservir le bassin houiller de leur région. C'est également en 1821 que l'anglais William James obtint la concession de la première Compagnie effective de chemins de fer: le "Liverpool and Manchester Railway". Anniversaires à part, il n'est pas hors de propos, au moment où les chemins de fer font tant parler d'eux, de rappeler sommairement les curieuses péripéties de leurs débuts.

"Tout nouveau, tout beau", dit un proverbe. Il ne se vérifia guère lors des expériences initiales de l'invention qui devait, en si peu de temps, révolutionner l'univers. Quand, il y a cent ans, un groupe d'ingénieurs arriva à Saint-Etienne pour y procéder aux travaux préliminaires de la première voie ferrée, ils y furent outrageusement conspués par les indigènes de l'endroit, qui — rapporte un chroniqueur contemporain — "à la place de

la ligne projetée, réclamaient à oor et à cri un canal, afin d'y pouvoir pêcher à leurs moments de loisir". Et comme, à cette époque, il n'existait pas de loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, les propriétaires touchés par le tracé opposèrent, pendant deux ans, "la plus énergique et la plus aveugle résistance" à l'entreprise. Du haut en bas de l'échelle sociale, le chemin de fer ne fut accueilli, à son berceau, que comme un enfant monstrueux et indésirable du progrès. Les rails firent railler et dérailler les meilleurs esprits. Le grand Arago se moquait ouvertement de ces "deux triangles de fer parallèles" qu'il mettait au défi de "donner une face nouvelle aux landes de Gascogne". Il affirmait que les voyageurs ne pourraient pas respirer sous les tunnels. "L'expérience, déclarait-il dans un rapport officiel, a brutalement jeté au travers de ces séduisantes spéculations une foule d'éléments que les théoriciens avaient négligés: elle a parlé d'inertie, de ténacité des métaux, de résistance de l'air, etc..." Proudhon s'élevait avec véhémence contre ceux qui envisageaient le nouveau moyen de transport comme un puissant véhicule d'idées: "Non, non, telle n'est pas la vertu des chemins de fer. Ce qui fait circuler les idées, ce ne sont pas les voitures; ce sont les écrivains, la discussion libre, la presse libre..."

Thiers, dès le commencement, s'était montré résolument hostile à l'innovation qui, selon lui, n'était susceptible d'aucune application prati-

que. Il prétendait que la France ne produirait jamais assez de fer " pour construire seulement quarante kilomètres de voie ferrée par an". Il ne voyait dans le chemin de fer qu'un grand jouet scientifique, bon tout au plus à amuser les Parisiens et à "remplacer les coucous dans la banlieue".

Chez les petites gens, la méfiance était encore plus grande. Le chemin de fer y passait pour une invention diabolique. On y disait couramment que la fumée des locomotives endommagerait les récoltes, que le bruit des trains ferait tellement peur aux bœufs qu'ils en perdraient l'appétit, que les vaches ne donneraient plus de lait, que les poules ne pondraient plus, que la race des chevaux disparaîtrait, etc. Des conseils municipaux refusaient de laisser passer des lignes ferrées sur le territoire de leurs communes dans la crainte que les trains n'y apportassent la maladie de la pomme de terre!

Pour comble de malchance, une fâcheuse série d'accidents troubla l'exploitation naissante des chemins de fer. Le premier train officiel mis en circulation sur la ligne Liverpool-Manchester écrasa le ministre anglais Huskisson qui présidait à son inauguration. Sur la ligne de Paris à Saint-Germain, un train conduit par le célèbre ingénieur Eugène Flachet, au lieu de s'arrêter à son point terminus, s'en alla, un jour, follement pénétrer dans un café, heureusement vide de consommateurs. Flachet et son chauffeur furent seuls blessés: ce dernier légèrement, mais l'ingénieur si gravement qu'il dut passer six mois au lit et rester ensuite très longtemps boîteux.

Plus malheureuse encore, plus terrifiante fut la catastrophe de la ligne

de Versailles qui coûta la vie au fameux explorateur Dumont d'Urville, dont on eut grand-peine à identifier les restes carbonisés. Un peu plus tard, Charles Dickens faillit être victime d'un accident du même genre, presque aussi désastreux, auquel il n'échappa que par miracle.

En dehors même des risques que comportait alors ce moyen de transport rudimentaire, il faut avouer qu'il était dénué de tout agrément et de tout confort. Les voitures réservées aux voyageurs n'étaient d'abord que de grossiers tombereaux, des sortes de chars-à-bancs, recouverts parfois d'une capote de cuir ou de toile, le plus souvent sans aucune protection contre les intempéries. Vinrent ensuite les wagons, à la mode anglaise, où l'on enfermait les voyageurs " à clef" et qui, montés sur des essieux sans ressorts, étaient prodigues de cahots et de courbatures: Alphonse Karr, grand ennemi de ces "boîtes roulantes" et qui jurait "s'ennuyer à mort entre les talus de terre crayeuse des voies ferrées", écrivait encore: "Nous sommes "attachés" sur le chemin de fer. D'affreux sifflements, des bruits étranges et épouvantables se font entendre. On part... On "va", mais on ne voyage pas." Nestor Roqueplan risquait une prophétie: "Un jour viendra où l'on se lassera de voyager à la façon d'une malle, de traverser l'espace comme un boulet, de voyager sans voir et sans savoir. Ce jour-là, quelque bienfaiteur de l'humanité réinventera... la diligence." Le duc de Wellington, le vainqueur de Waterloo, attendit que les chemins de fer aient fait douze ans d'apprentissage pour oser monter dans un train. Bien longtemps après, en 1858, le comte de Cavour préférait encore la voiture

de poste au chemin de fer pour venir de Turin à Paris. Le tunnel, surtout, était la bête noire des voyageurs. M. André Lichtenberger en citait récemment un piquant exemple, extrait de la correspondance de Cuvillier-Fleury avec le duc d'Aumale. Ayant assisté à l'inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen, le sage précepteur écrivait à son brillant élève: "La seule sensation pénible qu'on éprouve, c'est le passage de plusieurs tunnels... Ce travail énorme, qui n'a demandé que deux ans, n'a-t-il pas été accompli un peu précipitamment? C'est l'avis des Rouennais qui déclarent: "Nous attendrons que les Parisiens aient essayé le chemin de fer avant d'en faire usage. Nous n'aurons confiance qu'après le premier accident qui arrivera... (sic). Après, on prendra des précautions." Par contre, lorsque les chemins de fer eurent enfin vaincu les préjugés, le tunnel fut considéré comme l'accessoire indispensable de toute ligne qui se respectait. A telle enseigne que, s'il faut en croire Aurélien Scholl, des ingénieurs, construisant un des premiers chemins de fer belges, n'hésitèrent pas à faire mettre un peu de terre sur une longue tranchée qui eût pu rester à ciel ouvert, afin d'avoir aussi un tunnel... comme en Angleterre!

Finalement, l'éternelle lutte qui met toujours aux prises, à chaque invention nouvelle, la routine et le progrès, se termina par la victoire de ce dernier. Le chemin de fer fut alors l'objet d'un enthousiasme délirant dont les lyres poétiques répercutèrent l'écho:

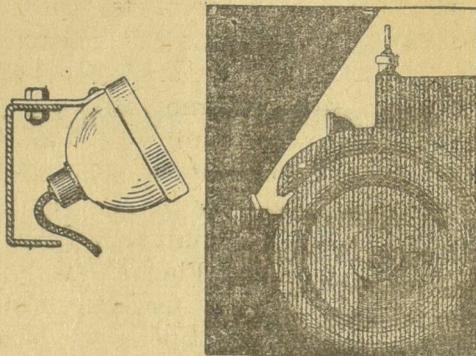
Laboure, ô char de l'abondance,  
Et nos plaines, et nos vallons!  
Ta fumée est une semence  
Qui fertilise nos sillons!...

En 1842, rapporte M. G. Goy dans son intéressante monographie du P. L. M., un inventeur, ayant imaginé une "voiture qui marchait sans chevaux", il fut un moment question de substituer aux chemins de fer sur rails des voitures à vapeur circulant librement sur des routes bétonnées. Mais l'heure de l'automobile n'était pas venue. Et, maintenant, ni la locomotive, ni l'auto, ni l'avion ne suffisent encore à notre besoin de mouvement.

Henri NICOLLE.

### NOUVEAU GENRE D'ECLAIRAGE POUR AUTOS

De jour en jour les voitures automobiles deviennent de plus en plus attrayantes et pratiques; mais, par suite de l'imprudence coupable des chauffeurs qui se permettent volontiers de faire de la vitesse, les accidents sont de plus en plus nombreux



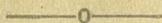
La plupart des accidents dûs aux autos arrivent de nuit, et il n'est pas rare de voir le chauffeur qui a causé un accident continuer sa route sans s'inquiéter de l'état de sa victime. S'il en prend tant à son aise, et s'il agit d'une façon si lâche et si inhumaine,

**c'est qu'il espère échapper aux conséquences de sa faute, sachant que l'on n'a pas pu prendre le numéro de sa licence.**

Voici un nouveau genre d'éclairage qui, tout en rendant d'autres services au chauffeur lui-même, protégera le public d'une façon plus efficace, en rendant l'approche des autos plus visible, et en permettant d'identifier la voiture aussi facilement la nuit que le jour.

Il suffit de fixer, sur le butoir qui se trouve en avant de la voiture, une troisième lampe à réflecteur, de façon que sa lumière frappe le radiateur. Celui-ci étant nickelé reflète la lumière, comme le montre la vignette, ce qui fait que les passants et les autres autos aperçoivent plus nettement l'auto venant dans leur direction.

Cette lumière permet en outre de lire le numéro de la licence qu'elle éclaire parfaitement, ce qui permet d'identifier en pleine nuit la voiture qui fait arriver un accident ou qui viole les règlements de police.

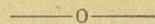


### LES BIENFAITS DU SOLEIL

Le docteur Hill, l'avocat du grand air et de la lumière du soleil, prétend que les rayons de cet astre sont aussi bienfaisants, sinon plus, que tous autres rayons provenant de lumière artificielle. Il a trouvé que pour brûler la peau, il faut trois fois plus de chaleur solaire que de chaleur artificielle, comme celle d'une fournaise. Cette différence est due au fait que les rayons visibles du soleil pénètrent la peau et sont absorbés par le sang circulant dans des tissus subcutanés,

tandis que la chaleur brute est absorbée par la peau, pas l'épiderme qu'elle chauffe. Il a aussi découvert que la lumière du soleil peut chauffer le sang sous la peau, cinq degrés centigrade de moins seulement que la chaleur que dégage un instrument artificiel. Les rayons visibles absorbés par le sang sont convertis en chaleur et la chaleur développée par la circulation chauffe à son tour le corps. Exposé aux brises fraîches du grand air, le corps est conservé frais en son entier, tandis que le sang et la peau sont échauffés en certains endroits seulement par le soleil, à une température qui peut excéder au plus celle d'une forte fièvre. Il prétend que ce chauffage local (ne pas confondre avec le chauffage central) a un effet profond sur tout l'organisme, en l'immunisant contre les maladies. Les enfants affectés de tuberculose des os, des articulations, glandes et de la peau, sont rapidement guéris dans les sanatoria parce que exposés en permanence au soleil et au grand air.

La chaleur artificielle que dégagent les poêles, radiateurs et eaux bouillantes ne remplacent pas avantageusement la chaleur du soleil. La fournaise est un triste succédané du soleil.



Les mouches prennent leur retraite en octobre, se dissimulent et restent engourdies toute la saison des froids pour revivre aux premières chaleurs.

Dans l'édifice où l'on distribue les bienfaits, il y a deux portes très fréquentées: l'une pour entrer, la platitude, et l'autre pour sortir, l'ingratitude.

## Coup de revolver qui détermine un mariage sensationnel

L'été dernier une actrice d'une grande beauté faisait l'admiration de tous les parisiens. C'était Mademoiselle Doriane qui, grâce à sa beauté idéale, avait détrôné la célèbre beauté parisienne Mlle Dherlys, et avait été choisie pour la remplacer sur la scène du Casino de Paris. Doriane était foncièrement honnête, et ne se laissait courtiser par personne.

Avec son entrée au Casino de Paris devait bientôt se dérouler un roman d'amour, tel qu'il en existe peu dans la littérature, car celui-là, au moins, est un roman vécu qui se termine par le plus heureux dénouement. C'est presque une tragédie ayant pour cause un ardent amour auquel la beauté refusait de répondre, et qui faillit coûter la vie à un jeune américain, fils d'une famille distinguée et très riche.

Le jeune américain, le héros de ce roman d'amour pur et sincère est M. Harry Morgan, fils de l'hon H. Morgan, consul général des E.-U., à Bruxelles (Belgique).

Le père de Morgan est né à la Nouvelle-Orléans, mais la famille habite depuis très longtemps à New-York, où elle est des plus considérées. Sa mère est la fille du général Hilpatrick, de l'armée confédérée, pendant la guerre civile.

A l'époque de la tragédie, sa soeur aînée venait d'épouser le comte de Maupas Juglart, descendant d'une vieille famille aristocratique française, et le mariage de ces deux jeunes

gens avait été un grand événement social à Paris. Ses deux plus jeunes soeurs, Gloria et Thelma Morgan, étaient encore en pension à New-York, à l'académie de Miss Spencer, une des academies les plus à la mode et les plus renommées de la Capitale américaine. Le jeune Morgan, engagé volontaire pendant la grande guerre, avait combattu dans la Meuse et l'Argonne, où il avait gagné les galons de sergent, mais il n'avait pu être nommé officier parce qu'il était trop jeune.

Mlle Doriane était apparue tout de suite aux Parisiens comme une beauté sans égale, véritable météore qui avait éclipsé la cependant très belle Dherlys, considérée, avant l'apparition de Doriane, comme la plus belle de toutes les actrices.

Comme Doriane arrivait à Paris, le directeur du Casino de Paris, en raison du départ de la belle Dherlys, était au désespoir et ne savait où trouver une actrice capable de remplacer l'étoile filante Dherlys.

Doriane venait d'être l'objet d'une véritable chasse à travers toutes les grandes villes de l'Europe, par le jeune Morgan, et, voyant qu'elle n'arrivait pas à lui faire perdre ses traces, et qu'il persistait d'une façon insolente à la suivre de partout, elle se décida à se fixer à Paris et à accepter la place de Dherlys, à la grande joie du public parisien; elle voulait continuer à se dévouer toute entière à son art, sans se laisser influencer par au-

cune aventure galante, et c'est pour-quoi elle avait toujours refusé de se laisser faire la cour par le jeune américain aussi bien que par d'autres personnes.

Elle était honnête et voulait rester honnête, ne comptant que sur sa beauté, son charme et son talent pour remporter tout le succès possible au théâtre. Elle avait beaucoup d'ambition, et elle estimait, disait-elle, que l'amour ne va pas avec la profession d'artiste, ce qui est une opinion contraire à celle de la plupart des artistes, mais qui montre l'honnêteté de Doriane. Elle était décidée à sacrifier l'amour comme étant le principal échec au succès.

A ce moment, il y avait un peu plus d'un an que le jeune Morgan avait rencontré Doriane dans un théâtre de Bruxelles. Ça avait été le vrai coup de foudre, l'amour à première vue. Morgan la revit dans un restaurant, il ne put détourner d'elle ses regards, et quand elle sortit, il la suivit dans la nuit pour savoir où elle habitait. Pendant des semaines, il venait se placer en face de sa maison, de l'autre côté de la rue pour la voir sortir.

Quand elle apparaissait pour monter dans son automobile, Morgan la suivait, rentrait dans les mêmes restaurants qu'elle, et s'asseyait à une table voisine pour pouvoir la contempler à son aise.

Doriane avait fini par remarquer son manège, et dans l'intention de lui faire cesser ces poursuites, elle l'arrêta un jour pour lui parler. Le cœur de Morgan battit à se rompre, car le pauvre jeune homme pensait avoir touché le cœur de la belle, et il espérait pouvoir enfin lui avouer son amour; mais il fut atterré quand Doriane lui dit sur un ton sec et hautain:

“Jeune homme, j'ai remarqué votre persistance à me suivre partout où je vais, cela me contrarie beaucoup et me met mal à l'aise. Sachez que je suis une artiste, que je n'aime pas à être ennuyée par personne, car j'ai trop d'autres choses à penser. Je vous supplie donc de cesser vos assiduités sans espoir et de ne pas me contraindre à être désagréable envers vous.

Morgan fut désappointé, mais non découragé; il continua de plus belle ses poursuites. Chaque soirée il alla occuper le même fauteuil au théâtre, puis il allait attendre la sortie de Doriane et il la suivait, qu'elle se rendit chez elle ou au restaurant, qu'elle y allât à pieds ou en automobile; il était comme l'ombre de celle qu'il aimait sans espoir.

Doriane déclara à ses amies qu'elle était lasse de ces poursuites, que cela l'énervait et lui empêchait d'être toute à son art. C'est alors qu'elle se décida à quitter brusquement Bruxelles sans dire à personne où elle allait.

Elle se rendit à Cannes, dans le midi de la France, dans l'espoir de dépister le jeune suiveur, car elle était persuadée que, si elle céda à l'amour, c'en était fait de sa carrière triomphale qu'elle adorait.

Mais elle avait compté sans la persistance toute américaine de Morgan. Dès que le jeune homme s'était aperçu de son départ, il s'était informé à la gare de la direction qu'elle avait prise et il avait appris qu'elle avait pris un billet pour Cannes, et il prit le train suivant.

Chaque fois que Doriane le voyait réapparaître, elle faisait ses malles et partait pour une autre ville, mais il la suivit de partout, jusqu'à ce qu'enfin, lasse de voyager toujours, elle arriva à Paris où elle prit un engagement au

Casino. Dans sa poursuite de son idéal, Morgan avait suivi Doriane à travers l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Suède et la Norvège.

Quand Morgan vit Doriane se fixer à Paris, lasse de se sauver de lui, il pensa qu'en continuant à la poursuivre de ses assiduités, il finirait par tri-

au théâtre des Champs-Élysées, en faveur des sinistrés de Reims, Doriane y parut accompagnée de Morgan. Son entrée dans la salle fit sensation, et ce fut un murmure général d'admiration.

Mais malgré ces petites condescendances, Doriane, toute à son art, ne permit pas au pauvre amoureux de lui



*Les chaudes caresses de Doriane, l'aveu de son amour, furent pour le jeune Morgan, comme l'aurore d'une nouvelle vie, et quoique très affaibli, il lui promit de vivre pour en faire sa femme.*

ompher et il devint de plus en plus acharné à sa poursuite.

Doriane finit par se familiariser. Ils se fréquentèrent, dînèrent quelques fois ensemble et fréquentèrent quelques grandes salles de danse de la Capitale.

Lors du grand bal, connu sous le nom de "Bal coucher de soleil", donné

faire des déclarations. Pensant qu'elle était sans cœur et sans pitié, il devint triste et maussade, perdant peu à peu toute cette force de volonté qui l'avait soutenu dans cette course insensée, à travers l'Europe, à la conquête de son idéal.

Ce fut alors qu'un soir de juin, après une discussion avec Doriane,

motivée par la trop grande attention que celle-ci avait portée à un prince Hindou, alors en vogue à Paris, Morgan se retira chez lui en proie au plus grand désespoir. Il pensait que la froideur manifestée à son égard, au cours de cette soirée, par celle qu'il aimait, était une preuve qu'il n'arriverait jamais à conquérir son affection, et il se crut le plus malheureux des hommes. Assis dans la chambre de son hôtel, il en vint à cette conclusion que la vie n'avait plus de charme pour lui.

Durant des heures il réfléchit; son amour sans espoir, et plus il réfléchit à sa triste situation, plus son esprit se troubla. Finalement, il perdit la tête, et, allant à son bureau, il saisit son revolver et se tira dans la direction du coeur et tomba sans connaissance.

Le bruit avait attiré le concierge, qui, ayant trouvé le malheureux étendu au milieu d'une mare de sang, téléphona à la soeur du jeune homme, la comtesse de Maupas de Juglart et à Doriane qui s'empressa d'accourir.

Morgan était étendu sur son lit, quand Doriane arriva très surexcitée. En proie à l'émotion la plus intense, elle s'avança rapidement vers le lit, près duquel elle se laissa tomber en appuyant sa tête contre le blessé, pleurant et l'appelant des mots les plus tendres, n'épargnant aucune parole de tendresse et d'amour, dans la sincérité de sa compassion.

"Oh! Henri, mon petit chou chéri", disait la beauté dont le visage était inondé de larmes, pourquoi as-tu fait une chose pareille? Tu sais que je t'aime, mon amour, ... je ne veux pas que tu meures. ... je veux que tu vives pour être heureux avec moi, etc."

Harry ne mourut pas. Les chaudes et sincères caresses de la resplendis-

sante beauté repentante, lui avaient rendu l'espoir, en arrachant à Doriane l'aveu de son amour. A partir de ce jour, ce fut pour lui comme l'aurore d'une nouvelle vie, et quoique épuisé par la grande perte de sang qu'il avait eue, il promit à Doriane de vivre pour réclamer qu'elle tienne la promesse qu'elle venait de lui faire, de l'épouser pour vivre heureux ensemble, sans plus jamais se séparer.

—o—

### LA SIMPLICITE DU LANGAGE ALLEMAND !

Chaque fois que certains savants allemands prennent un mot français pour enrichir leur langue d'un mot nouveau, il se trouve d'autres savants pour protester contre l'emploi d'un mot français germanisé, et ils le remplacent par un mot purement allemand.

Voici un cas qui montrera bien là que les allemands entendent par mots simples, de l'avis général il paraît plutôt compliqué :

Le savant Einstein employait dans ses écrits le terme "relativité" comme traduction du mot français "relativité". Les savants ont cherché à trouver un mot allemand pur qui ait à peu près la même signification, et ils n'ont pas tardé à trouver, car s'ils ont l'esprit lourd, ils ont l'imagination féconde.

Le mot "relativité" à consonnance française cédera la place à celui-ci qui a une couleur bien plus germanique :

—Bezielichkeitsanschauungsgesetz!

A vos souhaits !... Heureux allemands qui ont des mots si beaux.

## Découverte des trésors cachés par Annibal, en Italie, il y a 2139 ans

Jamais, dans aucun pays du monde, l'on avait fait tant de découvertes que l'on en fait actuellement en Italie. Ces découvertes, si elles sont d'une importance capitale au point de vue archéologique, sont aussi très précieuses en raison des richesses que l'on y découvre.

Le gouvernement lui-même et de nombreuses personnes, cherchant pour leur compte personnel, fouillent le sol dans un grand nombre d'endroits, dans l'espoir d'y découvrir de l'argent, de l'or et des pierres précieuses; tout cela parce qu'un moine, habitant un couvent au fond de la Palestine, a eu une vision qu'il a racontée à une femme. Cette femme a raconté elle-même cette histoire aux autorités de sa ville natale, et celles-ci ont fait quelques fouilles qui ont amené la découverte d'une voûte construite du temps des romains; cette voûte qui a 30 pieds de longueur et 20 pieds de largeur a dû servir à enfermer des trésors. Tout près de cette voûte on a trouvé une large coupe en or, merveilleusement ciselée, des anciennes pièces romaines et d'autres objets antiques; ces trouvailles ont fait croire à l'authenticité des révélations faites au moine dans sa vision.

La veuve, Maria Benincass, qui était profondément religieuse, avait fait voeu de visiter la Terre Sainte, après la mort de son mari. Elle habitait Bisceglia, un petit port fortifié, situé sur la côte Sud-est de l'Italie, entre Trani

et Bari; cette dernière ville était la capitale de la province du même nom.

Cette femme accomplit son voeu et alla à Jérusalem. Là elle y faisait des aumônes aux pauvres qu'elle rencontrait sur son chemin, et un jour, pendant qu'elle distribuait ainsi de l'argent aux malheureux, un dominicain, le Père Benvenuto, se trouva à passer. Le dominicain était italien de naissance; il s'intéressa à cette pieuse femme et lui posa de nombreuses questions. La veuve lui parla des difficultés financières de son pays, et le Père lui promit de prier pour sa patrie.



*Monnaies romaines trouvées au cours des premières fouilles.*

Cette nuit il resta très tard en prières, et lut pendant longtemps son bréviaire, puis après une dernière prière, il se mit au lit. Dans la nuit il fit un rêve étrange, la vision paraissant d'abord confuse: mais la vision devint plus précise, et il vit la forme bien nette d'un homme armé, de proportions très grandes, à la figure dure et au regard sévère.

“Je suis l'âme d'Annibal, le conquérant, semblait dire la vision. J'ai dévasté Rome, massacré ses habitants et

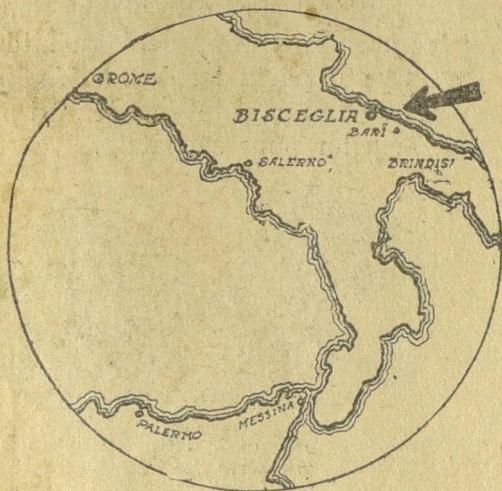
emporté ses trésors. Maintenant je ne repose pas en paix."

Le moine se réveilla et commença à prier à haute voix, puis l'esprit continua :

"Je veux réparer mes torts; Rome peut retrouver ses trésors, si l'on veut se donner la peine de faire des fouilles."

Le moine anxieux d'entendre encore cette apparition, prêta l'oreille, et il entendit distinctement ces paroles :

"Faites des fouilles sur les coteaux situés en arrière de Biscéglià, où les romains de l'époque ont enterré leurs trésors pour priver mes légions de leur butin légitime."



Carte de la région sud de l'Italie, où se trouve Biscéglià, où l'on recherche les trésors cachés par Annibal.

La vision disparut alors et le moine anuri se frotta les yeux et se pinça pour voir s'il était réellement bien éveillé. Il était parfaitement éveillé, il ne pouvait en douter. Intrigué, il se leva, et attendit le jour assis sur sa chaise.

Quand le jour fut venu, il envoya chercher sa compatriote, et lui raconta sa vision.

"C'est la volonté de Dieu!" s'écria la femme, et, après avoir quitté le Père Benevenuto, elle reprit la route de sa patrie, décidée à faire part de la vision du moine aux autorités. Mais celles-ci, à Biscéglià, refusèrent d'ajouter foi à son récit.

La brave femme, sans perdre courage, s'en alla trouver les autorités de Bari, qui l'éconduirent comme l'avaient fait les autorités de Biscéglià.

Elle partit alors pour Rome, où elle visita, sans plus de succès, différents hauts fonctionnaires, leur racontant à chacun la vision du moine. Elle finit par rencontrer, il y a deux mois, un de ces fonctionnaires qui consentit à lui aider. Ce fonctionnaire obtint du Ministre des Travaux Publics qu'il consentit à la recevoir, et, quand elle eut raconté son histoire, le Ministre lui permit de faire des fouilles, à ses propres frais, pour découvrir le trésor d'Annibal.

C'est alors que, munie d'une autorisation officielle, Signora Benincasa, rentra chez elle, engagea un assez grand nombre d'hommes pour commencer la chasse au trésor. Après quinze jours de vaines recherches, un des hommes, d'un coup de pioche, découvrit une pièce d'or romaine datant de "Scipion l'Africain", le fameux général romain qui battit Annibal.

Ce fut comme un coup de foudre. Cette nouvelle vite répandue fit croire à l'authenticité de l'histoire racontée par la "Signora", et dans toute la ville on se mit à faire des fouilles, à bouleverser le sol. Tous les jardins furent détruits, le cimetière seul fut respecté, et au bout de quelques jours, on aurait pu croire, en voyant la ville, qu'un tremblement de terre l'avait bouleversée. Un autre chercheur dé-

couvrit un immense vase d'or, ciselé d'une façon merveilleuse.

A cette nouvelle, le gouvernement fit occuper la ville par la troupe, et, dès ce moment, les fouilles furent continuées exclusivement par des ingénieurs militaires, sous la direction d'un délégué du gouvernement.

Pendant les premiers jours, l'on ne trouva rien. Les ingénieurs firent alors creuser à de nombreux endroits, à des profondeurs variant de dix à vingt pieds. C'est à cette profondeur qu'un jour le pic d'un des travailleurs se cassa contre une grosse pierre. On fit alors élargir le trou pour découvrir cette pierre, et on constata que l'on se trouvait en présence d'une grande et massive dalle de marbre, de 20 pieds par 30, sur laquelle était ciselé un serpent, l'emblème de l'ancienne Rome.

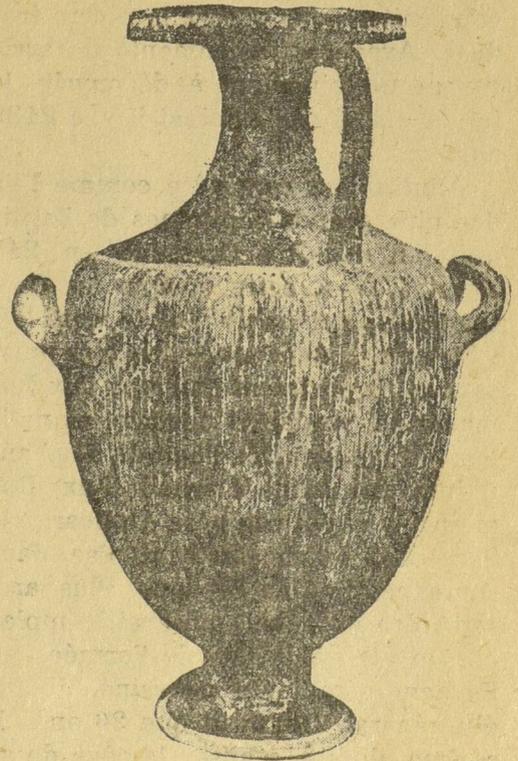
Cette nuit, "Signora Benincasa", ne pouvait s'endormir, tellement elle était heureuse de cette découverte qui la vengeait des rebuffades de tous ces fonctionnaires, qui n'avaient pas voulu croire à son récit. Ses voisins, tous les habitants de Biscégli, la croyaient maintenant; le gouvernement lui-même ajoutait foi en son récit. Elle finit cependant par s'endormir d'un sommeil léger, au cours duquel elle eut la même vision que le moine Benevenuto avait eue à Jérusalem; "Annibal" lui apparut et lui dit

"Vous trouverez 150 vases très grands, en argent, remplis de la manière suivante: 20 sont remplis d'or, 34 d'argent, un de perles très fines et les autres de bijoux très riches."

Après ces paroles, la vision disparut, et la femme s'éveillant en sursaut sauta à bas de son lit, s'habilla à la hâte, et courut chez le capitaine Montedoro, à qui elle conta son rêve. Cet-

te fois, il ne pouvait plus y avoir de doute sur la réalité de la vision, et le capitaine, plein de confiance, donna dès le matin même l'ordre de continuer activement les recherches.

Mais ce n'était pas chose facile que de soulever cette gigantesque et pesante dalle de marbre, qui était évidemment scellée à des murs avec du ciment.



*Vase d'or découvert à Biscégli.*

A diverses reprises les ingénieurs essayèrent de soulever la dalle à l'aide de puissants leviers, mais ils n'y parvinrent pas. Ils eurent un moment l'idée de la faire sauter à la dynamite, mais ils renoncèrent à ce projet, car par ce moyen ils auraient pu détruire les précieux bijoux enfermés dans la voûte.

Ils prirent le parti de faire creuser le long d'un des murs qui supportaient la dalle, et ils mirent à découvert des murs en maçonnerie d'une épaisseur considérable.

De nombreux forets à percer la pierre furent brisés contre ces murs, sans que l'on puisse réussir à y faire des trous, et les ingénieurs ont décidé de faire venir d'Amérique des machines à air comprimé, spécialement construites pour percer la pierre très dure. Avec ces instruments ils arriveront certainement à découvrir le trésor caché par Annibal il y a 2139 ans.

Annibal est considéré comme l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. Il naquit à Carthage en 247 avant J. C. A cette époque les Carthaginois, qui habitaient le nord de l'Afrique, étaient un peuple très puissant, et ils portaient ombrage aux Romains qui voulaient devenir les maîtres du monde. Dès l'âge de neuf ans il jura une haine éternelle aux Romains, et suivit son père Amilcar, général de l'armée Carthaginoise, dans son expédition en Espagne. Plus tard, son frère Asdrubal, qui avait remplacé son père à la tête de l'armée, en Espagne, ayant été assassiné, il fut élu général. Il n'avait que 26 ans. Il songea alors à réaliser le rêve de sa vie, et résolut d'aller détruire Rome.

Ayant réuni, dans le nord de l'Espagne, une armée composée de 90,000 hommes d'infanterie, 12,000 cavaliers, et d'un troupeau de 37 éléphants, il franchit avec cette armée imposante les Pyrénées qui séparent la France de l'Espagne, traversa tout le sud de la France (alors appelée Gaule) et son grand fleuve le Rhône, franchit les Alpes au Mont St-Bernard, et descendit en Italie cinq mois

après son départ d'Espagne. Son armée était alors réduite à 26,000 combattants, mais il suppléa au nombre par l'audace et l'habileté. Il entraîna avec lui contre Rome les Gaulois cisalpins, battit le consul Scipion, sur le Tessin, et le consul Sempronius, sur la Trébie, en 218 avant J.-C. En plein hiver, après avoir franchi les monts Apennins et les marais d'Etrurie, où il perdit un oeil, il attira habilement le consul Flaminius dans de grands défilés, où il anéantit son ar-



*Buste d'Annibal, au musée de Naples.*

mée. Après de nombreuses victoires, il arriva près de Rome, mais il n'osa l'assiéger avec son armée maintenant trop réduite; il s'empara alors de Capoue où il s'installa pour attendre des renforts.

Ces renforts n'arrivèrent pas et il fut quelques années plus tard obligé d'évacuer Capoue. En 207 il remontait

vers le nord de l'Italie pour essayer d'opérer sa jonction avec une armée de secours si longtemps attendue, quand le consul Néron fit jeter dans ses retranchements la tête de son frère, qui commandait l'armée de secours, et qui avait été vaincu à la bataille du Métaure. Il se retira alors à l'extrémité de l'Italie où il se défendit encore quelques années, avant de regagner Carthage. C'est à ce moment qu'Annibal aurait enfoui tous les trésors qu'il avait pillés au cours de ses campagnes en Italie.

Les romains portèrent alors la guerre en Afrique et quelques années plus tard en 202 avant J.-C. Annibal fut vaincu à Zama. Cette défaite termina la deuxième guerre punique, et prépara la ruine de Carthage.

C'est depuis cette époque lointaine que sont cachés ces trésors, et l'on espère les découvrir dès que l'on pourra pénétrer dans cette voûte immense. Nous saurons bientôt si les faits révélés dans une vision au Père Bevenuto, sont exacts, et nous en reparlerons prochainement dès que les résultats seront connus.

—o—

### LA STATUE DE JEANNE D'ARC

Sainte Jeanne d'Arc, à qui le maréchal Foch adressait, dernièrement, une si belle prière, l'a, grâce à un geste gracieux et bien féminin de la part du "Lyceum", Société des Femmes de France à New-York, accompagné dans son voyage.

C'est à la Compagnie Transatlantique cependant qu'est dû ce privilège, car elle eut la délicatesse et la gracieuseté de se mettre à la disposition

du "Lyceum" pour transporter généreusement sur le "Paris", qui a conduit à bon port le maréchal Foch, trois colis consacrés à Jeanne d'Arc. La statue qui a été érigée et inaugurée à Washington par le maréchal Foch, des pierres de la cathédrale de Reims, qui ont servi aux fondations, et un sac de terre bénite et offerte par le prêtre de la paroisse de Domrémy, village natal de Jeanne d'Arc.

Le gouvernement des Etats-Unis a fait à la libératrice de la France le plus grand honneur et a désigné pour emplacement de sa statue le point culminant de Meridian Hill Park, qui domine toute la cité.

Voici ce que déclarait le président du "Lycéum":

"Nous sommes profondément touchés de cet accueil noble et sympathique. Reconnaisantes aux Femmes d'Amérique, à qui nous dédions cette unique figure, nous disons volontiers, avec le poète: "Jeanne d'Arc appartient vivante à la France, morte à tous les pays!"

Mais c'est à Washington que nous nous plaisons à la contempler, à nous rappeler ses vertus. Emblème d'amour, de patriotisme et de paix, elle qui jamais ne voulait occire, puisse-t-elle représenter à jamais notre idéal, l'idéal sacré de toutes les femmes de France: Dieu et la Patrie!

C'est principalement parmi les nombreux clubs féminins américains que "Le Lycéum" exerce son activité. Jouissant en Amérique d'une influence bien acquise et méritée, "Le Lyceum" dont la présidente est la très sympathique Mme Carlo Polifème, y diffuse les beautés de la langue française, cultive les Idéaux de la France en créant dans ces réunions sociales de précieuses amitiés.

## Le fils du Khédive et la Muse de Montmartre

**Le fils du Khédive déclarait galamment à la muse qu'il ne voyait pas d'autre femme qu'elle comme étoile dans son harem; mais la muse indignée lui fit voir d'autres étoiles**

Les libellules de Montmartre, centre de la vie de la bohème à Paris, sont en révolte contre leur reine, Mlle Geneviève Félix. Cette demoiselle est la plus douce, la plus jolie et en même temps le plus beau modèle du quartier latin. Tout ce petit monde l'adorait. Cela dura jusqu'au jour où elle a giflé le fils du Khédive d'Egypte.

Tout d'abord ces jeunesses de plaisirs rirent de l'incident, mais les rires se changèrent en un concert de malédictions, quand un autre Monarque de l'Orient visita Paris, sans aller faire la fête à Montmartre.

Ses diamants et ses rubis? Fifi n'en vit pas un seul.

Son champagne? Loulou n'en goûta pas une coupe.

Ses visites sur lesquelles toutes comptaient? Il n'y en eut aucune, il ignora complètement le Montmartre de nuit.

Et les libellules de Montmartre se demandent encore avec angoisses, si tous les princes des Indes, et les autres millionnaires de l'Orient ont été prévenus de leur donner une sévère leçon. Elles craignent que tous ces grands personnages fassent payer cher la gifle de Geneviève.

Le soir de l'incident, le fils du Khédive était venu, paraît-il, non pour s'amuser, mais pour chercher à engager des beautés pour emmener en

Egypte. Il examinait soigneusement toutes les danseuses. Ayant atteint sa 19<sup>ème</sup> année, le Khédive l'avait autorisé à se créer un harem, et il avait eu l'idée de venir recruter ses houris parmi les habitués de Montmartre, où il espérait cueillir aisément des beautés. Le jeune héritier était accompagné de son secrétaire, qui était chargé d'expédier en Egypte celles qu'il trouverait de son goût.

Geneviève lui apparut comme la vision idéale de son rêve. Son costume était de la dernière mode, et très léger, le moindre mouvement, le moindre vent dans les plis de sa robe, faisaient ressortir la grâce des formes que des centaines de peintres de Montmartre ont reproduites sur leurs toiles. Le Prince fut enflammé par un coup d'oeil de Geneviève, et il décida de ne plus chercher ce jour-là, à trouver d'autres épouses.

S'approchant alors de Geneviève, il s'inclina très bas, et lui dit en excellent français:

Mademoiselle, désire-t-elle faire partie de mon harem? Elle sera la favorite parmi mes nombreuses épouses.

Le fils du Khédive attendait avec confiance la réponse, son secrétaire attendait aussi, mais Geneviève n'attendit pas. Son joli bras droit se leva et sa main mignonne se posa sur la

joue du prince avec tant de force qu'il poussa un cri de douleur, autant que de surprise.

Pendant neuf jours, la gifle de Geneviève fut l'objet des commentaires de tout Paris, Montmartre était fier de sa Reine. Au Rat Mort, au café du Lapin Agile, au Bal Tabarin, la reine de Montmartre fut félicitée par ses sujets; on lui fit fête. La cérémonie de la claque de Geneviève fut reproduite une douzaine de fois en pantomime le long du Boulevard de Clichy.

"A bas le Harem", devint le mot de passe du Montmartre noctambule. Aux touristes américains, l'on servait la boisson nouvelle à la mode, dénommée "la gifle Geneviève"; tous riaient de bon coeur, et convenaient qu'elle était pas mal piquante.

Plusieurs jours se passèrent avant que les journaux qui avaient donné beaucoup de publicité à l'incident, annoncent l'arrivée à Paris d'un autre visiteur distingué, Mohammed Hassan Mirza, héritier du trône de Perse, frère du Schah, allait arriver à Paris accompagné d'une nombreuse suite.

Dans tous les lieux d'amusements du gai Montmartre on se réjouit de la bonne nouvelle. La venue du jeune Prince de Perse promettait de belles soirées, car il semblait naturel que le jeune prince, bon garçon, ami des plaisirs, ne manquerait pas de visiter les attractions du quartier le plus gai de Paris. Tous les établissements nocturnes de Montmartre se préparèrent à recevoir dignement le Prince Charmant.

Mohammed Hassa Mirza arriva. Il descendit à l'hôtel Majestic, où son secrétaire avait retenu des appartements pour lui et pour sa suite, mais il ne sortit pas. Une nuit se passa, puis deux, puis trois... Durant le jour, on

le voyait sur les grands boulevards; son costume était somptueux, les pierres précieuses étincelaient sur son turban. Il faisait de nombreux achats dans les grands magasins, et des dépenses considérables à l'hôtel Majestic, mais, la nuit venue, il ne sortait plus.

Ce n'est pas que Fifi ou Loulou aient envie de porter le voile des houris, et il est même certain que la plupart, sinon toutes, auraient agi avec autant de promptitude que Geneviève, comme seule réponse à une si insolente demande; mais, après tout, à Paris, entre amis, il n'est pas question de harem. S'amuser avec un Prince, pendant son séjour à Paris, n'est pas un crime. Il n'est pas compromettant non plus de recevoir un petit cadeau, diamant ou autre chose, à titre de souvenir.

Mais le Prince était un étrange garçon, et l'on sut bien vite dans Paris ce qui s'était passé à l'hôtel Majestic, au cours de la seconde soirée. Le Prince était debout, pensif, regardant par sa fenêtre l'animation et la gaieté qui régnait sur les grands Boulevards; il aurait voulu sortir, mais défense lui en était faite. Il réfléchit un moment, puis succombant à la tentation, il s'habilla, ouvrit la porte, et s'avança dans le passage, où il fut arrêté.

Un colosse, le plus chamarré des personnages de sa suite, lui barrait le passage. Le Prince lui fit signe de s'en aller, mais le géant secoua la tête en guise de refus et ne bougea pas. Mohammed s'élança pour essayer de passer, mais il fut saisi par une paire de bras vigoureux, et reporté dans sa chambre, il n'y aurait à cela rien d'étonnant.

Il attendit jusqu'à minuit. Regardant alors à travers le trou de la ser-

rure, il vit le garde toujours en sentinelle. Quittant ses chaussures il passa par la fenêtre, et se laissa glisser sur le frottoir qui n'était qu'à huit pieds plus bas que la fenêtre.

"Votre Altesse"! s'écria surprise la sentinelle qui s'assura de sa personne, et, sans répondre un mot à ses impré-

verse, et le Prince se sauva dans le corridor comme un lièvre effrayé.

Quelques secondes plus tard, le Prince traversait le vestibule de l'hôtel à grandes enjambées, à l'étonnement des personnes présentes. Ces personnes furent bien plus étonnées encore, quand elles virent un Perse de



*Le fils du Khédive attendait avec confiance la réponse... mais Geneviève n'attend pas. Sa main mignonne se posa sur la joue du prince avec tant de force, qu'il poussa un cri de douleur.*

cautions, le traîna jusque dans sa chambre, se montrant inflexible.

Le lendemain il essaya de corrompre le colosse: il lui offrit une assez forte somme d'argent, et le garde fut sur le point de céder. A cet instant le Prince, croyant voir sa chance, essaya de passer rapidement entre les jambes du garde. Le géant tomba à la ren-

plus de 6 pieds, courir à sa poursuite, le saisir par ses habits, puis le prendre comme un enfant dans ses bras et le transporter dans sa chambre malgré ses hurlements et ses coups de pieds dans l'air.

Le gérant de l'hôtel, croyant à un accident, s'informa et le garde répondit :

—Son Altesse essayait de se rendre à Montmartre.

—Mais quoi d'étonnant qu'il veuille aller à Montmartre? dit le gérant.

—Ce sont les ordres de Son Altesse Ahmed Chah Kadjar, le Schah, son frère."

Et sur cette réponse, le garde continuant, révéla la conversation qui avait été tenue entre le Schah de Perse, qui a 23 ans, et le Prince Mohamed, son jeune frère et héritier du trône, quand il partit en voyage.

—Vous pouvez maintenant vous créer un Harem, dit le Schah à son frère, mais quand vous serez à Paris, n'allez pas à Montmartre.

— Pourquoi? demanda le jeune voyageur intrigué, et le Schah de répondre:

—Ne vous souvenez-vous pas de ce qui vient d'arriver au fils du Khédive d'Egypte? Il cherchait des femmes pour son harem; et il pressentit d'une façon très courtoise cette "Geneviève" qu'ils appellent la "Reine de Montmartre". Qu'arriva-t-il? Ai-je besoin de vous le rappeler? Lui et son pays sont devenus la risée de l'Europe. Si vous ne voulez pas vous tenir éloigné de Montmartre de bon gré, je m'arrangerai pour vous empêcher d'y aller par la force. Aucun Prince de la famille royale de Perse ne sera giflé par une blanche de naissance.

Voici l'histoire qui a couru à Montmartre quand le jeune Prince, après un séjour de huit jours à Paris, n'avait même pas été vu au bal Tabarin.

Fifi a pleuré, Loulou s'est lamentée et toutes les libellules se sont mises à accuser Geneviève; on l'apostropha alors en épuisant tout le vocabulaire des vilains mots américains devenus à la mode dans ces milieux.

Naturellement aucune d'entre nous n'aurait consenti à aller s'enfermer dans un harem, mais il aurait fallu user de tact et de diplomatie, et refuser gracieusement "l'aimable" invitation du Prince; Geneviève a été trop loin, disaient les jeunes filles. La reine ne pensait faire aucun tort à ses sujets, mais elle a manqué de jugement. Sa main rosée a non seulement giflé le fils du Khédive, mais elle a fermé les portes de Montmartre au Prince de Perse, et qui sait le nombre de grands personnages qui n'oseront plus fréquenter ses établissements. Geneviève aurait dû se contenter de rire et remettre aux calendes grecques le sujet de discussion au sujet du Harem.

Voilà pourquoi Montmartre est en révolte contre sa reine.

— 0 —

### LA RIME SPONTANÉE

Il arrive parfois que même les plus célèbres acteurs se trompent en débitant leur rôle, et ne prononcent pas exactement les paroles qu'ils devraient prononcer. Quand il s'agit d'une pièce en prose, cela n'a souvent pas d'importance, mais, quand il s'agit d'une pièce en vers, cela est de la plus haute importance, et le public s'en aperçoit de suite à la rime qui n'est pas la même. C'est alors une très mauvaise note pour l'acteur, et, souvent, les spectateurs lui en gardent rancune.

Quelquefois il arrive, mais le fait est très rare, que certain acteur puisse réparer à l'improviste une de ces fautes, mais il lui faut une grande présence d'esprit, il faut aussi qu'il soit poète.

Voici un de ces cas extrêmement rares.

Jules Truffier jouait un jour "L'École des Femmes". Jeanne Samary, lui donnant la réplique, avait à dire le vers suivant:

— "Ah! ne vous fâchez pas, monsieur,  
[je vous en conjure!

Ce à quoi il devait répondre par cet autre vers:

— "Quelque chien enragé l'a mordu,  
[je l'assure!

Mais Jeanne Samary se trompa. Elle lança:

— "Ah! ne vous fâchez pas, Monsieur,  
[je vous supplie!

Jules Truffier évita la cacophonie redoutable en improvisant sur le champ une rime féminine en "ie", et dit:

— "Quelque chien enragé l'a mordu,  
[je parie!

Mais pour remplacer comme cela à l'improviste une rime sans changer le sens du discours, ou de la phrase, il faut avouer que c'est un véritable tour de force.

—o—

### EXQUISE POLITESSE D'UN PROFESSEUR

Sir Ernest Sackleton, le hardi explorateur qui repart, avec des moyens nouveaux, à l'assaut du Pôle, dans l'espoir de lui arracher son secret, aime à narrer un incident qui marqua de façon héroïque et enjouée l'une de ses expéditions antarctiques.

"Parmi les membres de ma caravane, raconte-t-il, il y avait un professeur d'histoire naturelle qui, en toute

circonstance, faisait preuve de la plus exquise politesse. Il se conduisait sur la banquise comme dans un salon.

"Un soir que nous franchissions avec peine un défilé de glace, nous l'entendîmes crier:

"Monsieur Mawson, êtes-vous occupé?"

"Je le suis, répondit le lieutenant Mawson.

"Très occupé?"

"Oui..., très... Pourquoi?"

"Parce que je suis tombé dans une crevasse et que j'enfonçais dans la neige... Excusez-moi!"

Le professeur fut retiré au moment précis où il allait disparaître dans l'abîme, et, depuis ce jour-là, sir Sackleton éprouva pour lui la plus vive admiration.

Il y avait de quoi!

—o—

### PUDEUR TEUTONNE

Berlin a une crise de pudeur. On s'y est trop embrassé dans la rue et la police, vertueuse soudain, arrête les gens qui échangent des baisers, même d'une durée très brève, sous les tilleuls et ailleurs. Le chef de la police a signé un arrêté autorisant le "baiser de deux secondes", mais ses agents, dépourvus de chronomètres, mènent au poste des malheureux, coupables d'un baiser d'une seconde et demie. L'autre jour, un policier suivit un couple à Tiergarten, pendant une heure et dix minutes, pour arriver à constater le flagrant délit. Récompensé de sa patience, il conduisit les délinquants devant la justice. L'acquiescement ne fut obtenu que sur une énergique intervention du député socialiste indépendant Oscar Cohn.



## CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

### La dernière invention de Graham Bell

Depuis quelques mois en Nouvelle-Ecosse on a pu voir et suivre avec étonnement les évolutions, non pas d'un bateau, mais d'un appareil vraiment magique, glissant avec une vitesse de 70 milles à l'heure sur les eaux tranquilles des lacs du Bras d'Or, (Bras d'or lakes).

C'est la dernière invention du professeur Graham Bell. L'aspect de cet appareil est celui d'un immense cigare, soutenu complètement hors de l'eau par des flotteurs ou glisseurs submergés, mais qui ne font pas partie de l'appareil lui-même. Elevé ainsi hors de l'eau, grâce à sa forme, il ne sent que peu de résistance de l'air.

Le professeur Bell a donné la description suivante de son appareil qu'il a dénommé le H. D. 24.

Les flotteurs d'acier sont disposés comme les barreaux d'une échelle, et vont en diminuant de largeur, les plus larges étant au sommet et les plus petits au fond.

Plus la vitesse est grande, plus ces flotteurs s'élèvent hors de l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans l'eau qu'une surface suffisante pour supporter le poids de l'appareil. En résumé lorsque l'appareil file à une très

grande vitesse, il donne l'illusion d'un traineau filant sur l'eau.

A première vue les flotteurs semblent bien trop petits pour être capables de supporter un si gros appareil; mais on doit se rappeler que l'eau est près de 800 fois plus lourde que l'air, de sorte qu'il suffit que la surface de ces flotteurs soit 1/800ème de la surface des ailes d'un aéroplane.

La surface de ces flotteurs du H. D. 24 peut supporter 2000 livres au pied carré à une vitesse de 60 milles à l'heure, ce qui est 200 fois le poids que les ailes d'aéroplanes peuvent supporter par pied carré.

Pour amener la coque de l'appareil à être soulevée complètement hors de l'eau, il faut atteindre une vitesse d'au moins 20 milles à l'heure.

La coque de l'appareil, qui, nous l'avons dit, est construite en forme de cigare, a 60 pieds de longueur, il est supportée par des pontons de support (les flotteurs) avec lesquels l'appareil communique par une passerelle. C'est sur cette passerelle que se trouvent les moteurs, 2 puissants moteurs "Liberty".

La coque recouverte de toile tout à fait imperméable, comporte à l'arrière-

re un réservoir à gazoline, et un nombre suffisant de compartiments pour accommoder 20 personnes.

La queue de l'appareil agit comme gouvernail et elle est gouvernée par un arbre de couche qui aboutit au volant de direction situé sur la passerelle, vers les moteurs.

Ces moteurs sont munis de démarreurs à air comprimé, et tout le contrôle se fait de dessus la passerelle.

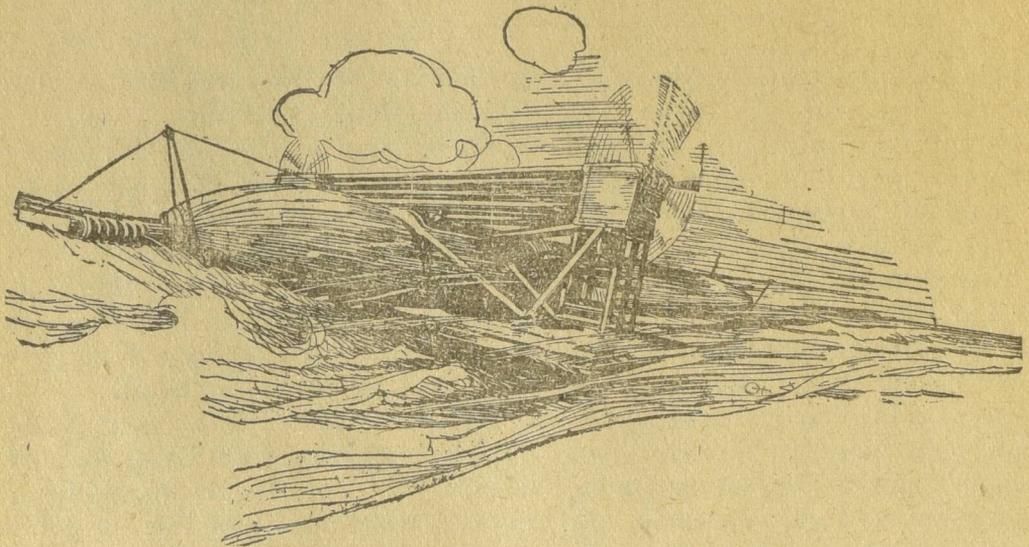
La gazoline est refoulée du réservoir, jusqu'au niveau des carbura-

jeté en arrière. La force du vent sur le visage produit l'effet d'une main géante qui vous repousse, mais il n'y a ni sauts ni à coups, on ressent seulement une légère oscillation semblable à celle que l'on ressent dans les Pullmans.

—o—

### RUBANS DE BOIS A LA PLACE DE BRAN DE SCIE

Aux grands établissements Wilson-Otwell, à Jacksonville, Fla., l'on em-



*L'appareil du prof. A. Graham Bell.*

teurs, au moyen de la compression d'air par une pompe à mains.

70 milles à l'heure est la vitesse maximum de l'appareil. Aller en aéroplane est un simple jeu en comparaison avec l'émotion que l'on éprouve quand on frôle la surface de l'eau à cette vitesse effrayante.

Quand l'appareil arrive à atteindre une vitesse de 15 noeuds, on le sent qui s'élève hors de l'eau, la vitesse augmente très rapidement et l'on est obligé de se tenir solidement après son siège si l'on ne veut pas être re-

plote, depuis quelques mois, une nouvelle machine qui est appelée à révolutionner l'industrie, en ce qui concerne les scieries [saw-mills]. Grâce à cette machine on obtient en sciant le bois, non plus du bran de scie qui a peu de valeur, mais de minces rubans de bois d'une valeur appréciable.

Ce procédé qui, au lieu de bran de scie, donne de longs rubans de bois, consiste à couper les billots en longueur avec une scie à dents espacées.

Ces rubans, aussi doux au toucher que la laine d'un mouton, se mettent

très facilement en balles, et ont une grande valeur, car ils peuvent servir à la fabrication du papier d'imprimerie.

On dit en effet que ces rubans de bois, comme on les dénomme, remplissent toutes les conditions nécessaires pour la fabrication du papier. Si le bran de scie ne peut servir à la fabrication du papier, c'est que, pour être utilisable, le fibre du bois doit avoir une certaine longueur. Dans le bran de scie, cette fibre a été brisée complètement, tandis qu'elle est conservée intacte dans le ruban de bois, et, d'après les estimations, les acides peuvent séparer cette fibre en 30 minutes.

Le billot, une fois placé sur le charriot, est avancé assez vivement contre une scie à ruban par une petite pompe à vapeur, appelée "canon", avec des mouvements d'avance et de recul continuels. La scie à rubans tourne à une vitesse de 2 milles à l'heure. Aussitôt que le métal vient en contact avec le bois, un crépitement bruyant se fait entendre et les longs rubans de bois sont projetés à travers la chambre, comme l'eau est projetée du jet d'un boyau à incendie.

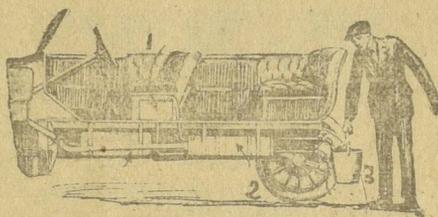
— 0 —

### RESERVOIR A EAU CHAUDE ADOpte AUX AUTOS

Voici un nouvel appareil destiné à rendre de grands services aux automobilistes. Il s'agit d'un appareil qui permet à ceux qui voyagent en auto, d'avoir toujours à leur disposition une assez grande quantité d'eau chaude très pure, pouvant servir à tous les usages, même pour faire la cuisine. Tous savent, par expérience, combien il est difficile de se procurer un peu d'eau chaude, s'il leur prend fantaisie

de vouloir bivouaquer en route, et cet appareil nouveau est un perfectionnement dont peu d'automobilistes se passeront, en raison de son utilité et de son agrément.

L'appareil consiste en un cylindre d'un métal de même qualité que celui des ustensiles de cuisine, et il peut contenir de 2 à 12 quarts d'eau. Il est traversé par un tube qui part du tuyau d'échappement (exhaust) auquel il communique au moyen d'une valve.



- 1—Réservoir supplémentaire  
2—Cylindre  
3—Robinet à eau chaude

Les gaz, détournés du principal tuyau d'échappement, au moyen de la valve, passent par le tube qui traverse le cylindre, mais quand l'eau est arrivée à son point d'ébullition, la valve se ferme automatiquement, et les gaz continuent à s'échapper par le principal tuyau.

Un réservoir supplémentaire pour l'eau chaude est installé sous le siège antérieur de la voiture; il communique par deux tubes avec le cylindre, de sorte que l'eau, au fur et à mesure qu'elle chauffe dans le cylindre, monte par un des tubes dans le réservoir, et est remplacée par l'eau froide ou moins chaude du réservoir, jusqu'à ce que l'eau contenue dans le réservoir et dans le cylindre soit arrivée au point d'ébullition. C'est alors seulement que la valve se ferme, et que les

gaz continuent à s'échapper par le principal tuyau. L'eau chaude peut être tirée du cylindre par un robinet situé à l'arrière du chassis de l'auto.

## LE VRAI DECOUVREUR DE LA TELEGRAPHIE SANS FIL

Edouard Branly

Extrait du bulletin de la Société de Géographie de Québec :

Cet illustre physicien français, né à Amiens en 1846, élève de l'Ecole Normale Supérieure, fut nommé professeur au lycée de Bourges, puis directeur adjoint du laboratoire de l'enseignement de la physique où il resta jusqu'en 1875. Docteur ès sciences en 1873, il se fit recevoir docteur en médecine en 1882. Entre temps, il professa au Collège Rollin, puis devint professeur de physique à l'Institut Catholique de Paris.

Au cours de ses études, il se fit connaître par ses recherches sur l'électricité, sur les phénomènes électrostatiques dans les circuits des piles, sur la décharge électrique par les rayons violets, par les gaz et les corps incandescents. Ses études préparatoires au doctorat en médecine le conduisirent à perfectionner l'étude du spectroscope et à l'appliquer à la biologie. En étudiant la physiologie, il fut par analogie conduit à comparer la puissance conductrice intermittente des nerfs et à prouver que les nerfs ne sont pas des fils conducteurs ininterrompus, mais bien plutôt les "neurones" libres mais très rapprochés et formant des points de conductibilité intermittente. Tous savent aisément faire la comparaison logique entre ce système des nerfs et celui des fils métalliques formant con-

ductibilité interrompue. C'est le système du radio-conducteur qui, avec l'aide de l'électricité reliant les deux pôles éloignés, lorsqu'on met le courant en action, produit un système conducteur ininterrompu qui dure à volonté et qui est brisé dès qu'on coupe le même courant électrique. Le principe de la télégraphie sans fil était posé, mais les expériences de Branly, excellentes dans un laboratoire, ne pouvaient encore servir à l'industrie et au commerce. Ce fut là l'application pratique découverte par l'Italien Guglielmo Marconi, en 1899.

En résumé, la télégraphie sans fil peut être considérée comme ayant cinq créateurs qui, chacun dans sa sphère, ont découvert les éléments essentiels de cette géniale invention. Voici leurs noms :

Hertz,—qui découvrit les ondes portant son nom ;

Righi,— qui enseigna à Marconi l'art de les contrôler ;

Popoff,—qui fut le premier à transmettre les ondes au loin ;

Branly,—le plus grand de tous, qui, par ses découvertes purement scientifiques, trouva moyen de recevoir et de transmettre au loin ces ondes intermittentes ;

Marconi,—qui, utilisant les découvertes précédentes, les rendit pratiques et qui créa les instruments récepteurs et transmetteurs prodigieusement puissants dont se sert l'univers entier.

De même qu'avait fait Pasteur, cet illustre savant catholique, Branly, tout occupé de ses travaux purement scientifiques, oublia totalement de tirer profit de ses admirables découvertes et c'est un autre aujourd'hui qui profite de son génie pour s'élever une

# TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-  
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA  
VILLE POUR LE

## **NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE**

---

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-  
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet  
Laundries. On fait également la

## **TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES**

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-  
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

---

**TOILET LAUNDRIES, LIMITED**  
**Uptown 7640**

renommée universelle et une grande fortune.

Comme il y a trente ans, les élèves de l'Institut Catholique de Paris voient venir chaque semaine, pour donner ses trois cours réguliers du matin, l'humble savant resté pauvre et presque ignoré du grand public, et c'est même une pauvre servante, promue aide du cabinet de physique, grâce à son dévouement et à son intelligence, qui, durant les travaux préparatoires, assiste le professeur Branly dans la manipulation de ses instruments d'expérimentation.

Titulaire avec Curie du grand prix Osiris, en 1903, Branly fut candidat heureux à l'Académie des Sciences, contre Madame Curie, repoussée à cause de son sexe. En 1905, faisant une expérience sur sa découverte du radioconducteur, Branly donna une solution générale du problème de la télémechanique.

En transmettant le premier message de télégraphie sans fil qui venait d'être inventée, Marconi, établi à Douvres (Angleterre) envoya les mots suivants à Edouard Branly, établi à Wimereux (France) :

"M. Marconi envoie à travers la Manche à M. Branly ses respectueux compliments, par voie de télégraphie sans fil, cette admirable découverte étant dûe en grande partie au travail remarquable de M. Branly".

Un plus bel éloge ne pouvait être fait à Branly et cet éloge fait honneur à Marconi tout autant qu'à Branly lui-même, puisqu'il prouve une fois de plus que la vraie science n'est pas susceptible des atteintes de l'envie et qu'elle plane bien au-dessus dans les sphères de l'Idéal.

Outre un certain nombre de mémoires publiés dans les grandes revues

scientifiques, on doit à Edouard Branly de savants traités, dont les principaux sont les suivants : "Traité élémentaire d'électricité (1895).—Traité élémentaire de physique (1895) et Cours élémentaire de physique (1895)".

## HAUT LES MAINS

Dans un des trains qui emmenaient les officiels à Nantes, un compartiment à couchettes avait été réservé pour deux hauts fonctionnaires, qui avaient été l'un et l'autre directeurs de la Sûreté générale.

Au milieu de la nuit, vers trois heures du matin, ces deux ex-grands chefs de la police dormaient profondément lorsque la porte de leur compartiment s'ouvrit; et, brusquement, ils furent réveillés par le cri bien connu de : Haut les mains!

Ils se dressèrent sur leur séant, tout effrayés, mais aussitôt reprirent leurs sens en entendant des rires étouffés.

C'était une aimable farce que de jeunes fonctionnaires avaient cru excellente à faire à des directeurs de la Sûreté générale.

Les larmes du coeur sont des parfums que les anges recueillent pour porter à Dieu.

\* \* \*

Une grande âme ne désespère jamais.

\* \* \*

La douleur sauve ou damne, il n'y a pas de milieu.

\* \* \*

C'est à l'école de la souffrance qu'on apprend à façonner son coeur.

Lisez ce que Madame Mary DesRoches, de  
Summerside, P. E. I., nous écrit  
au sujet du

# CARNOL

"Une attaque d'influenza, en automne 1918, me laissa dans une faiblesse telle que je pouvais à peine traverser la cuisine. Pendant près de deux mois je crachai le sang et je croyais, ainsi que mes voisins, que j'étais à la première période de la tuberculose. Quand je tombai malade, je pesais 120 livres, puis je descendis à 98 livres. Sur la recommandation de mon pharmacien, je commençai à prendre du Carnol. Avant la fin de la première bouteille, je ressentis une amélioration sensible. Je pris alors quatre bouteilles et l'amélioration fut si merveilleuse que je gagnai un poids que je n'avais jamais atteint auparavant. Je peux recommander avec confiance le Carnol à tous ceux dont la santé est mauvaise, comme le tonique le meilleur et le plus agréable au goût qui soit sur le marché aujourd'hui."

Quand une santé chancelante indique les symptômes de l'anémie, du dépérissement, de la tuberculose ou consommation on doit espérer d'excellents résultats du CARNOL.

Ce remède nourrit le système nerveux, édifie les tissus, augmente le poids et renforce le système humain tout entier.

Il se recommande tout spécialement pour les neurasthéniques et le rachitisme, ainsi que pour les maladies qui dépendent, comme le rachitisme d'un corps faible et d'une mauvaise condition physique. C'est pourquoi le rachitisme se rencontre presque toujours chez les enfants mal nourris et chétifs.

Ce n'est pas un secret ni un mystère que la composition du CARNOL. — Son ingrédient principal est la glycérophosphate — tonique merveilleux pour les nerfs — qu'on appelle aussi *sel du sang*. Par le monde entier on reconnaît qu'il n'y a pas de meilleur régénérateur du sang, de tonique plus efficace pour les nerfs que ce médicament précieux.

Une combinaison avec ces sels sont les éléments nutritifs solubles du bœuf et l'extrait de foie de morue — de ce dernier on a su enlever tout l'odeur et le goût désagréables.

Nous sommes tellement confiants du mérite du CARNOL que si vous n'en retirez pas tout le bien que nous vous en disons, rapportez-en les bouteilles vides au pharmacien qui vous les aura vendues et il vous rendra votre argent.



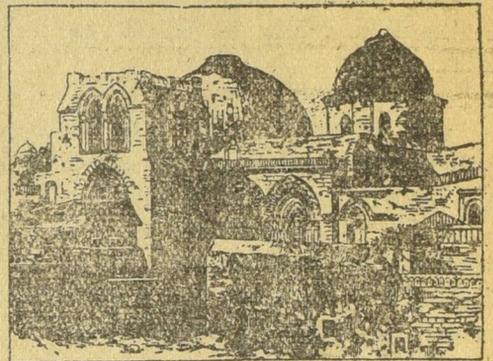
## Pourquoi la science croit que la Sainte-Coupe est enterrée dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury

Il se pourrait que les coeurs chrétiens soient bientôt transportés d'allégresse à la découverte de la "Sainte Coupe", cette relique précieuse des dernières heures de la vie terrestre de "Notre Seigneur Jésus-Christ" pour laquelle des recherches ont été faites sans succès pendant des siècles.

Depuis quelques années ceux qui s'occupent de ces recherches sont arrivés à croire, d'une façon à peu près certaine, que cette "Coupe" se trouve enfouie dans les ruines de l'Abbaye de Glastonbury. Pour s'assurer de la vérité de leurs théories, ces savants fouillent avec soin les ruines de la célèbre Chapelle de la Vierge, situées à la partie nord de l'Abbaye. Les ruines, à cet endroit, couvrent le sol à une profondeur de plusieurs pieds et c'est avec les plus grands soins que les fouilles sont pratiquées dans l'espoir de trouver la "Sainte Coupe" ou quelque indice s'y rapportant.

Après la "Sainte Croix" sur laquelle le "Sauveur" a été crucifié, et le "Saint Sépulcre" dans lequel son corps a été enseveli, rien n'est plus précieux pour un coeur chrétien que cette "Coupe, Calice", ou autre sorte de "Vase" que l'on désigna sous le nom de "Sainte Coupe". On croit que c'est la "Coupe" qui a servi à Notre-Seigneur lorsqu'il a institué l'Eucharistie, mais il y a une autre raison qui fait que cette "Coupe" est vénérée

par tous les Chrétiens, c'est que, d'après de nombreuses traditions auxquelles on a toujours ajouté foi depuis les premiers temps du christianisme, cette même "Coupe" a été portée de la salle où eut lieu la "Cène", au pied de la Croix, sur le Mont Calvaire, et que les apôtres présents à l'agonie du Sauveur ont recueilli dans Elle le Sang qui coula de la blessure faite par la lance qui perça son côté.



*Le Saint Sépulcre*

Il est probable que la "Sainte Coupe", si on la découvre au cours des fouilles, ne sera qu'une simple coupe en faïence, ou une pierre creusée ; mais la croyance qu'elle a servi à l'institution de l'Eucharistie, et que le Sang du Christ y a été recueilli, la rendra plus précieuse aux yeux des Chrétiens qu'une coupe en Or ou garnie de diamants et de pierreries.

On peut difficilement s'imaginer l'influence que cette "Coupe", quoi-

## ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage  
avec la célèbre



# RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

**COOPER & Cie, ch. 119, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL**



Voici, Mesdames, le Populaire

## LAIT DES DAMES ROMAINES DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'un quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

## BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

**COOPER & Cie, ch. 119, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL**

que perdue, a exercée sur les coeurs et les esprits des Chrétiens au travers des siècles. Des rois et des reines ont dépensé leurs trésors à sa recherche; des masses de braves chevaliers ont avec joie bravé les souffrances et la mort pour son amour; de pieux moines et prêtres ont passé toute leur vie à parcourir la terre à la recherche de ce Souvenir inestimable de la "Cène" et de la Mort du Christ sur la Croix.

La découverte de cette "Coupe", recherchée depuis si longtemps avec tant d'ardeur, dans les ruines qui entourent l'Abbaye de Glastonbury, serait la plus remarquable de toutes les découvertes qui ont été faites depuis quelques années dans ces ruines. Aucune autre place n'a révélé aux Archéologues et aux historiens des faits aussi importants concernant l'histoire des premiers jours de l'église chrétienne en Angleterre. Pendant des siècles les plus grands événements religieux et politiques ont eu leur centre dans cette Abbaye, et chaque pouce de terrain est empreint de souvenirs des temps passés.

Encouragés par la découverte de nombreux objets importants au point de vue historique, les archéologues travaillent maintenant sans relâche à rechercher, dans les ruines environnantes, la "Sainte Coupe" ou quelque indice s'y rapportant.

La base de la plupart des faits et légendes qui ont trait à cette "Coupe", se trouve dans l'évangile apocryphe de Nicodème qui était très populaire au 12ème siècle, principalement en Angleterre. Cet évangile raconte l'histoire de Joseph d'Arimatee qui est si intimement liée à l'ensevelissement de Jésus-Christ.

D'après cet évangile, Joseph fut emprisonné par les juifs, et serait

mort de faim en prison s'il n'avait été nourri miraculeusement par Jésus-Christ lui-même qui lui donna la Sainte Coupe, grâce au pouvoir miraculeux de laquelle il eut nourriture suffisante jusqu'au jour où il fut délivré de sa prison par Vespasien, le conquérant de Jérusalem, 42 ans plus tard.

En Angleterre, en France, en Allemagne et dans d'autres pays on a écrit de nombreux ouvrages sur la "Sainte Coupe", et les recherches que l'on a



*Ancienne coupe romaine, un des nombreux trésors trouvés au cours des fouilles à Glastonbury, ce qui fait supposer que l'on découvrira aussi la Sainte Coupe qui était en la possession de Joseph d'Arimatee.*

faites pour la retrouver; les volumes écrits à ce sujet rempliraient une grande bibliothèque. Une des histoires les plus complètes sur ce sujet se trouve dans le "Grand Saint Graal", un curieux ouvrage français datant du 13ème siècle, que l'on prétend avoir été donné par le Christ lui-même à un pieux ermite.

Si c'est la "Sainte Coupe" que le Christ a donné à Joseph d'Arimatee, pour se soutenir pendant qu'il était en prison, comment aurait-elle pu être apportée jusqu'en Angleterre? Et



## Le Sang Pauvre est semblable au Lait Ecrémé

**D**E même que le lait est un aliment parfait, ainsi le sang est la nourriture parfaite des cellules et des tissus du corps.

Mais le sang pauvre, aqueux, est comme du lait pauvre, pleni d'eau, avec la crème enlevée, et vous ne retirez pas grande nutrition du lait écrémé.

L'action du cœur affaiblie est un des premiers résultats de la condition affaiblie du sang. Il y manque d'haleine, la circulation du sang n'est pas normale, vous vous fatiguez rapidement et vous souffrez d'indigestion.

Le cœur est un travaillant infatigable et prodigieux aussi longtemps qu'il est approvisionné de beaucoup de sang

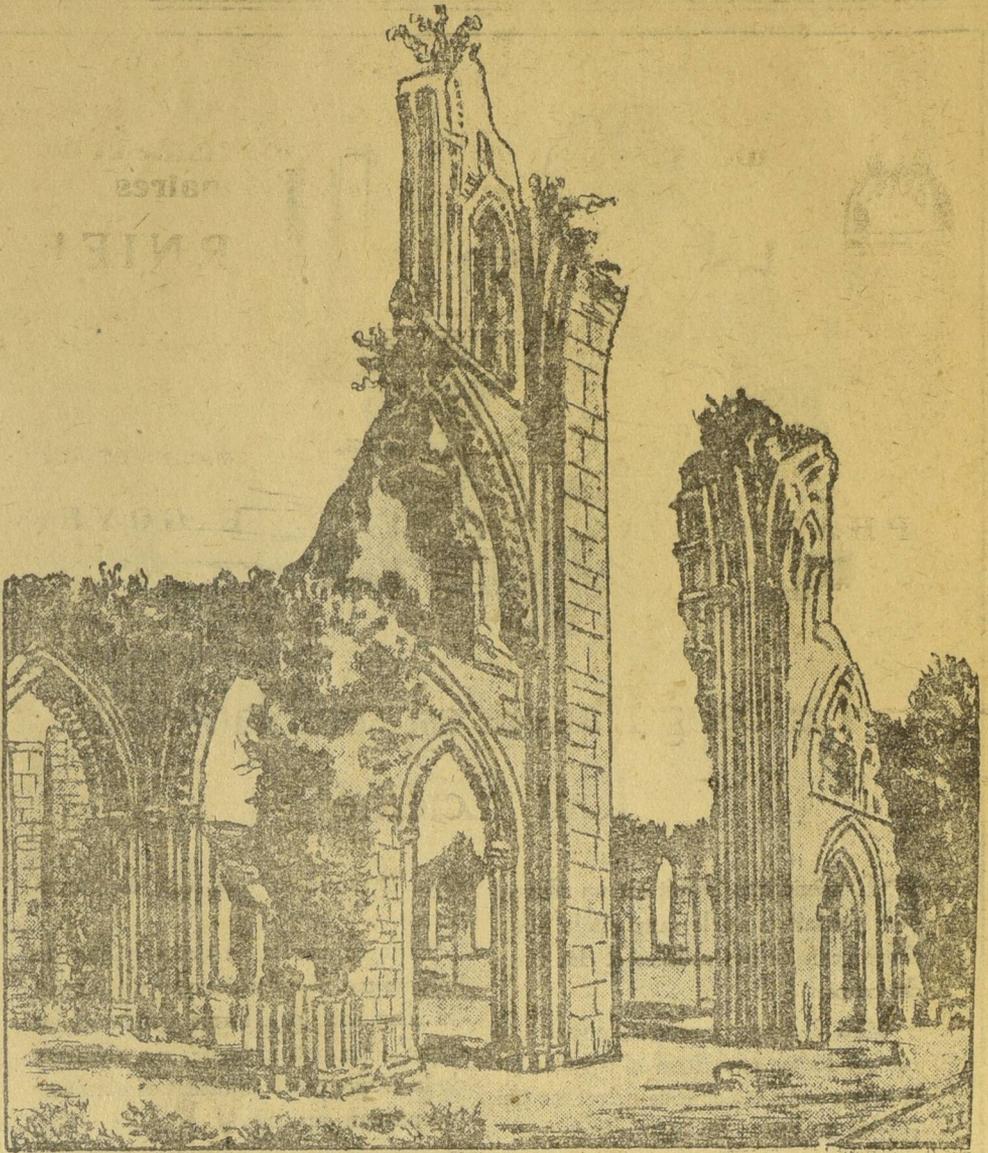
riche et pur pour remplacer sa propre perte.

Pour surmonter ce mauvais état de l'organisme, il est nécessaire de fournir du sang sous une forme condensée et d'une assimilation facile, des éléments de la nature qui fournissent directement la nutrition au sang.

Ces ingrédients se trouvent dans le bon composé de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. D'une action très douce et puissante à la fois, ce traitement reconstituant nourrit le sang et par l'intermédiaire du sang met une énergie et une force nouvelles dans chaque cellule et tissu de l'organisme. L'action du cœur est renforcée et les sensations de fatigue et d'épuisement disparaissent.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50c la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Bates & Co. Ltd. Toronto.

15



*Ruines de l'Abbaye de Glastonbury.*

qu'est-ce qui donne à penser que cette "Coupe" peut être trouvée dans les ruines de l'Abbaye de Glastonbury?

D'après un grand nombre de légendes que des historiens éminents ont élevées au rang des faits certains, Joseph, après sa mise en liberté, est venu dans un pays qui est maintenant la France. De là, il a été envoyé, par St-

Philippe l'Apôtre, comme missionnaire en Bretagne. Le roi de Bretagne reçut avec bienveillance Joseph et les onze hommes qui l'accompagnaient, et il leur donna la terre actuellement recouverte par les ruines de l'Abbaye de Glastonbury. Cette terre était à cette époque une île, mais elle est ac-



# LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

## L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

### PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve  
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est  
Tel. Est 3208

Savez-vous que

# LE FILM

ne se vend que 15 sous ?

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131 Cadieux, Montréal

tuellement à environ 13 milles à l'intérieur de l'Angleterre.

Sur cette île, Joseph bâtit une église pour obéir à une vision de la Sainte Vierge. Cette église fut construite en roseaux ingénieusement liés ensemble, selon l'habitude de ces temps primitifs. Cette église grossière et les autres bâtiments construits un peu plus tard devinrent le centre de la vie religieuse naissante dans les îles anglaises et il en fut ainsi durant des siècles.

Quoi de plus naturel que Joseph d'Arimathie ait apporté la "Sainte Coupe", qu'il avait enchâssée et conservée quelque part dans cette place où il passa les dernières années de sa vie, et où l'on suppose qu'il a dû être enterré?

C'est sur cette théorie que l'on se base pour espérer trouver la précieuse relique dans les ruines de la Chapelle de la Vierge.

L'Abbaye de Glastonbury a tenu une place prépondérante dans l'histoire de l'Angleterre durant les premiers siècles du christianisme; le brave roi Arthur et la belle reine Guinevere y ont été enterrés. On croit que ce sont leurs restes qui ont été découverts, il y a quelques siècles, dans un grand cercueil taillé dans un gros tronc de chêne. Le cercueil, qui était placé entre deux pyramides, était recouvert d'une tablette de granit marquée sur son côté inférieur par une croix de plomb.

Le bon St. Patrick, l'apôtre de l'Irlande, a passé plusieurs années de sa vie à l'Abbaye, et, d'après certaines autorités, il y aurait été enterré.

Le peuple anglais attache tant d'importance aux ruines de cette Abbaye, qu'il y a quelques années il s'est fait une souscription populaire pour acheter ces ruines qui ont été classées comme monument national.

Une des plus remarquables reliques encore actuellement conservée, est la grande horloge de l'église, construite par le moine Peter Lightfoot, au 14e siècle. Sur un cercle, celui le plus éloigné du centre, sont marquées les minutes, et sur un troisième cercle, encore plus près du centre, sont marquées les phases de la lune. Au-dessus du cadran s'élève une tour, autour de laquelle des statues équestres en métal, représentant des chevaliers, tournent chaque fois qu'une heure sonne.

Cette ancienne horloge fonctionne encore au Musée Victoria et Albert à Londres. On croit que c'est la plus ancienne horloge du monde.

Une des plus intéressantes curiosités que l'on admire à Glastonbury, curiosité qui montre bien comment l'histoire de ce lieu est intimement liée à Joseph d'Arimathie et à la "Sainte Coupe", c'est une aubépine qui fleurit non seulement en mai, comme toutes les autres aubépines, mais encore à l'époque de Noël; on la désigne sous le nom de "Epine de Glastonbury".

D'après la tradition, cette aubépine provient du plant même que Joseph d'Arimathie a planté à son arrivée à Glastonbury, il y a près de 1900 ans, alors que, suivant les historiens, il aurait apporté avec lui la "Sainte Coupe" qu'il avait reçue des mains du Christ, alors qu'il était en prison.

—o—

Le coeur est un grand enfant qu'il ne faut pas contrarier; sa vie est fragile, un rien peut la briser.

\* \* \*

Le vrai malheur de la vie c'est de venir à mépriser ce qu'on aimait.

\* \* \*

Lorsque la délicatesse s'en va, la probité se lève pour la poursuivre.



## EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES. tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. D'Orléans-V. H.  
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Établissements d'Éducation*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ÉCRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

## ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque  
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;  
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;  
Aussi Musique de Violon ;  
Conseils et Renseignements sur les Disques.

## ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00  
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — — Montréal

☞ Demandez notre catalogue de primes ☜

## ANIMAUX A FOURRURES

### Elevage des moufettes

Vu le prix ascendant des fourrures, il serait bon de faire une étude spéciale de tous les animaux à fourrure élevés en captivité. Plusieurs éleveurs cherchent à se renseigner sur la moufette (bête puante). Jusqu'à présent, on ne s'est guère occupé d'élever cet animal en captivité au Canada. On a cependant prouvé que son élevage est facile. Il s'agit, avant tout, de savoir si l'entreprise sera rémunératrice. Comme les meilleures peaux se vendent actuellement \$10 la pièce, il semble qu'il serait possible de faire de l'élevage de ces animaux un succès financier. Voici quelques renseignements importants sur cet animal :

**Traits caractéristiques:** La moufette n'est ni timide ni vicieuse; elle se domestique sans peine. Elle aime à creuser, mais ne grimpe que rarement d'une nature sans défiance, elle se laisse aisément prendre aux pièges. Elle sort généralement la nuit.

**Alimentation:** Cet animal est pour ainsi dire omnivore. A l'état sauvage, il se nourrit d'insectes, de sauterelles, de grillons, de charançons et de chenilles. En captivité, on peut nourrir les moufettes avec de la viande, du poisson, des céréales, des végétaux cuits et du lait. Le mode de nourriture le moins coûteux consisterait à utiliser les déchets de la cuisine d'un hôtel. Il faut, cependant, éliminer toute viande putride ou en voie de décomposition.

**Procréation:** Pour l'accouplement, il ne faudrait prendre d'autres mâles que ceux appelés "star black". Un mâle suffit pour une demi-douzaine de femelles; la durée de la gestation

est de 9 semaines environ; chaque portée donne de 6 à 12 petits; les jeunes naissent les yeux fermés et presque sans poil. On peut les sevrer à l'âge de deux mois.

**L'enlèvement de la senteur:** Le fluide puant, que la moufette emploie pour se protéger, est contenu en deux poches, situées de chaque côté du canal d'éjection. Il est possible d'enlever ces poches, quand l'animal est âgé de cinq semaines; cette opération le rend ensuite aussi inoffensif qu'un chat. Mais l'opération n'est pas absolument indispensable, car la moufette domestiquée n'usera probablement de son fluide qu'en cas d'épeurement causé par quelque intrus.

**Enclos:** Les clôtures en treillage métallique pour les enclos à moufettes sont faites de fil No 16, avec maille de un pouce, d'une hauteur d'environ 3 pieds avec partie supérieure inclinée vers l'intérieur; la partie inférieure devra être enterrée d'au moins trois pieds et l'extrémité tournée en dedans. Les abris, ou tanières, si le sol le permet, peuvent être construits artificiellement, et les moufettes s'y retireront. Mais presque toutes les sortes de trous ou tanières répondront aux besoins, pourvu qu'ils soient secs.

**Fourrure:** La fourrure des moufettes élevées en captivité est, dit-on, d'une qualité inférieure à celle de ces animaux à l'état libre. On attribue cette dépréciation au manque d'exercice. Ce sont les fourrures noires et à raies étroites qui sont les plus estimées. Un choix judicieux aura pour effet d'obtenir les qualités désirables. Les peaux de ces animaux devraient être mises en boîtes pour le marché. Dans le commerce, cette fourrure est souvent vendue sous le nom de "mar-te d'Alaska"

**BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE**

Disparition des Creux des Epaules et  
de la Gorge par l'emploi du

**Traitement DENISE ROY**

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **malgres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

**Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

**Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL**

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

**LE TRAITEMENT MEDICAL GUY**

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 ets en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

**CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.**  
Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine  
Boîte postale 2353 — Dept. 25, Montréal, Qué.

# Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré  
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal

# Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

LES

## PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.



Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS  
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

# LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal

# La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,  
SUR CE CONTINENT, CONSACRE  
AU CINEMA



# LE FILM

Contient: Une grande quantité d'articles et de  
renseignements sur les actrices et acteurs;  
De nombreuses reproductions de photos;  
Des scénarios, interviews, des  
pages spéciales, etc.



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

POIRIER, BESSETTE & CIE., édit.-prop.

131, rue Cadieux,

Montréal.

Lait Condensé  
 marque "Eagle"  
 Lait Evaporé  
 "St-Charles"  
 Lait Malté  
 paquets carrés

# Borden's

Café Condensé  
 "Reindeer"  
 Cacao Condensé  
 "Reindeer"  
 Lait Condensé  
 "Reindeer"

## Nourriture

*et*

## Sommeil



Sommeil paisible et alimentation appropriée sont également nécessaires à la croissance de Bébés. Il dort mal, si son alimentation est défectueuse. Quand le lait maternel fait défaut, employez le lait qui, depuis plus de 65 ans, a nourri des bébés joyeux et robustes.

3-10-21

THE BORDEN COMPANY LIMITED,  
 MONTREAL



## Borden's

# EAGLE BRAND

LAIT CONDENSÉ

MONTREAL *The Borden Co. Limited* VANCOUVER

Entered March 23rd 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.